


TAYLOR
INSTITUTION

VOYAGE
DU JEUNE ANACHARSIS
EN GRÈCE.

Tome Sixième.

ANGERS, DE L'IMPRIMERIE DE MAME AINE.

Socrate et le Jeune Xénophon.



Mendoze

A la bataille de Delilem Socrate ayant apperçu le
eune Xénophon épuisé de fatigue et renversé de cheval
le prit sur ses épaules et le mit en lieu de sûreté.

VOYAGE
DU JEUNE ANACHARSIS
EN GRÈCE,

VERS LE MILIEU DU QUATRIÈME SIÈCLE
AVANT L'ÈRE VULGAIRE;

PAR J. J. BARTHELEMY.

Tome Sixième.

PARIS.
MAME-DELAUNAY, LIBRAIRE,
RUE GUÉNEGAUD, N.° 25.
1824.

VOYAGE

DU JEUNE ANACHARSIS

EN GRÈCE,

VERS LE MILIEU DU QUATRIÈME SIÈCLE AVANT JÉSUS-CHRIST.

CHAPITRE LII.

Voyage d'Arcadie.

QUELQUES jours après cet entretien, nous quittâmes Damonax avec des regrets qu'il daigna partager, et nous prîmes le chemin de l'Arcadie.

Nous trouvâmes d'abord le temple d'Achille, qu'on n'ouvre jamais, et auprès duquel viennent offrir des sacrifices les jeunes gens qui doivent se livrer, dans le Plataniste, les combats dont j'ai parlé; plus loin, sept colonnes qui furent, dit-on, élevées autrefois en l'honneur des sept planètes; plus loin, la ville de Pellana, et ensuite celle de Belmina, située sur les confins de la Laconie et de l'Arcadie. Belmina, place forte, dont la possession a souvent excité des querelles entre les deux nations, et dont le territoire est arroes

par l'Eurotas et par quantité de sources qui descendent des montagnes voisines, est à la tête d'un défilé que l'on traverse pour se rendre à Mégalopolis, éloignée de Belmina de quatre-vingt-dix stades, de Lacédémone, d'environ trois cent puarante. Pendant toute la journée, nous eûmes le plaisir de voir couler à nos côtés, tantôt des torrens impétueux et bruyans, tantôt les eaux paisibles de l'Eurotas, du Thiuns et de l'Alphée.

L'Arcadie occupe le centre du Péloponèse. Elevée au-dessus des régions qui l'entourent, elle est hérissée de montagnes, quelques-unes d'une hauteur prodigieuse, presque toutes peuplées de bêtes fauves et couvertes de forêts. Les campagnes sont fréquemment entrecoupées de rivières et de ruisseaux. En certains endroits, leurs eaux trop abondantes ne trouvant point d'issues dans la plaine, se précipitent tout à coup dans des gouffres profonds, coulent pendant quelque temps dans l'obscurité, et, après bien des efforts, s'élancent et reparaissent sur la terre.

On a fait de grands travaux pour les diriger; on n'en a pas fait assez. A côté de campagnes fertiles, nous en avons vu que des inondations fréquentes condamnaient à une perpétuelle stérilité. Les premières fournissent du blé et d'autres grains en abondance; elles suffisent pour l'entretien de nombreux troupeaux; les pâturages y sont excellens, surtout pour les ânes et pour les chevaux, dont les races sont très-estimées.

Outre quantité de plantes utiles à la médecine, ce pays produit presque tous les arbres connus. Les habitans, qui en font une étude suivie, assignent à la plupart des noms particuliers; mais il est aisé d'y distinguer le pin, le sapin, le cyprès, le thuia, l'andrachné, le peuplier, une sorte de cèdre dont le fruit ne mûrit que dans la troisième année. J'en omets beaucoup d'autres qui sont également communs, ainsi que les arbres qui font l'ornement des jardins. Nous vîmes, dans une vallée, des sapins d'une grosseur et d'une hauteur extraordinaires : on nous dit qu'ils devaient leur accroissement à leur heureuse position; ils ne sont exposés ni aux fureurs des vents, ni aux feux du soleil. Dans un bois auprès de Mantinée, on nous fit remarquer trois sortes de chênes, celui qui est à larges feuilles, le phagus, et un troisième dont l'écorce est si légère qu'elle surnage sur l'eau; les pêcheurs s'en servent pour soutenir leurs filets, et les pilotes pour indiquer l'endroit où ils ont jeté leurs ancres.

Les Arcadiens se regardent comme les enfans de la terre, parce qu'ils ont toujours habité le même pays, et qu'ils n'ont jamais subi un joug étranger. On prétend qu'établis d'abord sur les montagnes, ils apprirent par degrés à se construire des cabanes, à se vêtir de la peau des sangliers, à préférer aux herbes sauvages et souvent nuisibles les glands du phagus, dont ils faisaient encore usage dans les derniers siècles. Ce qui pa-

raît certain, c'est qu'après avoir connu le besoin de se rapprocher, ils ne connaissaient pas encore les charmes de l'union. Leur climat froid et rigoureux donne au corps de la vigueur, à l'âme de l'âpreté. Pour adoucir ces caractères farouches, des sages d'un génie supérieur, résolus de les éclairer par des sensations nouvelles, leur inspirèrent le goût de la poésie, du chant, de la danse et des fêtes. Jamais les lumières de la raison n'opérèrent dans les mœurs une révolution si prompte et si générale. Les effets qu'elle produisit se sont perpétués jusqu'à nos jours, parce que les Arcadiens n'ont jamais cessé de cultiver les arts qui l'avaient procurée à leurs aïeux.

Invités journellement à chanter pendant le repas, ce serait pour eux une honte d'ignorer ou de négliger la musique, qu'il sont obligés d'apprendre dès leur enfance et pendant leur jeunesse. Dans les fêtes, dans les armées, les flûtes règlent leurs pas et leurs évolutions. Les magistrats, persuadés que ces arts enchanteurs peuvent seuls garantir la nation de l'influence du climat, rassemblent tous les ans les jeunes élèves, et leur font exécuter des danses, pour être en état de juger de leurs progrès. L'exemple des Cynéthéens justifie ces précautions : cette petite peuplade, confinée au nord de l'Arcadie, au milieu des montagnes, sous un ciel d'airain, a toujours refusé de se prêter à la séduction ; elle est devenue si féroce et si cruelle, qu'on ne prononce son nom qu'avec frayeur.

Les Arcadiens sont humains, bienfaisans, attachés aux lois de l'hospitalité, patiens dans les travaux, obstinés dans leurs entreprises, au mépris des obstacles et des dangers. Ils ont souvent combattu avec succès, toujours avec gloire. Dans les intervalles du repos, ils se mettent à la solde des puissances étrangères, sans choix et sans préférence, de manière qu'on les a vus quelquefois suivre des partis opposés, et porter les armes les uns contre les autres. Malgré cet esprit mercenaire, ils sont extrêmement jaloux de la liberté. Après la bataille de Chéronée, gagnée par Philippe, roi de Macédoine, ils refusèrent au vainqueur le titre de généralissime des armées de la Grèce.

Soumis anciennement à des rois, ils se divisèrent dans la suite en plusieurs républiques, qui toutes ont le droit d'envoyer leurs députés à la diète générale. Mantinée et Tégée sont à la tête de cette confédération, qui serait trop redoutable si elle réunissait ses forces; car le pays est très-peuplé, et l'on y compte jusqu'à trois cent mille esclaves : mais la jalousie du pouvoir entretient sans cesse la division dans les grands et dans les petits états. De nos jours, les factions s'étaient si fort multipliées, qu'on mit sous les yeux de la nation assemblée le plan d'une nouvelle association qui, entre autres règlemens, confiait à un corps de dix mille hommes le pouvoir de statuer sur la guerre et sur la paix. Ce projet, suspendu

par les nouveaux troubles qu'il fit éclore, fut repris avec plus de vigueur après la bataille de Leuctres. Épaminondas, qui, pour contenir les Spartiates de tous côtés, venait de rappeler les anciens habitans de la Messénie, proposa aux Arcadiens de détruire les petites villes qui restaient sans défense, et d'en transporter les habitans dans une place forte qu'on éleverait sur les frontières de la Laconie. Il leur fournit mille hommes pour favoriser l'entreprise, et l'on jeta aussitôt les fondemens de Mégalopolis. Ce fut environ quinze ans avant notre arrivée en Grèce.

Nous fûmes étonnés de la grandeur de son enceinte, et de la hauteur de ses murailles flanquées de tours. Elle donnait déjà de l'ombrage à Lacédémone. Je m'en étais aperçu dans un de mes entretiens avec le roi Archidamus. Quelques années après, il attaqua cette colonie naissante, et finit par signer un traité avec elle.

Les soins de la législation l'occupèrent d'abord; dans cette vue, elle invita Platon à lui donner un code de lois. Le philosophe fut touché d'une distinction si flatteuse; mais ayant appris et par les députés de la ville, et par un de ses disciples qu'il envoya sur les lieux, que les habitans n'admettraient jamais l'égalité des biens, il prit le parti de se refuser à leur empressement.

Une petite rivière nommée Hélisson sépare la ville en deux parties; dans l'une et dans l'autre on avait construit, on construisait encore des mai-

sons et des édifices publics. Celle du nord était décorée d'une place renfermée dans une balustrade de pierres, entourée d'édifices sacrés et de portiques. On venait d'y élever, en face du temple de Jupiter, une superbe statue d'Apollon en bronze, haute de douze pieds. C'était un présent des Phigaliens, qui concouraient avec plaisir à l'embellissement de la nouvelle ville. De simples particuliers témoignaient le même zèle : l'un des portiques portait le nom d'Aristandre qui l'avait fait bâtir à ses frais.

Dans la partie du midi, nous vîmes un vaste édifice où se tient l'assemblée des dix mille députés chargés de veiller aux grands intérêts de la nation ; et l'on nous montra dans un temple d'Esculape des os d'une grandeur extraordinaire, et qu'on disait être ceux d'un géant.

La ville se peuplait de statues ; nous y connûmes deux artistes athéniens, Céphisodote et Xénophon, qui exécutaient un groupe représentant Jupiter assis sur un trône, la ville de Mégalopolis à sa droite, et Diane conservatrice à sa gauche. On avait tiré le marbre des carrières du mont Pentélique, situé auprès d'Athènes.

J'aurais d'autres singularités à rapporter, mais dans la relation de mes voyages, j'ai évité de parler de quantité de temples, d'autels, de statues et de tombeaux que nous offraient à chaque pas les villes, les bourgs, les lieux même les plus solitaires. J'ai cru aussi devoir omettre la plupart des

prodiges et des fables absurdes dont on nous faisait de longs récits : un voyageur condamné à les entendre, doit en épargner le supplice à ses lecteurs. Qu'il ne cherche pas à concilier les diverses traditions sur l'histoire des dieux et des premiers héros ; ses travaux ne serviraient qu'à augmenter la confusion d'un chaos impénétrable à la lumière. Qu'il observe, en général, que chez quelques peuples les objets du culte public sont connus sous d'autres noms ; les sacrifices qu'on leur offre, accompagnés d'autres rites : leurs statues, caractérisées par d'autres attributs.

Mais il doit s'arrêter sur les monumens qui attestent le goût, les lumières ou l'ignorance d'un siècle ; décrire les fêtes, parce qu'on ne peut trop souvent présenter aux malheureux humains des images douces et riantes ; rapporter les opinions et les usages qui servent d'exemples ou de leçons, lors même qu'il laisse à ses lecteurs le soin d'en faire l'application. Ainsi, quand je me contenterai d'avertir que dans un canton de l'Arcadie l'Être suprême est adoré sous le titre de Bon, on sera porté à aimer l'Être suprême. Quand je dirai que dans la même province le fanatisme a immolé autrefois des victimes humaines (1), on frémira de voir le fanatisme porter à de pareilles horreurs une nation qui adorait le dieu bon par excellence. Je reviens à ma narration.

Nous avions résolu de faire le tour de l'Arcadie. Ce pays n'est qu'une suite de tableaux où la na-

ture a déployé la grandeur et la fécondité de ses idées, et qu'elle a rapprochés négligemment, sans égard à la différence des genres. La main puissante qui fonda sur des bases éternelles tant de roches énormes et arides, se fit un jeu de dessiner à leurs pieds ou dans leurs intervalles des prairies charmantes, asile de la fraîcheur et du repos : partout des sites pittoresques, des contrastes imprévus, des effets admirables.

Combien de fois, parvenus au sommet d'un mont sourcilleux, nous avons vu la foudre serpenter au-dessous de nous ! Combien de fois encore, arrêtés dans la région des nues, nous avons vu tout à coup la lumière du jour se changer en une clarté ténébreuse, l'air s'épaissir, s'agiter avec violence, et nous offrir un spectacle aussi beau qu'effrayant! Ces torrens de vapeurs qui passaient rapidement sous nos yeux et se précipitaient dans des vallées profondes, ces torrens d'eau qui roulaient en mugissant au fond des abîmes, ces grandes masses de montagnes qui, à travers le fluide épais dont nous étions environnés, paraissaient tendues de noir, les cris funèbres des oiseaux, le murmure plaintif des vents et des arbres; voilà l'enfer d'Empédocle; voilà cet océan d'air louche et blanchâtre qui pousse et repousse les âmes coupables, soit à travers les plaines des airs, soit au milieu des globes semés dans l'espace.

Nous sortîmes de Mégalopolis; et, après avoir passé l'Alphée, nous nous rendîmes à Lycosure,

au pied du mont Lycée, autrement dit Olympe. Ce canton est plein de bois et de bêtes fauves. Le soir nos hôtes voulurent nous entretenir de leur ville qui est la plus ancienne du monde, de leur montagne où Jupiter fut élevé, du temple et des fêtes de ce dieu, de son prêtre surtout, qui, dans un temps de sécheresse, a le pouvoir de faire descendre les eaux du ciel. Ils nous parlèrent ensuite d'une biche qui vivait encore deux siècles auparavant, et qui avait, disait-on, vécu plus de sept cents ans : elle fut prise quelques années avant la guerre de Troie; la date de la prise était tracée sur un collier qu'elle portait : on l'entretenait comme un animal sacré dans l'enceinte d'un temple. Aristote, à qui je citai un jour ce fait, appuyé de l'autorité d'Hésiode qui attribue à la vie du cerf une durée beaucoup plus longue encore, n'en fut point ébranlé, et me fit observer que le temps de la gestation et celui de l'accroissement d'un jeune cerf n'indiquaient pas une si longue vie.

Le lendemain, parvenus au haut du mont Lycée, d'où l'on découvre presque tout le Péloponèse, nous assistâmes à des jeux célébrés en l'honneur du dieu Pan, auprès d'un temple et d'un petit bois qui lui sont consacrés. Après qu'on eut décerné les prix, nous vîmes des jeunes gens tout nus poursuivre avec des éclats de rire ceux qu'ils rencontraient sur leur chemin. Nous en vîmes d'autres frapper avec des fouets la statue du dieu;

ils le punissaient de ce qu'une chasse entreprise sous ses auspices n'avait pas fourni assez de gibier pour leur repas.

Cependant les Arcadiens n'en sont pas moins attachés au culte de Pan. Ils ont multiplié ses temples, ses statues, ses autels, ses bois sacrés; ils le représentent sur leurs monnaies. Ce dieu poursuit à la chasse les animaux nuisibles aux moissons; il erre avec plaisir sur les montagnes; de là, il veille sur les nombreux troupeaux qui paissent dans la plaine; et de l'instrument à sept tuyaux dont il est l'inventeur, il tire des sons qui retentissent dans les vallées voisines.

Pan jouissait autrefois d'une plus brillante fortune; il prédisait l'avenir dans un de ses temples où l'on entretient une lampe qui brûle jour et nuit. Les Arcadiens soutiennent encore qu'il distribue aux mortels, pendant leur vie, les peines et les récompenses qu'ils méritent : ils le placent, ainsi que les Égyptiens, au rang des principales divinités; et le nom qu'ils lui donnent semble signifier qu'il étend son empire sur toute la substance matérielle. Malgré de si beaux titres, ils bornent aujourd'hui ses fonctions à protéger les chasseurs et les bergers.

Non loin de son temple est celui de Jupiter, au milieu d'une enceinte où il nous fut impossible de pénétrer. Nous trouvâmes, bientôt après, d'autres lieux sacrés, dont l'entrée est interdite aux hommes, et permise aux femmes.

Nous nous rendîmes ensuite à Phigalée, qu'on voit de loin sur un rocher très-escarpé. A la place publique est une statue qui peut servir à l'histoire des arts. Les pieds sont presque joints, et les mains pendantes s'attachent étroitement sur les côtés et sur les cuisses. C'est ainsi qu'on disposait autrefois les statues dans la Grèce, et qu'on les figure encore aujourd'hui en Egypte. Celle que nous avions sous les yeux fut élevée pour l'athlète Arrachion, qui remporta l'un des prix aux olympiades cinquante-deuxième, cinquante-troisième et cinquante-quatrième. On doit conclure de là, que deux siècles avant nous, plusieurs statuaires s'asservissaient encore sans réserve au goût égyptien.

A droite, et à trente stades de la ville, est le mont Élaïus; à gauche, et à quarante stades, le mont Cotylius. On voit dans le premier la grotte de Cérès surnommée la Noire, parce que la déesse, désolée de la perte de Proserpine, s'y tint pendant quelque temps renfermée, vêtue d'un habit de deuil. Sur l'autel qui est à l'entrée de la grotte, on offre, non des victimes, mais des fruits, du miel et de la laine crue. Dans un bourg placé sur l'autre montagne, nous fûmes frappés d'étonnement à l'aspect du temple d'apollon, l'un des plus beaux du Péloponèse, tant par le choix des pierres du toit et des murs, que par l'heureuse harmonie qui règne dans toutes ses parties. Le nom de l'architecte suffirait pour assurer la gloire

de cet édifice : c'est le même Ictinus qui, du temps de Périclès, construisit à Athènes le célèbre temple de Minerve.

De retour à Phigalée, nous assistâmes à une fête qui se termina par un grand repas : les esclaves mangèrent avec leurs maîtres : l'on donnait des éloges excessifs à ceux des convives qui mangeaient le plus.

Le lendemain, étant revenus par Lycosure, nous passâmes l'Alphée, non loin de Trapézonte, et nous allâmes coucher à Gortys, dont les campagnes sont fertilisées par une rivière du même nom. Pendant toute la journée, nous avions rencontré des marchands et des voyageurs qui se rendaient à la petite ville d'Aliphère, que nous laissâmes à gauche, et dans laquelle devait se tenir une foire. Nous négligeâmes de les suivre, parce que nous avions souvent joui d'un pareil spectacle, et que, de plus, il aurait fallu grimper pendant long-temps sur les flancs d'une montagne entourée de précipices. Nos guides oublièrent de nous conduire dans une vallée qui est à une petite distance de Trapézonte : la terre, disait-on, y vomit des flammes auprès de la fontaine Olympias, qui reste à sec de deux années l'une. On ajoutait que le combat des géans contre les dieux s'était livré dans cet endroit ; et que, pour en rappeler le souvenir, les habitans, en certaines occasions, sacrifiaient aux tempêtes, aux éclairs et à la foudre.

Les poëtes ont célébré la fraîcheur des eaux du Cydnus en Cilicie et du Mélas en Pamphylie ; celles du Gortynius méritaient mieux leurs éloges : les froids les plus rigoureux ne les couvrent jamais de glaçons, et les chaleurs les plus ardentes ne sauraient altérer leur température : soit qu'on s'y baigne, soit qu'on en fasse sa boisson, elles procurent des sensations délicieuses.

Outre cette fraîcheur qui distingue les eaux de l'Arcadie, celles du Ladon, que nous traversâmes le lendemain, sont si transparentes et si pures, qu'il n'en est pas de plus belles sur la terre. Près de ces bords ombragés par de superbes peupliers, nous trouvâmes les filles des contrées voisines dansant autour d'un laurier, auquel on venait de suspendre des guirlandes de fleurs. La jeune Clytie, s'accompagnant de la lyre, chantait les amours de Daphné, fille du Ladon, et de Leucippe, fille du roi de Pise. Rien de si beau en Arcadie, que Daphné; en Élide, que Leucippe : mais comment triompher d'un cœur que Diane asservit à ses lois, qu'Apollon n'a pu soumettre aux siennes? Leucippe rattache ses cheveux sur sa tête, se revêt d'une légère tunique, charge ses épaules d'un carquois, et dans ce déguisement poursuit avec Daphné les daims et les chevreuils dans la plaine. Bientôt, elle court et s'égare avec lui dans les forêts. Leurs furtives ardeurs ne peuvent échapper aux regards jaloux d'Apollon : il en instruit les compagnes de Daphné, et le mal-

heureux Leucippe tombe sous leurs traits. Clytie ajouta que la nymphe, ne pouvant supporter ni la présence du dieu qui s'obstinait à la poursuivre, ni la lumière qu'il distribue aux mortels, supplia de la recevoir dans son sein, et que la terre fût métamorphosée en laurier.

Nous remontâmes le Ladon, et, tournant à gauche, nous prîmes le chemin de Psophis, à travers plusieurs villages, à travers le bois de Soron, où l'on trouve, ainsi que dans les autres forêts d'Arcadie, des ours, des sangliers, et de très-grandes tortues, dont l'écaille pourrait servir à faire des lyres.

Psophis, l'une des plus anciennes villes du Péloponèse, est sur les confins de l'Arcadie et de l'Élide. Une colline très-élevée la défend contre le vent du nord; à l'est, coule le fleuve Érymanthe, sorti d'une montagne qui porte le même nom, et sur laquelle on va souvent chasser le sanglier et le cerf; au couchant, elle est entourée d'un abîme profond, où se précipite un torrent qui va, vers le midi, se perdre dans l'Érymanthe.

Deux objets fixèrent notre attention; nous vîmes le tombeau de cet Alcméon qui, pour obéir aux ordres de son père Amphiaraüs, tua sa mère Ériphile, fut pendant très-long-temps poursuivi par les Furies, et termina malheureusement une vie horriblement agitée. Près de son tombeau, qui n'a pour ornement que des cyprès d'une hauteur extraordinaire, on nous montra un petit champ et

une petite chaumière. C'est là que vivait, il y a quelques siècles, un citoyen pauvre et vertueux : il se nommait Aglaüs. Sans crainte, sans désirs, ignoré des hommes, ignorant ce qui se passait parmi eux, il cultivait paisiblement son petit domaine dont il n'avait jamais passé les limites. Il était parvenu à une extrême vieillesse, lorsque des ambassadeurs du puissant roi de Lydie, Gygès ou Crœsus, furent chargés de demander à l'oracle de Delphes, s'il existait sur la terre entière un mortel plus heureux que ce prince? La pythie répondit : « Aglaüs de Psophis. »

En allant de Psophis à Phénéos, nous entendîmes parler de plusieurs espèces d'eaux qui avaient des propriétés singulières. Ceux de Clitor prétendaient qu'une de leurs sources inspire une si grande aversion pour le vin, qu'on ne pouvait plus en supporter l'odeur. Plus loin vers le nord, entre les montagnes, près de la ville de Nonacris, est un rocher très-élevé, d'où découle sans cesse une eau fatale qui forme le ruisseau du Styx. C'est le Styx si redoutable pour les dieux et pour les hommes. Il serpente dans un vallon où les Arcadiens viennent confirmer leur parole par le plus inviolable des sermens; mais ils n'y étanchent pas la soif qui les presse, et le berger n'y conduit jamais ses troupeaux. L'eau, quoique limpide et sans odeur, est mortelle pour les animaux, ainsi que pour les hommes; ils tombent sans vie dès qu'ils en boivent : elle dissout tous les métaux, elle brise tous

magistrat est plus ou moins restreinte. Partout encore le petit nombre de citoyens qui gouverne, cherche à se maintenir contre le grand nombre de citoyens qui obéit.

Le moyen que l'on emploié dans plusieurs états, est d'accorder à tous les citoyens le droit d'assister aux assemblées générales de la nation, de remplir les magistratures, de donner leurs suffrages dans les tribunaux de justice, d'avoir des armes dans leurs maisons, d'augmenter leurs forces par les exercices du gymnase. Mais nulle peine n'est décernée contre les pauvres qui négligent ces avantages, tandis que les riches ne peuvent y renoncer sans être assujétis à une amende. L'indulgence qu'on a pour les premiers, fondée en apparence sur la multiplicité de leurs travaux et de leurs besoins, les éloigne des affaires, et les accoutume à regarder les délibérations publiques, les soins de rendre la justice, et les autres détails de l'administration, comme un fardeau pénible que les riches seuls peuvent et doivent supporter.

Pour constituer la meilleure des oligarchies, il faut que le cens qui fixe la classe des premiers citoyens, ne soit pas trop fort; car plus cette classe est nombreuse, plus on doit présumer que ce sont les lois qui gouvernent, et non pas les hommes.

Il faut que plusieurs magistratures ne tombent pas à la fois dans la même famille, parce qu'elle deviendrait trop puissante. Dans quelques villes,

le fils est exclus par son père, le frère par son frère aîné.

Il faut, pour éviter que les fortunes soient trop inégalement distribuées, que l'on ne puisse disposer de la sienne au préjudice des héritiers légitimes, et que, d'un autre côté, deux hérédités ne puissent s'accumuler sur la même tête.

Il faut que le peuple soit sous la protection immédiate du gouvernement, qu'il soit plus favorisé que les riches dans la poursuite des insultes qu'il éprouve, et que nulle loi, nul crédit, ne mette obstacle à sa subsistance ou à sa fortune. Peu jaloux des dignités qui ne procurent que l'honneur de servir la patrie, il les verra passer avec plaisir en d'autres mains, si l'on n'arrache pas des siennes le fruit de ses travaux.

Pour l'attacher de plus en plus au gouvernement, il faut lui conférer un certain nombre de petits emplois lucratifs, et lui laisser même l'espérance de pouvoir, à force de mérite, s'élever à certaines magistratures importantes, comme on le pratique à Marseille.

La loi qui, dans plusieurs oligarchies, interdit le commerce aux magistrats, produit deux excellens effets; elle les empêche de sacrifier à l'intérêt de leur fortune des momens qu'ils doivent à l'état, et d'exercer un monopole qui ruinerait les autres commerçans.

Quand les magistrats consacrent à l'envi une partie de leurs biens à décorer la capitale, à don-

ner des fêtes, des spectacles, des repas publics, une pareille émulation est une ressource pour le trésor de l'état. Elle réduit à de justes bornes les richesses excessives de quelques particuliers; le peuple pardonne aisément une autorité qui s'annonce par de tels bienfaits; il est alors moins frappé de l'éclat des dignités, que des devoirs accablans qu'elles entraînent, et des avantages réels qu'il en retire.

Mais quand le cens qui fixe la classe des citoyens destinés à gouverner est trop fort, cette classe est trop peu nombreuse. Bientôt ceux qui, par leurs intrigues ou par leurs talens, se seront mis à la tête des affaires, chercheront à s'y maintenir par les mêmes voies; on les verra étendre insensiblement leurs droits; se faire autoriser à se choisir des associés, et à laisser leurs places à leurs enfans, supprimer enfin toutes les formes, et substituer impunément leurs volontés aux lois. Le gouvernement se trouvera au dernier degré de la corruption, et l'oligarchie sera dans l'oligarchie, comme cela est arrivé dans la ville d'Élis.

La tyrannie d'un petit nombre de citoyens ne subsistera pas plus long-temps que celle d'un seul; elle s'affaiblira par l'excès de son pouvoir. Les riches, exclus du gouvernement, se mêleront avec la multitude pour le détruire; c'est ainsi qu'à Cnide l'oligarchie fut tout à coup changée en démocratie.

On doit s'attendre à la même révolution, lorsque la classe des riches s'unit étroitement pour

traiter les autres citoyens en esclaves. Dans quelques endroits, ils osent prononcer ce serment aussi barbare qu'insensé : « Je ferai au peuple « tout le mal qui dépendra de moi. » Cependant, comme le peuple est également dangereux, soit qu'il rampe devant les autres, soit qu'on rampe devant lui, il ne faut pas qu'il possède exclusivement le droit de juger, et qu'il confère toutes les magistratures ; car alors, la classe des gens riches étant obligée de mendier bassement ses suffrages, il ne tardera pas à se convaincre qu'il lui est aussi facile de retenir l'autorité que d'en disposer.

Les mœurs peuvent rendre populaire un gouvernement qui ne l'est pas, ou substituer l'oligarchie à la démocratie. Quoique ces changemens mettent le gouvernement en opposition avec la constitution, ils peuvent n'être pas dangereux, parce qu'ils s'opèrent avec lenteur, du consentement de tous les ordres de l'état. Mais rien n'est si essentiel que d'arrêter, dès le principe, les innovations qui attaquent violemment la constitution; et en effet, dans un gouvernement qui se propose de maintenir une sorte d'équilibre entre la volonté de deux puissantes classes de citoyens, le moindre avantage remporté sur les lois établies, en prépare la ruine. A Thurium, la loi ne permettait de remplir la seconde fois un emploi militaire, qu'après un intervalle de cinq ans. Des jeunes gens, assurés de la confiance des troupes et des suffrages du peuple, firent révoquer la loi,

malgré l'opposition des magistrats ; et bientôt, par des entreprises plus hardies, ils changèrent le gouvernement sage et modéré de ce peuple en une affreuse tyrannie.

La liberté ne peut se trouver que dans la démocratie, disent les fanatiques partisans du pouvoir populaire : elle est le principe de ce gouvernement ; elle donne à chaque citoyen la volonté d'obéir, le pouvoir de commander ; elle le rend maître de lui-même, égal aux autres, et précieux à l'état dont il fait partie.

Il est donc essentiel à ce gouvernement, que toutes les magistratures, ou du moins la plupart, puissent être conférées, par la voie du sort, à chaque particulier ; que les emplois, à l'exception des militaires, soient très-rarement accordés à celui qui les a déjà remplis une fois; que tous les citoyens soient alternativement distribués dans les cours de justice ; qu'on établisse un sénat pour préparer les affaires qui doivent se terminer dans l'assemblée nationale et souveraine, où tous les citoyens puissent assister ; qu'on accorde un droit de présence à ceux qui se rendent assidus à cette assemblée, ainsi qu'au sénat et aux tribunaux de justice.

Cette forme de gouvernement est sujette aux mêmes révolutions que l'aristocratie. Elle est tempérée dans les lieux où, pour écarter une populace ignorante et inquiète, on exige un cens modique de la part de ceux qui veulent participer à l'administration ; dans les lieux où, par de sages

règlemens, la première classe des citoyens n'est pas victime de la haine et de la jalousie des dernières classes; dans tous les lieux enfin où, au milieu des mouvemens les plus tumultueux, les lois ont la force de parler et de se faire entendre. Mais elle est tyrannique partout où les pauvres influent trop dans les délibérations publiques.

Plusieurs causes leur ont valu cet excès de pouvoir. La première est la suppression du cens suivant lequel on devait régler la distribution des charges; par là, les moindres citoyens ont obtenu le droit de se mêler des affaires publiques. La seconde est la gratification accordée aux pauvres, et refusée aux riches qui portent leurs suffrages, soit dans les assemblées générales, soit dans les tribunaux de justice : trop légère pour engager les seconds à une sorte d'assiduité, elle suffit pour dédommager les premiers de l'interruption de leurs travaux; et de là cette foule d'ouvriers et de mercenaire qui élèvent une voix impérieuse dans les lieux augustes où se discutent les intérêts de la patrie. La troisième est le pouvoir que les orateurs de l'état ont acquis sur la multitude.

Elle était autrefois conduite par des militaires qui abusèrent plus d'une fois de sa confiance pour la subjuguer; et comme son destin est d'être asservie, il s'est élevé, dans ces derniers temps, des hommes ambitieux qui emploient leurs talens à flatter ses passions et ses vices, à l'enivrer de l'opinion de son pouvoir et de sa gloire, à rani-

mer sa haine contre les riches, son mépris pour les règles, son amour de l'indépendance. Leur triomphe est celui de l'éloquence, qui semble ne s'être perfectionnée de nos jours, que pour introduire le despotisme dans le sein de la liberté même. Les républiques sagement administrées ne se livrent point à ces hommes dangereux; mais partout où ils ont du crédit, le gouvernement parvient avec rapidité au plus haut point de la corruption, et le peuple contracte les vices et la férocité des tyrans.

Presque tous nos gouvernemens, sous quelque forme qu'ils soient établis, portent en eux-mêmes plusieurs germes de destruction. Comme la plupart des républiques grecques sont renfermées dans l'enceinte étroite d'une ville ou d'un canton, les divisions des particuliers devenues divisions de l'état, les malheurs d'une guerre qui semble ne laisser aucune ressource, la jalousie invétérée et toujours renaissante des diverses classes des citoyens, une succession rapide d'événemens imprévus, y peuvent, dans un instant, ébranler ou renverser la constitution. On a vu la démocratie abolie dans la ville de Thèbes, par la perte d'une bataille; dans celles d'Héraclée, de Cumes et de Mégare, par le retour des principaux citoyens, que le peuple avait proscrits pour enrichir le trésor public de leurs dépouilles. On a vu la forme du gouvernement changer à Syracuse, par une intrigue d'amour; dans la ville d'Erétrie, par une insulte faite à un particulier; à Epidaure, par

une amende infligée à un autre particulier. Et combien de séditious qui n'avaient pas de causes plus importantes, et qui, se communiquant par degrés, ont fini par exciter des guerres sanglantes!

Tandis que ces calamités affligent la plus grande partie de la Grèce, trois nations, les Crétois, les Lacédémoniens et les Carthaginois, jouissent en paix, depuis plusieurs siècles, d'un gouvernement qui diffère de tous les autres, quoiqu'il en réunisse les avantages. Les Crétois conçurent, dans les plus anciens temps, l'idée de tempérer la puissance des grands par celle du peuple; les Lacédémoniens et les Carthaginois, sans doute à leur exemple, celle de concilier la royauté avec l'aristocratie et la démocratie.

Ici Aristote expose succinctement les systèmes adoptés en Grèce, à Lacédémone, à Carthage; je vais rapporter ce qu'il pense du dernier, en ajoutant quelques traits à son exquisse.

A Carthage, la puissance souveraine est partagée entre deux rois, un sénat, et l'assemblée du peuple.

Les deux rois ne sont pas tirés de deux seules familles, comme à Lacédémone; mais ils sont choisis tous les ans, tantôt dans une maison, tantôt dans une autre : on exige qu'ils aient de la naissance, des richesses et des vertus.

Le sénat est très-nombreux. C'est aux rois à le convoquer. Ils y président; et ils y discutent la

guerre, la paix, les affaires les plus importantes de l'état. Un corps de magistrats, au nombre de cent quatre, est chargé d'y soutenir les intérêts du peuple. On peut se dispenser de renvoyer l'affaire à la nation, si les avis sont uniformes ; on doit la communiquer, s'ils ne le sont pas.

Dans l'assemblée générale, les rois et les sénateurs exposent les raisons qui ont réuni ou partagé les suffrages. Le moindre citoyen peut s'élever contre leur décret ou contre les diverses opinions qui l'ont suspendu ; le peuple décide en dernier ressort.

Toutes les magistratures, celle des rois, celle des sénateurs, des juges, des stratèges ou gouverneurs de provinces, sont conférées par voie d'élection, et renfermées dans des bornes prescrites par les lois. Le général des armées seul n'en connaît aucune : il est absolu quand il est à la tête des troupes ; mais, à son retour, il doit rendre compte de ses opérations devant un tribunal qui est composé de cent sénateurs, et dont les jugemens sont accompagnés d'une extrême sévérité.

C'est par la distribution éclairée et le sage exercice de ces différens pouvoirs, qu'un peuple nombreux, puissant, actif, aussi jaloux de sa liberté que fier de son opulence, a toujours repoussé les efforts de la tyrannie, et jouit depuis très longtemps d'une tranquillité à peine troublée par quelques orages passagers, qui n'ont pas détruit sa constitution primitive.

Cependant, malgré son excellence, cette constitution a des défauts. C'en est un de regarder comme une distinction glorieuse, la réunion de plusieurs magistratures sur une même tète, parce qu'alors il est plus avantageux de multiplier ses devoirs que de les remplir, et qu'on s'accoutume à croire qu'obtenir des places, c'est les mériter. C'est encore un défaut de considérer autant la fortune que la vertu, quand il est question de choisir des magistrats. Dès que dans un état, l'argent devient un moyen pour s'élever, bientôt on n'en connaît plus d'autre : accumuler des richesses est la seule ambition du citoyen, et le gouvernement incline fortement vers l'oligarchie.

Pour le retenir dans son équilibre, on a pensé à Carthage, qu'il fallait accorder quelques avantages au peuple, et envoyer par intervalles les principaux de cette classe dans des villes particulières, avec des commissions qui leur donnent la facilité de s'enrichir. Cette ressource a, jusqu'à présent, maintenu la république; mais, comme elle ne tient pas immédiatement à la législation, et qu'elle renferme en elle-même un vice secret, on ne doit en attribuer le succès qu'au hasard; et si jamais, devenu trop riche et trop puissant, le peuple sépare ses intérêts de ceux des autres citoyens, les lois actuelles ne suffiront pas pour arrêter ses prétentions, et la constitution sera détruite.

D'après ce que nous avons dit, il est aisé de dé-

couvrir l'objet que doit se proposer le magistrat souverain dans l'exercice de son pouvoir, ou, si l'on veut, quel est dans chaque constitution le principe du gouvernement. Dans la monarchie, c'est le beau, l'honnête, car le prince doit désirer la gloire de son règne, et ne l'acquérir que par des voies honorables. Dans la tyrannie, c'est la sûreté du tyran; car il ne se maintient sur le trône que par la terreur qu'il inspire. Dans l'aristocratie, la vertu, puisque les chefs ne peuvent s'y distinguer que par l'amour de la patrie. Dans l'oligarchie, les richesses, puisque ce n'est que parmi les riches qu'on choisit les administrateurs de l'état. Dans la démocratie, la liberté de chaque citoyen, mais ce principe dégénère presque partout en licence, et ne pourrait subsister que dans le gouvernement dont la seconde partie de cet extrait présente une idée succincte.

SECONDE PARTIE.

De la meilleure des Constitutions.

Si j'étais chargé d'instruire un chef de colonie, je remonterais d'abord aux principes.

Toute société est une agrégation de familles qui n'ont d'autre but, en se réunissant, que de travailler à leur bonheur commun. Si elles ne sont pas assez nombreuses, comment les défendre contre les attaques du dehors? Si elles le sont trop, comment les contenir par des lois qui assurent

leur repos? Ne cherchez pas à fonder un empire, mais une cité, moins puissante par la multitude des habitans que par les qualités des citoyens. *Tant* que l'ordre ou la loi pourra diriger son action sur toutes les parties de ce corps, ne songez pas à le réduire; mais, dès que ceux qui obéissent ne sont plus sous les yeux ni sous la main de ceux qui commandent, songez que le gouvernement a perdu une partie de son influence, et l'état une partie de sa force.

Que votre capitale, située auprès de la mer, ne soit ni trop grande, ni trop petite; qu'une exposition favorable, un air pur, des eaux salutaires, contribuent de concert à la conservation des habitans; que son territoire suffise à ses besoins, et présente à la fois un accès difficile à l'ennemi, et des communications aisées à vos troupes; qu'elle soit commandée par une citadelle, si l'on préfère le gouvernement monarchique; que divers postes fortifiés la garantissent des premières fureurs de la populace, si l'on préfère l'aristocratie; qu'elle n'ait d'autre défense que ses remparts, si l'on établit une démocratie; que ses murailles soient fortes, et capables de résister aux nouvelles machines dont on se sert depuis quelque temps dans les sièges; que les rues soient en partie larges et tirées au cordeau, en partie étroites et tortueuses; les premières serviront à son embellissement, les secondes à sa défense en cas de surprise.

Construisez, à quelque distance, un port qui soit joint à la ville par de longues murailles, comme on le pratique en plusieurs endroits de la Grèce; pendant la guerre, il facilitera les secours de vos alliés; pendant la paix, vous y retiendrez cette foule de matelots étrangers ou régnicoles, dont la licence et l'avidité corrompraient les mœurs de vos citoyens, si vous les receviez dans la ville: mais que votre commerce se borne à échanger le superflu que votre territoire vous accorde, contre le nécessaire qu'il vous refuse; et votre marine, à vous faire redouter ou rechercher des nations voisines.

Votre colonie est établie; il faut lui donner des lois; il en faut de fondamentales pour former sa constitution, et de civiles pour assurer sa tranquillité.

Vous vous instruirez des différentes formes de gouvernemens adoptées par nos législateurs, ou imaginées par nos philosophes. Quelques-uns de ces systèmes sont trop imparfaits, les autres exigent trop de perfection. Ayez le courage de comparer les principes des premiers avec leurs effets, et le courage encore plus grand de résister à l'attrait des seconds. Si, par la force de votre génie, vous pouvez concevoir le plan d'une constitution sans défaut, il faudra qu'une raison supérieure vous persuade qu'un tel plan n'est pas susceptible d'exécution, ou, s'il l'était par hasard,

qu'il ne conviendrait peut-être pas à toutes les nations.

Le meilleur gouvernement pour un peuple, est celui qui s'assortit à son caractère, à ses intérêts, au climat qu'il habite, à une foule de circonstances qui lui sont particulières.

La nature a distingué par des traits frappans et variés les sociétés répandues sur notre globe. Celles du nord et de l'Europe ont de la valeur, mais peu de lumières et d'industrie ; il faut donc qu'elles soient libres, indociles au joug des lois, incapables de gouverner les nations voisines. Celles de l'Asie possèdent tous les talens de l'esprit, toutes les ressources des arts ; mais leur extrême lâcheté les condamne à la servitude. Les Grecs, placés entre les unes et les autres, enrichis de tous les avantages dont elles se glorifient, réunissent tellement la valeur aux lumières, l'amour des lois à celui de la liberté, qu'ils seraient en état de conquérir et de gouverner l'univers. Et par combien de nuances la nature ne se plaît-elle pas à diversifier ces caractères principaux dans une même contrée? Parmi les peuples de la Grèce, les uns ont plus d'esprit, les autres plus de bravoure. Il en est chez qui ces qualités brillantes sont dans un juste équilibre.

C'est en étudiant les hommes soumis à sa conduite, qu'un législateur verra s'ils ont reçu de la nature, ou s'ils peuvent recevoir de ses institutions assez de lumières pour sentir le prix de la

vertu, assez de force et de chaleur pour la préférer à tout : plus il se propose un grand objet, plus il doit réfléchir, s'instruire et douter: une circonstance locale suffira quelquefois pour fixer ses irrésolutions. Si, par exemple, le sol que sa colonie doit occuper est susceptible d'une grande culture, et que des obstacles insurmontables ne lui permettent pas de proposer une autre constitution, qu'il n'hésite pas à établir le gouvernement populaire. Un peuple agriculteur est le meilleur de tous les peuples; il n'abandonnera point des travaux qui exigent sa présence, pour venir, sur la place publique, s'occuper des dissensions que fomente l'oisiveté, et disputer des honneurs dont il n'est point avide. Les magistrats, plus respectés, ne seront pas exposés aux caprices d'une multitude d'ouvriers et de mercenaires aussi audacieux qu'insatiables.

D'un autre côté, l'oligarchie s'établit naturellement dans les lieux où il est nécessaire et possible d'avoir une nombreuse cavalerie : comme elle y fait la principale force de l'état, il faut qu'un grand nombre de citoyens y puissent entretenir un cheval, et supporter la dépense qu'exige leur profession : alors le parti des riches domine sur celui des pauvres.

Avant que d'aller plus loin, examinons quels sont les droits, quelles doivent être les dispositions du citoyen.

Dans certains endroits, pour être citoyen, il

suffit d'être né d'un père ou d'une mère qui l'étaient; ailleurs on exige un plus grand nombre de degrés : mais il suit de là, que les *premiers* qui ont pris cette qualité n'en avaient pas le droit; et s'ils ne l'avaient pas, comment ont-ils pu le transmettre à leurs enfans?

Ce n'est pas l'enceinte d'une ville ou d'un état qui donne ce privilège à celui qui l'habite: si cela était, il conviendrait à l'esclave ainsi qu'à l'homme libre. Si l'esclave ne peut pas être citoyen, tous ceux qui sont au service de leurs semblahles, ou qui, en exerçant des arts mécaniques, se mettent dans une étroite dépendance du public, ne sauraient l'être non plus. Je sais qu'on les regarde comme tels dans la plupart des républiques, et surtout dans l'extrême démocratie; mais dans un état bien constitué, on ne doit pas leur accorder une si belle prérogative.

Quel est donc le véritable citoyen? celui qui, libre de tout autre soin, se consacre uniquement au service de la patrie, et peut participer aux charges, aux dignités, aux honneurs, en un mot, à l'autorité souveraine.

De là il suit que ce nom ne convient qu'imparfaitement aux enfans, aux vieillards décrépits, et ne saurait convenir aux artisans, aux laboureurs, aux affranchis. Il suit encore qu'on n'est citoyen que dans une république, quoiqu'on y partage ce droit avec des gens à qui, suivant nos principes, il faudrait le refuser.

Dans votre cité, tout travail qui détournera l'attention que l'on doit exclusivement aux intérêts de la patrie, sera interdit au citoyen; et vous ne donnerez ce titre qu'à ceux qui, dans leur jeunesse, porteront les armes pour la défense de l'état, et qui, dans un âge plus avancé, l'éclaireront de leurs lumières.

Ainsi vos citoyens feront véritablement partie de la cité : leur prérogative essentielle sera de parvenir aux magistratures, de juger les affaires des particuliers, de voter dans le sénat ou dans l'assemblée générale; ils la tiendront de la loi fondamentale, parce que la loi est un contrat qui assure les droits des citoyens. Le premier de leurs devoirs sera de se mettre en état de commander et d'obéir; ils le rempliront en vertu de leur institution, parce qu'elle peut seule leur inspirer les vertus du citoyen, ou l'amour de la patrie.

Ces réflexions nous feront connaître l'espèce d'égalité que le législateur doit introduire dans la cité.

On n'en admet aucune dans l'oligarchie; on y suppose au contraire que la différence dans les fortunes en établit une dans l'état des citoyens, et qu'en conséquence les préférences et les distinctions ne doivent être accordées qu'aux richesses. Dans la démocratie, les citoyens se croient tous égaux, parce qu'ils sont tous libres; mais comme ils n'ont qu'une fausse idée de la liberté, l'égalité qu'ils affectent détruit toute subordination. De là les séditions qui fermentent sans cesse dans le pre-

mier de ces gouvernemens, parce que la multitude y regarde l'inégalité comme une injustice ; et dans le second, parce que les riches y sont blessés d'une égalité qui les humilie.

Parmi les avantages qui établissent ou détruisent l'égalité entre les citoyens, il en est trois qui méritent quelques réflexions : la liberté, la vertu, et les richesses. Je ne parle pas de la noblesse, parce qu'elle rentre dans cette division générale, en ce qu'elle n'est que l'ancienneté des richesses et de la vertu dans une famille.

Rien n'est si opposé à la licence, que la liberté ; dans tous les gouvernemens, les particuliers sont et doivent être asservis ; avec cette différence pourtant, qu'en certains endroits ils ne sont esclaves que des hommes, et que dans d'autres ils ne doivent l'être que des lois. En effet, la liberté ne consiste pas à faire tout ce que l'on veut, comme on le soutient dans certaines démocraties ; mais à ne faire que ce que veulent les lois qui assurent l'indépendance de chaque particulier; et sous cet aspect, tous vos citoyens peuvent être aussi libres les uns que les autres.

Je ne m'étendrai pas davantage sur la vertu : comme nos citoyens participeront à l'autorité souveraine, ils seront tous également intéressés à la maintenir et à se pénétrer du même amour pour la patrie ; j'ajoute qu'ils seront plus ou moins libres, à proportion qu'ils seront plus ou moins vertueux.

Quant aux riches, la plupart des philosophes n'ont pu se garantir d'une illusion trop naturelle ; c'est de porter leur attention sur l'abus qui choque le plus leur goût ou leurs intérêts, et de croire qu'en le déracinant l'état ira de lui-même. D'anciens législateurs avaient jugé convenable, dans un commencement de réforme, de répartir également les biens entre tous les citoyens, et de là quelques législateurs modernes, entre autres, Phaléas de Chalcédoine, ont proposé l'égalité constante des fortunes, pour base de leurs systèmés. Les uns veulent que les riches ne puissent s'allier qu'avec les pauvres, et que les filles des premiers soient dotées, tandis que celles des derniers ne le seront pas ; d'autres, qu'il ne soit permis d'augmenter son bien que jusqu'à un taux fixé par la loi. Mais, en limitant les facultés de chaque famille, il faudrait donc limiter le nombre des enfans qu'elle doit avoir. Ce n'est point par des lois prohibitives que l'on tiendra dans une sorte d'équilibre les fortunes des particuliers : il faut, autant qu'il est possible, introduire parmi eux l'esprit de désintéressement, et régler les choses de manière que les gens de bien ne veuillent pas augmenter leurs possessions, et que les méchans ne le puissent pas.

Ainsi vos citoyens pourront différer les uns des autres par les richesses : mais, comme cette différence n'en occasionnera aucune dans la distribution des emplois et des honneurs, elle ne dé-

truira pas l'égalité qui doit subsister entre eux. Ils seront égaux parce qu'ils ne dépendront que des lois, et qu'ils seront tous également chargés du glorieux emploi de contribuer au repos et au bonheur de la patrie.

Vous voyez déjà que le gouvernement dont je veux vous donner l'idée approcherait de la démocratie, mais il tiendrait aussi de l'oligarchie; car ce serait un gouvernement mixte, tellement combiné, qu'on hésiterait sur le nom dont il faudrait l'appeler, et dans lequel néanmoins les partisans de la démocratie et ceux de l'oligarchie trouveraient les avantages de la constitution qu'ils préfèrent, sans y trouver les inconvéniens de celle qu'ils rejettent.

Cet heureux mélange serait surtout sensible dans la distribution des trois pouvoirs qui constituent un état républicain. Le premier, qui est le législatif, résidera dans l'assemblée générale de la nation; le second, qui concerne l'exécution, appartiendra aux magistrats; le troisième qui est le pouvoir de juger, sera confié aux tribunaux de justice.

1.° La paix, la guerre, les alliances, les lois, le choix des magistrats, la punition des crimes contre l'état, la reddition des comptes, de la part de ceux qui ont rempli des fonctions importantes; sur tous ces objets, on doit s'en rapporter au jugement du peuple, qui se trompe rarement lorsqu'il n'est point agité par des factions. Dans ces circonstances, ses suffrages sont libres, et ne sont

point souillés, par un vil intérêt; car il serait impossible de corrompre tout un peuple : ils sont éclairés, car les moindres citoyens ont un singulier talent pour discerner les hommes distingués par leurs lumières et leurs vertus, et une singulière facilité à combiner, à suivre, et même à rectifier leurs avis.

Les décrets de l'assemblée générale ne pourront être réformés, à moins qu'il ne soit question d'affaires criminelles : dans ce cas, si l'assemblée absout l'accusé, la cause est finie; si elle le condamne, son jugement doit être confirmé, ou peut être cassé par un des tribunaux de justice.

Pour éloigner de l'assemblée générale des gens de la lie du peuple, qui, ne possédant rien, et n'exerçant aucune profession mécanique, seraient, en qualité de citoyens, en droit d'y assister, on aura recours au cens, ou à l'état connu des biens des particuliers. Dans l'oligarchie, le cens est si fort qu'il n'admet à l'assemblée de la nation que les gens les plus riches. Il n'existe pas dans certaines démocraties, et dans d'autres il est si faible qu'il n'exclut presque personne. Vous établirez un cens, en vertu duquel la plus grande et la plus saine partie des citoyens aura le droit de voter dans les délibérations publiques.

Et comme le cens n'est pas une mesure fixe, qu'il varie suivant le prix des denrées, et que ces variations ont quelquefois suffi pour changer la nature du gouvernement, vous aurez l'attention

de le renouveler de temps en temps, et de le proportionner, suivant les occurrences, aux facultés des particuliers, et à l'objet que vous vous proposez.

2.° Les décrets de l'assemblée générale doivent être exécutés par des magistrats, dont il faut que le choix, le nombre, les fonctions et la durée de leur exercice soient assortis à l'étendue de la république, ainsi qu'à la forme du gouvernement.

Ici comme dans presqne tons les objets que nous traitons, il s'élève une foule de questions que nous passons sous silence, pour nous attacher à deux points importans, qui sont le choix et le nombre de ces magistrats. Il est de l'essence de l'oligarchie, qu'ils soient élus relativement au cens; de la démocratie, qu'on les tire au sort sans aucun égard aux facultés des particuliers. Vous emprunterez de la première la voie de l'élection, parce qu'elle est la plus propre à vous donner des magistrats vertueux et éclairés : à l'exemple de la seconde, vous ne vous réglerez par sur le cens, parce que vous ne craindrez point qu'on élève aux magistratures des gens obscurs et incapables de les remplir. Quant au nombre des magistrats, il vaut mieux multiplier les places que de surcharger chaque département.

3.° Le même mélange de formes s'observera dans les règlemens relatifs au tribunaux de justice. Dans le gouvernement oligarchique, on prononce une amende contre les riches qui ne s'ac-

quittent pas des fonctions de la judicature, et on n'assigne aucun salaire aux pauvres qui les remplissent : on fait le contraire dans les démocraties. Vous engagerez tous les juges à être assidus, en condamnant les premiers à une peine pécuniaire quand ils s'absenteront, en accordant un droit de présence aux seconds.

Après avoir intéressé ces deux classes de citoyens au bien de l'état, il s'agit d'étouffer dans leurs cœurs cette rivalité odieuse qui a perdu la plupart des républiques de la Grèce ; et c'est encore ici un des points les plus importans de notre législation.

Ne cherchez pas à concilier des prétentions que l'ambition et les vices des deux partis ne feraient qu'éterniser. L'unique moyen de les détruire est de favoriser, par préférence, l'état mitoyen, et de le rendre aussi puissant qu'il peut l'être : c'est dans cet état que vous trouverez le plus de mœurs et d'honnêteté. Content de son sort, il n'éprouve, et ne fait éprouver aux autres, ni l'orgueil méprisant qu'inspirent les richesses, ni la basse envie que fait naître le besoin. Les grandes villes, où il est plus nombreux, lui doivent d'être moins sujettes à des séditions que les petites ; la démocratie, où il est honoré, d'être plus durable que l'oligarchie, qui lui accorde à peine quelques égards.

Que la principale partie de vos colons soit formée de cet ordre respectable ; que vos lois les rendent susceptibles de toutes les distinctions ; qu'une sage institution entretienne à jamais parmi eux

l'esprit st l'amour de la médiocrité ; et laissez-les dominer dans la place publique. Leur prépondérance garantira l'état du despotisme réfléchi des riches, toujours incapables d'obéir ; du despotisme aveugle des pauvres, toujours incapables de commander ; et il résultera de là, que la plus grande partie de la nation, fortement attachée au gouvernement, fera tous ses efforts pour en maintenir la durée : ce qui est le premier élément et la meilleure preuve d'une bonne constitution.

Dans toute république, un citoyen se rend coupable dès qu'il devient trop puissant. Si vos lois ne peuvent empêcher que des particuliers n'acquièrent trop de richesses, et ne rassemblent autour d'eux une assez grande quantité de partisans pour se faire redouter, vous aurez recours à l'ostracisme ou l'exil, et vous les tiendrez éloignés pendant un certain nombre d'années.

L'ostracisme est un remède violent, peut-être injuste, trop souvent employé pour servir des vengeances personnelles, mais justifié par de grands exemples et de grandes autorités, et le seul qui, dans ces occasions, puisse sauver l'état. Si néanmoins il s'élevait un homme qui, seulement par la sublimité de ses vertus, entraînât tous les cœurs après lui, j'avoue qu'au lieu de le proscrire, il serait plus conforme aux vrais principes de le placer sur le trône.

Nous avons dit que vos citoyens seront ou des jeunes gens qui serviront la patrie par leur valeur,

ou des vieillards qui, après l'avoir servie, la dirigeront par leurs conseils. C'est dans cette dernière classe que vous choisirez les prêtres; car il ne serait pas décent que l'hommage d'un peuple libre fût offert aux dieux par des mains accoutumées à un travail mécanique et servile.

Vous établirez les repas publics, parce que rien ne contribue plus à maintenir l'union.

Vous diviserez les biens en deux portions, l'une destinée aux besoins de l'état, l'autre à ceux des particuliers : la première sera consacrée à l'entretien du culte religieux et des repas publics ; la seconde ne sera possédée que par ceux que j'ai désignés sous le nom de citoyens. L'une et l'autre seront cultivées par des esclaves tirés de différentes nations.

Après avoir réglé la forme du gouvernement, vous rédigerez un corps de lois civiles qui toutes se rapportent aux lois fondamentales, et servent à les cimenter.

L'une des plus essentielles doit regarder les mariages. Que les époux ne soient pas d'un âge trop disproportionné ; rien ne serait plus propre à semer entre eux la division et les dégoûts : qu'ils ne soient ni trop jeunes ni trop vieux ; rien ne fait plus dégénérer l'espèce humaine : que les filles se marient à l'âge d'environ dix-huit ans, les hommes à celui de trente-sept ou environ ; que leur mariage se célèbre vers le solstice d'hiver ; qu'il soit permis d'exposer les enfans, quand ils apportent en nais-

sant une constitution trop faible ou des défauts trop sensibles ; qu'il soit encore permis de les exposer pour éviter l'excès de la population. Si cette idée choque le caractère de la nation, fixez du moins le nombre des enfans dans chaque famille ; et si deux époux transgressent la loi, qu'il soit ordonné à la mère de détruire le fruit de son amour, avant qu'il ait reçu les principes de la vie et du sentiment. Proscrivez sévèrement l'adultère, et que les peines les plus graves flétrissent celui qui déshonore une si belle union.

Aristote s'étend ensuite sur la manière dont on doit élever le citoyen. Il le prend au berceau ; il le suit dans les différens âges de la vie, dans les différens emplois de la république, dans ses différens rapports avec la société. Il traite des connaissances dont il faut éclairer son esprit, et des vertus dont il faut pénétrer son âme ; et, développant insensiblement à ses yeux la chaîne de ses devoirs, il lui fait remarquer en même temps la chaîne des lois qui l'obligeront à les remplir.

Je viens d'exposer quelques-unes des réflexions d'Aristote sur le meilleur des gouvernemens. J'ai rapporté plus haut celles de Platon, ainsi que les constitutions établies par Lycurgue et par Solon. D'autres écrivains, législateurs, philosophes, orateurs, poëtes, ont publié leurs idées sur cet important sujet. Qui pourrait, sans un mortel ennui, analyser leurs différens systèmes, et cette

prodigieuse quantité de maximes et de questions qu'ils ont avancées ou discutées? Bornons-nous au petit nombre de principes qui leur sont communs à tous, ou qui, par leur singularité, méritent d'être recueillis.

Aristote n'est pas le seul qui ait fait l'éloge de la royauté. La plupart des philosophes ont reconnu l'excellence de ce gouvernement, qu'ils ont considéré, les uns relativement à la société, les autres par rapport au système général de la nature.

La plus belle des constitutions, disent les premiers, serait celle où l'autorité, déposée entre les mains d'un seul homme, ne s'exercerait que suivant des lois sagement établies; où le souverain, élevé au-dessus de ses sujets autant par ses lumières et ses vertus que par sa puissance, serait persuadé qu'il est lui-même comme la loi, qui n'existe que pour le bonheur des peuples, où le gouvernement inspirerait la crainte et le respect au-dedans et au-dehors, non-seulement par l'uniformité des principes, le secret des entreprises et la célérité dans l'exécution, mais encore par la droiture et la bonne foi : car on compterait plus sur la parole du prince, que sur les sermens des autres hommes.

Tout dans la nature nous ramène à l'unité, disent les seconds : l'univers est présidé par l'Être suprême; les sphères célestes le sont par autant de génies; les royaumes de la terre le doivent être

par autant de souverains établis sur le trône, pour entretenir dans leurs états l'harmonie qui règne dans l'univers. Mais, pour remplir une si haute destinée, ils doivent retracer en eux-mêmes les vertus de ce Dieu dont ils sont les images, et gouverner leurs sujets avec la tendresse d'un père, les soins vigilans d'un pasteur, et l'impartiale équité de la loi.

Tels sont en partie les devoirs que les Grecs attachent à la royauté; et comme ils ont vu presque partout les princes s'en écarter, ils ne considèrent ce gouvernement que comme un modèle que doit se proposer un législateur, pour ne faire qu'une volonté générale de toutes les volontés des particuliers Si tous les gouvernemens étaient tempérés, disait Platon, il faudrait chercher son bonheur dans le monarchique; mais, puisqu'ils sont tous corrompus, il faut vivre dans une démocratie.

Quelle est donc la constitution qui convient le mieux à des peuples extrêmemement jaloux de leur liberté? le gouvernement mixte, celui où se trouve la royauté, l'aristocratie et la démocratie, combinées par des lois qui redressent la balance du pouvoir, toutes les fois qu'elle incline trop vers une de ces formes. Comme on peut opérer ce tempérament d'une infinité de manières, de là cette prodigieuse variété qui se trouve dans les constitutions des peuples et dans les opinions des philosophes.

On s'accorde beaucoup mieux sur la nécessité

d'établir de bonnes lois, sur l'obéissance qu'elles exigent, sur les changemens qu'elles doivent quelquefois éprouver.

Comme il n'est pas donné à un simple mortel d'entretenir l'ordre par ses seules volontés passagères, il faut des lois dans une monarchie; sans ce frein, tout gouvernement devient tyrannique.

On a présenté une bien juste image, quand on a dit que la loi était l'âme d'un état. En effet, si on détruit la loi, l'état n'est plus qu'un corps sans vie.

Les lois doivent être claires, précises, générales, relatives aux climats, toutes en faveur de la vertu; il faut qu'elles laissent le moins de choses qu'il est possible à la décision des juges; clles seront sévères, mais les juges ne le doivent jamais être, parce qu'il vaut mieux risquer d'absoudre un criminel, que de condamner un innocent. Dans le premier cas, le jugement est une erreur; dans le second, c'est une impiété.

On a vu des peuples perdre dans l'inaction la supériorité qu'ils avaient acquise par des victoires. Ce fut la faute de leurs lois qui les ont endurcis contre les travaux de la guerre, et non contre les douceurs du repos. Un législateur s'occupera moins de l'état de guerre, qui doit être passager, que des vertus qui apprennent au citoyen tranquille à ne pas craindre la guerre, à ne pas abuser de la paix.

La multiplicité des lois dans un état, est une preuve de sa corruption et de sa décadence, par la

raison qu'une société serait heureuse si elle pouvait se passer de lois.

Quelques-uns souhaiteraient qu'à la tête de la plupart des lois, un préambule en exposât les motifs et l'esprit; rien ne serait plus utile, disent-ils, que d'éclairer l'obéissance des peuples, et de les soumettre par la persuasion avant que de les intimider par des menaces.

D'autres regardent l'ignominie comme la peine qui produit le plus d'effet. Quand les fautes sont rachetées par de l'argent, on accoutume les hommes à donner une très-grande valeur à l'argent, une très-petite aux fautes.

Plus les lois sont excellentes, plus il est dangereux d'en secouer le joug. Il vaudrait mieux en avoir de mauvaises et les observer, que d'en avoir de bonnes et les enfreindre.

Rien n'est si dangereux encore que d'y faire de fréquens changemens. Parmi les Locriens d'Italie, celui qui propose d'en abolir ou d'en modifier quelqu'une, doit avoir autour de son cou un nœud coulant, qu'on resserre si l'on n'approuve pas sa proposition. (3) Chez les mêmes Locriens, il n'est pas permis de tourmenter et d'éluder les lois à force d'interprétations. Si elles sont équivoques, et qu'une des parties murmure contre l'explication qu'en a donnée le magistrat, elle peut le citer devant un tribunal composé de mille juges. Ils paraissent tous deux la corde au cou, et la mort est la peine de celui dont l'interprétation est rejetée.

Les autres législateurs ont tous déclaré qu'il ne fallait toucher aux lois qu'avec une extrême circonspection, et dans une extrême nécessité.

Mais quel est le fondement solide du repos et du bonheur des peuples? Ce ne sont point les lois qui règlent leur constitution ou qui augmentent leur puissance, mais les institutions qui forment les citoyens et qui donnent du ressort à leurs âmes; non les lois qui dispensent les peines et les récompenses, mais la voix du public, lorsqu'elle fait une exacte répartition du mépris et de l'estime. Telle est la décision unanime du législateur, des philosophes, de tous les Grecs, peut-être de toutes les nations. Quand on approfondit la nature, les avantages et les inconvéniens des diverses espèces de gouvernemens, on trouve pour dernier résultat, que la différence des mœurs suffit pour détruire la meilleure des constitutions, pour rectifier la plus défectueuse.

Les lois, impuissantes par elles-mêmes, empruntent leurs forces uniquement des mœurs, qui sont autant au-dessus d'elles, que la vertu est au-dessus de la probité. C'est par les mœurs qu'on préfère ce qui est honnête à ce qui n'est que juste, et ce qui est juste à ce qui n'est qu'utile. Elles arrêtent le citoyen par la crainte de l'opinion, tandis que les lois ne l'effraient que par la crainte des peines.

Sous l'empire des mœurs, les âmes montreront

beaucoup d'élévation dans leurs sentimens; de méfiances pour leurs lumières, de décence et de simplicité dans leurs actions. Une certaine pudeur les pénétrera d'un saint respect pour les dieux, pour les lois, pour les magistrats, pour la puissance paternelle, pour la sagesse des vieillards, pour elles-mêmes encore plus que pour tout le reste.

De là résulte, pour tout gouvernement, l'indispensable nécessité de s'occuper de l'éducation des enfans, comme de l'affaire la plus essentielle ; de les élever dans l'esprit et l'amour de la constitution, dans la simplicité des anciens temps, en un mot, dans les principes qui doivent à jamais régler leurs vertus, leurs opinions, les sentimens et leurs manières. Tous ceux qui ont médité sur l'art de gouverner les hommes, ont reconnu que c'était de l'institution de la jeunesse que dépendait le sort des empires; et, d'après leurs réflexions, on peut poser ce principe lumineux : Que l'éducation, les lois et lea mœurs ne doivent jamais être en contradiction. Autre principe non moins certain : Dans tous les états les mœurs du peuple se conforment à celles des chefs.

Zaleucus et Charondas, peu contens de diriger au maintien des mœurs la plupart des lois qu'ils ont données, le premier aux Locriens d'Italie, le second à divers peuples de Sicile, ont mis à la tête de leurs codes une suite de maximes qu'on peut regarder comme les fondemens de la morale. J'en rapporterai quelques-unes, pour achever de mon-

trer sous quel point de vue on envisageait autrefois la législation.

Tous les citoyens, dit Zaleucus, doivent être persuadés de l'existence des dieux. L'ordre et la beauté de l'univers les convaincront aisément qu'il n'est pas l'effet du hasard, ni l'ouvrage de la main des hommes. Il faut adorer les dieux, parce qu'ils sont les auteurs des vrais biens. Il faut préparer et purifier son âme, car la divinité n'est point honorée par l'hommage du méchant; elle n'est point flattée des sacrifices pompeux et des magnifiques spectacles dont on embellit ses fêtes; on ne peut lui plaire que par les bonnes œuvres, que par une vertu constante dans ses principes et dans ses effets, que par une ferme résolution de préférer la justice et la pauvreté à l'injustice et à l'ignominie.

Si, parmi les habitans de cette ville, hommes, femmes, citoyens, étrangers, il s'en trouve qui ne goûtent pas ces vérités, et qui soient naturellement portés au mal, qu'ils sachent que rien ne pourra soustraire le coupable à la vengeance des dieux : qu'ils aient toujours devant les yeux le moment qui doit terminer leur vie; moment où l'on se rappelle, avec tant de regrets et de remords, le mal qu'on a fait, et le bien qu'on a négligé de faire.

Ainsi, que chaque citoyen ait dans toutes ses actions l'heure de la mort présente à son esprit : et toutes les fois qu'un génie malfaisant l'entraînera vers le crime, qu'il se réfugie dans les tem-

ples, aux pieds des autels, dans tous les lieux sacrés, pour demander l'assistance divine; qu'il se sauve auprès des gens de bien, qui soutiendront sa faiblesse par le tableau des récompenses destinées à la vertu, et des malheurs attachés à l'injustice.

Respectez vos parens, vos lois, vos magistrats : chérissez votre patrie, n'en désirez pas d'autre; ce désir serait un commencement de trahison. Ne dites du mal de personne : c'est aux gardiens des lois à veiller sur les coupables; mais, avant de les punir, ils doivent tâcher de les ramener par leurs conseils.

Que les magistrats, dans leurs jugemens, ne se souviennent ni de leurs liaisons, ni de leurs haines particulières. Des esclaves peuvent être soumis par la crainte, mais des hommes libres ne doivent obéir qu'à la justice.

Dans vos projets et dans vos actions, dit Charondas, commencez par implorer le secours des dieux, qui sont les auteurs de toutes choses : pour l'obtenir, abstenez-vous du mal; car il n'y a point de société entre dieu et l'homme injuste.

Qu'il règne entre les simples citoyens et ceux qui sont à la tête du gouvernement, la même tendresse qu'entre les enfans et les pères.

Sacrifiez vos jours pour la patrie, et songez qu'il vaut mieux mourir avec honneur, que de vivre dans l'opprobre.

Que les époux se gardent mutuellement la foi qu'ils se sont promise.

Vous ne devez pas honorer les morts par des larmes et par une douleur immodérée, mais par le souvenir de leurs vertus, et par les offrandes que vous porterez tous les ans sur leurs tombeaux.

Que les jeunes gens défèrent aux avis des vieillards attentifs à s'attirer le respect par la régularité de leur vie. Si ces derniers se dépouillaient de la pudeur, ils introduiraient dans l'état le mépris de la honte, et tous les vices qui en sont la suite.

Détestez l'infamie et le mensonge; aimez la vertu, fréquentez ceux qui la cultivent, et parvenez à la plus haute perfection, en devenant véritablement honnête homme. Volez au secours du citoyen opprimé; soulagez la misère du pauvre, pourvu qu'elle ne soit pas le fruit de l'oisiveté. Méprisez celui qui se rend l'esclave de ses richesses, et décernez l'ignominie à celui qui se construit une maison plus magnifique que les édifices publics. Metttez de la décence dans vos expressions; réprimez votre colère, et ne faites pas d'imprécations contre ceux même qui vous ont fait du tort.

Que tous les citoycns aient toujours ces préceptes devant les yeux, et qu'aux jours de fêtes on les récite à haute voix dans les repas, afin qu'ils se gravent encore mieux dans les esprits.

CHAPITRE LXIII.

Denys, roi de Syracuse, à Corinthe. Exploits de Timoléon.

De retour à Athènes, après onze ans d'absence, nous crûmes, pour ainsi dire, y venir pour la première fois. La mort nous avait privés de plusieurs de nos amis et de nos connaissances; des familles entières avaient disparu, d'autres s'étaient élevées à leur place : on nous recevait comme étrangers dans des maisons que nous fréquentions auparavant; c'était partout la même scène, et d'autres acteurs.

La tribune aux harangues retentissait sans cesse de plaintes contre Philippe. Les uns en étaient alarmés, les autres les écoutaient avec indifférence. Démosthène avait récemment accusé Eschine de s'être vendu à ce prince, lorsqu'il fut envoyé en Macédoine pour conclure la dernière paix; et comme Eschine avait relevé la modestie des anciens orateurs, qui, en haranguant le peuple, ne se livraient pas à ces gestes outrés : Non, non, s'écria Démosthène, ce n'est point à la tribune, mais dans une ambassade, qu'il faut cacher ses mains sous son manteau. Ce trait réussit, et cependant l'accusation n'eut pas de suite.

Nous fûmes pendant quelque temps accablés de questions sur l'Égypte et sur la Perse; je repris ensuite mes anciennes recherches. Un jour que je traversais la place publique, je vis un grand nombre de nouvellistes qui allaient, venaient, s'agitaient en tumulte, et ne savaient comment exprimer leur surprise. Qu'est-il donc arrivé? dis-je en m'approchant. — Denys est à Corinthe, répondit-on. — Quel Denys? — Ce roi de Syracuse, si puissant et si redouté. Timoléon l'a chassé du trône, et l'a fait jeter sur une galère qui vient de le mener à Corinthe. Il est arrivé sans escorte, sans amis, sans parens, il a tout perdu, excepté le souvenir de ce qu'il était.

Cette nouvelle me fut bientôt confirmée par Euryale, que je trouvai chez Apollodore. C'était un Corinthien avec qui j'avais des liaisons, et qui en avait eu autrefois avec Denys : il devait retourner quelques mois après à Corinthe, je resolus de l'accompagner, et de contempler à loisir un des plus singuliers phénomènes de la fortune.

En arrivant dans cette ville, nous trouvâmes, à la porte d'un cabaret, un gros homme enveloppé d'un méchant habit, à qui le maître de la maison semblait accorder, par pitié, les restes de quelques bouteilles de vin. Il recevait et repoussait en riant, les plaisanteries grossières de quelques femmes de mauvaise vie, et ses bons mots amusaient la populace assemblée autour de lui.

Euryale me proposa, je ne sais sous quel pré-

texte, de descendre de voiture, et de ne pas quitter cet homme. Nous le suivîmes en un endroit où l'on exerçait des femmes qui devaient, à la prochaine fête, chanter dans les chœurs : il leur faisait répéter leur rôle, dirigeait leurs voix, et disputait avec elles sur la manière de rendre certains passages. Il fut ensuite chez un parfumeur, où s'offrirent d'abord à nos yeux le philosophe Diogène et le musicien Aristoxène, qui depuis quelques jours étaient arrivés à Corinthe. Le premier, s'approchant de l'inconnu, lui dit : « Tu « ne méritais pas le sort que tu éprouves. Tu com« patis donc à mes maux ? répondit cet infortuné ; « je t'en remercie. Moi, compatir à tes maux ! re« prit Diogène : tu te trompes, vil esclave, « tu devais vivre et mourir, comme ton père, « dans l'effroi des tyrans ; et je suis indigné de te « voir dans une ville où tu peux sans crainte « goûter encore quelques plaisirs. »

Euryale, dis-je alors tout étonné, c'est donc là le roi de Syracuse ? C'est lui-même, répondit-il : il ne me reconnait pas ; sa vue est affaiblie par les excès du vin ; écoutons la suite de la conversation. Denys la soutint avec autant d'esprit que de modération. Aristoxène lui demanda la cause de la disgrâce de Platon. « Tous les maux assiégent un « tyran, répondit-il ; le plus dangereux est d'avoir « des amis qui lui cachent la vérité. Je suivis « leur avis ; j'éloignai Platon. Qu'en arriva-t-il ? « j'étais roi à Syracuse, je suis maître d'école à

« Corinthe. » En effet, nous le vîmes plus d'une fois, dans un carrefour, expliquer à des enfans les principes de la grammaire.

Le même motif qui m'avait conduit à Corinthe, y attirait journellement quantité d'étrangers. Les uns, à l'aspect de ce malheureux prince, laissaient échapper des mouvemens de pitié ; la plupart se repaissaient avec délices d'un spectacle que les circonstances rendaient plus intéressant. Comme Philippe était sur le point de donner des fers à la Grèce, ils assouvissaient sur le roi de Syracuse la haine que leur inspirait le roi de Macédoine. L'exemple instructif d'un tyran plongé tout à coup dans la plus profonde humiliation, fut bientôt l'unique consolation de ces fiers républicains; quelque temps après, les Lacédémoniens ne répondirent aux menaces de Philippe, que par ces mots énergiques *Denys à Corinthe*.

Nous eûmes plusieurs conversations avec ce dernier; il faisait sans peine l'aveu de ses fautes, apparemment parce qu'elles ne lui avaient guère coûté. Euryale voulut savoir ce qu'il pensait des hommages qu'on lui rendait à Syracuse. J'entretenais, répondit-il, quantité de sophistes et de poëtes dans mon palais; je ne les estimais point, cependant ils me faisaient une réputation. Mes courtisans s'aperçurent que ma vue commençait à s'affaiblir; ils devinrent, pour ainsi dire, tous aveugles; ils ne discernaient plus rien : s'ils se rencontraient en ma présence, ils se heurtaient les

uns contre les autres : dans nos soupers, j'étais obligé de diriger leurs mains qui semblaient errer sur la table. Et n'étiez-vous pas offensé de cette bassesse? lui dit Euryale. Quelquefois, reprit Denys; mais il est si doux de pardonner!

Dans ce moment, un Corinthien qui voulait être plaisant, et dont on soupçonnait la probité, parut sur le seuil de la porte; il s'arrêta, et, pour montrer qu'il n'avait point de poignard sous sa robe, il affecta de la secouer à plusieurs reprises, comme font ceux qui abordent les tyrans. Cette épreuve serait mieux placée, lui dit le prince, quand vous sortirez d'ici.

Quelques momens après, un autre particulier entre, et l'excédait par ses importunités. Denys nous dit tout bas en soupirant : « Heureux ceux « qui ont appris à souffrir dès leur enfance. »

De pareils outrages se renouvelaient à tous momens : il cherchait lui-même à se les attirer : couvert de haillons, il passait sa vie dans les cabarets, dans les rues, avec des gens du peuple, devenus les compagnons de ses plaisirs. On discernait encore dans son âme ce fonds d'inclinations basses qu'il reçut de la nature, et ces sentimens élevés qu'il devait à son premier état ; il parlait comme un sage, il agissait comme un fou. Je ne pouvais expliquer le mystère de sa conduite : un Syracusain, qui l'avait étudié avec attention, me dit : Outre que son esprit est trop faible et trop léger pour avoir plus de mesure dans l'adversité

que dans la prospérité, il s'est aperçu que la vue d'un tyran même détroné répand la défiance et l'effroi parmi les hommes libres. S'il préférait l'obscurité à l'avilissement, sa tranquillité serait suspecte aux Corinthiens, qui favorisent la révolte de la Sicile. Il craint qu'ils ne parviennent à le craindre, et se sauve de leur haine par leur mépris.

Il l'avait obtenu tout entier pendant mon séjour à Corinthe; et dans la suite il mérita celui de toute la Grèce. Soit misère, soit dérangement d'esprit, il s'enrôla dans une troupe de prêtres de Cybèle, il parcourait avec eux les villes et les bourgs, un tympanon à la main, chantant, dansant autour de la figure de la déesse, et tendant la main pour recevoir quelques faibles aumônes.

Avant de donner ces scènes humiliantes, il avait eu la permission de s'absenter de Corinthe et de voyager dans la Grèce. Le roi de Macédoine le reçut avec distinction. Dans leur premier entretien, Philippe lui demanda comment il avait pu perdre cet empire que son père avait conservé pendant si long-temps? « C'est, répondit-il, que j'hé« ritai de sa puissance, et non de sa fortune. » Un Corinthien lui ayant déjà fait la même question, il avait répondu : « Quand mon père monta « sur le trône, les Syracusains étaient las de la « démocratie; quand on m'a forcé d'en descendre, « ils l'étaient de la tyrannie. » Un jour qu'à la table du roi de Macédoine on s'entretenait des

poésies de Denys l'ancien : « Mais quel temps « choisisait votre père, lui dit Philippe, pour « composer un si grand nombre d'ouvrages? Ce-« lui, répondit-il, quc vous et moi passons ici à « boire. »

Ses vices le précipitèrent deux fois dans l'infortune, et sa destinée lui opposa chaque fois un des plus grands hommes que ce siècle ait produit ; Dion en premier lieu, et Timoléon ensuite. Je vais parler de ce dernier, et je raconterai ce que j'en appris dans les dernièrrs annéés de mon séjour en Grèce.

On a vu plus haut, qu'après la mort de son frère, Timoléon s'était éloigné pendant quelque temps de Corinthe, et pour toujours des affaires publiques. Il avait passé près de vingt ans dans cet exil volontaire, lorsque ceux de Syracuse, ne pouvant plur résister à leurs tyrans, implorèrent l'assistance des Corinthiens dont ils tirent leur origine. Ces derniers résolurent de lever des troupes; mais, comme ils balançaient sur le choix du général, une voix nomma par hasard Timoléon, et fut suivie à l'instant d'une acclamation universelle. L'accusation autrefois intentée contre lui, n'avait été que suspendue ; les juges lui en remirent la décision : Timoléon, lui dirent-ils, suivant la manière dont vous vous conduirez en Sicile, nous conclurons que vous avez fait mourir un frère ou un tyran.

Les Syracusains se croyaient alors sans ressour-

tes. Icétas, chef des Léontins dont ils avaient demandé l'appui, ne songeait qu'à les asservir ; il venait de se liguer avec les Carthaginois. Maître de Syracuse, il tenait Denys assiégé dans la citadelle. La flotte de Carthage croisait aux environs, pour intercepter celle de Corinthe. Dans l'intérieur de l'île, une fatale expérience avait appris aux villes grecques à se défier de tous ceux qui s'empressaient de les secourir.

Timoléon part avec dix galères et un petit nombre de soldats; malgré la flotte des Carthaginois, il aborde en Italie, et se rend bientôt après à Tauroménium en Sicile. Entre cette ville et celle de Syracuse est la ville d'Adranum, dont les habitans avaient appelé, les uns Icétas, et les autres Timoléon. Ils marchent tous deux en même temps, le premier à la tête de cinq mille hommes, le second avec douze cents. A trente stades d'Adranum, Timoléon apprend que les troupes d'Icétas viennent d'arriver, et sont occupées à se loger autour de la ville ; il précipite ses pas, et fond sur elles avec tant d'ordre et d'impétuosité, qu'elles abandonnent sans résistance le camp, et beaucoup de prisonniers.

Ce succès changea tout à coup la disposition des esprits et la face des affaires; la révolution fut si prompte, que, cinquante jours après son arrivée en Sicile, Timoléon vit les peuples de cette île briguer son alliance ; quelques-uns des tyrans joindre leurs forces aux siennes ; Denys lui-même se

rendre à discrétion, et lui remettre la citadelle de Syracuse, avec les trésors et les troupes qu'il avait pris soin d'y rassembler.

Mon objet n'est pas de tracer ici les détails d'une si glorieuse expédition. Je dirai seulement que si Timoléon, jeune encore, avait montré dans les combats la maturité d'un âge avancé, il montra, sur le déclin de sa vie, la chaleur et l'activité de la jeunesse; je dirai qu'il développa tous les talens, toutes les qualités d'un grand général; qu'à la tête d'un petit nombre de troupes, il délivra la Sicile des tyrans qui l'opprimaient, et la défendit contre une puissance encore plus formidable qui voulait l'assujétir; qu'avec six mille hommes il mit en fuite une armée de soixante-dix mille Carthaginois; et qu'enfin ses projets étaient médités avec tant de sagesse, qu'il parut maîtriser les hasards et disposer des événemens.

Mais la gloire de Timoléon ne consiste pas dans cette continuité rapide de succès, qu'il attribuait lui-même à la fortune, et dont il faisait rejaillir l'éclat sur sa patrie; elle est établie sur une suite de conquêtes plus dignes de la reconnaissance des hommes.

Le fer avait moissonné une partie des habitans de la Sicile; d'autres, en grand nombre, s'étant dérobés par la fuite à l'oppression de leurs despotes, s'étaient dispersés dans la Grèce, dans les îles de la mer Égée, et sur les côtes de l'Asie. Corinthe, remplie du même esprit que son général,

les engagea, par ses députés, à retourner dans leur patrie; elle leur donna des vaisseaux, des chefs, une escorte, et, à leur arrivée en Sicile, des terres à partager. En même temps, des hérauts déclarèrent de sa part aux jeux solennels de la Grèce, qu'elle reconnaissait l'indépendance de Syracuse et de toute la Sicile.

A ces cris de liberté qui retentirent aussi dans toute l'Italie, soixante mille hommes se rendirent à Syracuse, les uns pour y jouir des droits de citoyens, les autres pour être distribués dans l'intérieur de l'île.

La forme de gouvernement avait récemment essuyé de fréquentes révolutions, et les lois étaient sans vigueur. Elles avaient été rédigées pendant la guerre du Péloponèse, par une assemblée d'hommes éclairés, à la tête desquels était ce Dioclès dont la mémoire fut consacrée par un temple que l'ancien Denys fit démolir. Ce législateur sévère avait défendu, sous peine de mort, de paraître avec des armes dans la place publique. Quelque temps après, les ennemis ayant fait une irruption aux environs de Syracuse, il sort de chez lui l'épée à la main. Il apprend au même instant qu'il s'est élevé une émeute dans la place; il y court. Un particulier s'écrie : « Vous venez d'abroger votre loi. Dites plutôt que je l'ai confirmée, » répondit-il en se plongeant l'épée dans le sein.

Ses lois établissaient la démocratie; mais, pour

corriger les vices de ce gouvernement, elles poursuivaient avec vigueur toutes les espèces d'injustices ; et pour ne rien laisser aux caprices des juges, elles attachaient, autant qu'il est possible, une décision à chaque contestation, une peine à chaque délit. Cependant, outre qu'elles sont écrites en ancien langage, leur extrême précision nuit à leur clarté. Timoléon les revit avec Céphalus et Denys, deux Corinthiens qu'il avait attirés auprès de lui. Celles qui concernent les particuliers, furent conservées avec des interprétations qui en déterminent le sens ; on réforma celles qui regardent la constitution, et l'on réprima la licence du peuple sans nuire à sa liberté. Pour lui assurer à jamais la jouissance de cette liberté, Timoléon l'invita à détruire toutes ces citadelles qui servaient de repaires aux tyrans.

La puissante république de Carthage forcée de demander la paix aux Syracusains, les oppresseurs de la Sicile successivement détruits, les villes rétablies dans leur splendeur, les campagnes couvertes de moissons, un commerce florissant, partout l'image de l'union et du bonheur, voilà les bienfaits que Timoléon répandit sur cette belle contrée : voici les fruits qu'il en recueillit lui-même.

Réduit volontairement à l'état de simple particulier, il vit sa considération s'accroître de jour en jour. Ceux de Syracuse le forcèrent d'accepter dans leur ville une maison distinguée ; et aux en-

virons une retraite agréable, où il coulait des jours tranquilles avec sa femme et ses enfans, qu'il avait fait venir de Corinthe. Il y recevait sans cesse les tributs d'estime et de reconnaissance que lui offraient les peuples qui le regardaient comme leur second fondateur. Tous les traités, tous les règlemens qui se faisaient en Sicile, on venait de près, de loin, les soumettre à ses lumières, et rien ne s'exécutait qu'avec son approbation.

Il perdit la vue dans un âge assez avancé. Les Syracusains, plus touchés de son malheur qu'il ne le fut lui-même, redoublèrent d'attentions à son égard. Ils lui amenaient les étrangers qui venaient chez eux. Voilà, disaient-ils, notre bienfaiteur, notre père; il a préféré au triomphe brillant qui l'attendait à Corinthe, à la gloire qu'il aurait acquise dans la Grèce, le plaisir de vivre au milieu de ses enfans. Timoléon n'opposait aux louanges qu'on lui prodiguait, que cette réponse modeste : « Les dieux voulaient sauver la Sicile; je « leur rends grâces de m'avoir choisi pour l'ins-« trument de leurs bontés. »

L'amour des Syracusains éclatait encore plus lorsque, dans l'assemblée générale, on agitait quelque question importante. Des députés l'invitaient à s'y rendre : il montait sur un char : dès qu'il paraissait, tout le peuple le saluait à grands cris : Timoléon saluait le peuple à son tour; et, après que les transports de joie et d'amour avaient cessé, il s'informait du sujet de la délibération,

et donnait son avis qui entraînait tous les suffrages. A son retour, il traversait de nouveau la place, et les mêmes acclamations le suivaient jusqu'à ce qu'on l'eût perdu de vue.

La reconnaissance des Syracusains ne pouvait s'épuiser. Ils décidèrent que le jour de sa naissance serait regardé comme un jour de fête, et qu'ils demanderaient un général à Corinthe toutes les fois qu'ils auraient une guerre à soutenir contre quelque nation étrangère.

A sa mort, la douleur publique ne trouva de soulagement que dans les honneurs accordés à sa mémoire. On donna le temps aux habitans des villes voisines, de se rendre à Syracuse pour assister au convoi. Des jeunes gens, choisis par le sort, portèrent le corps sur leurs épaules. Il était étendu sur un lit richement paré : un nombre infini d'hommes et de femmes l'accompagnaient, couronnés de fleurs, vêtus de robes blanches, et faisant retentir les airs du nom et des louanges de Timoléon ; mais leurs gémissemens et leurs larmes attestaient encore mieux leur tendresse et leur douleur.

Quand le corps fut mis sur le bûcher, un héraut lut à haute voix le décret suivant : « Le peuple de « Syracuse, en reconnaissance de ce que Timo- « léon a détruit les tyrans, vaincu les barbares, « rétabli plusieurs grandes villes, et donné des « lois aux Siciliens, a résolu de consacrer deux « cents mines à ses funérailles, et d'honorer tous

« les ans sa mémoire par des combats de musi-
« que, des courses de chevaux et des jeux gym-
« niques. »

D'autres généraux se sont signalés par des conquêtes plus brillantes; aucun n'a fait de si grandes choses. Il entreprit la guerre pour travailler au bonheur de la Sicile; et quand il l'eut terminée, il ne lui resta plus d'autre ambition que d'être aimé.

Il fit respecter et chérir l'autorité pendant qu'il en était revêtu; lorsqu'il s'en fut dépouillé, il la respecta et la chérit plus que les autres citoyens. Un jour, en pleine assemblée, deux orateurs osèrent l'accuser d'avoir malversé dans les places qu'il avait remplies. Il arrêta le peuple soulevé contre eux : « Je n'ai affronté, dit-il, tant de tra-
« vaux et de dangers, que pour mettre le moin-
« dre des citoyens en état de défendre les lois,
« et de dire librement sa pensée. »

Il exerça sur les cœurs un empire absolu, parce qu'il fut doux, modeste, simple, désintéressé, et surtout infiniment juste. Tant de vertus désarmaient ceux qui étaient accablés de l'éclat de ses actions et de la supériorité de ses lumières. Timoléon éprouva qu'après avoir rendu de grands services à une nation, il suffit de la laisser faire pour en être adoré.

CHAPITRE LXIV.

Suite de la Bibliothèque. Physique. Histoire naturelle. Génies.

A mon arrivée à Corinthe, je retournai chez Euclide : il me restait à parcourir une partie de sa bibliothèque ; je l'y trouvai avec Méton et Anaxarque. Le premier était d'Agrigente en Sicile, et de la même famille que le célèbre Empédocle ; le second était d'Abdère en Thrace, et de l'école de Démocrite : tous deux, un livre à la main, paraissaient ensevelis dans une méditation profonde.

Euclide me montra quelques traités sur les animaux, sur les plantes, sur les fossiles. Je ne suis pas fort riche en ce genre, me dit-il ; le goût de l'histoire naturelle et de la physique proprement dite, ne s'est introduit parmi nous que depuis quelques années. Ce n'est pas que plusieurs hommes de génie ne se soient anciennement occupés de la nature ; je vous ai montré autrefois leurs ouvrages, et vous vous rappelez sans doute ce discours où le grand-prêtre de Cérès vous donna une idée succincte de leurs systèmes. Vous apprîtes alors qu'ils cherchèrent à connaître les causes plutôt que les effets, la matière des êtres plutôt que leurs formes.

Socrate dirigea la philosophie vers l'utilité publique ; et ses disciples, à son exemple, consacrèrent leurs veilles à l'étude de l'homme. Celle du reste de l'univers, suspendue pendant près d'un siècle, et renouvelé de nos jours, procède avec plus de lumières et de sagesse. On agite, à la vérité, ces questions générales qui avaient divisé les anciens philosophes ; mais on tâche en même temps de remonter des effets aux causes ; du connu à l'inconnu. En conséquence on s'occupe des détails avec un soin particulier, et l'on commence à recueillir les faits et à les comparer.

Un défaut essentiel arrêtait autrefois les progrès de la science, on n'était pas assez attentif à expliquer l'essence de chaque corps, ni à définir les termes dont on se servait : cette négligence avait fini par inspirer tant de dégoût, que l'étude de la physique fut abandonnée au moment précis où commença l'art des définitions. Ce fut au temps de Socrate.

A ces mots, Anaxarque et Méton s'approchèrent de nous. Est-ce que Démocrite, dit le premier, n'a pas donné des définitions exactes? Est-ce qu'Empédocle, dit le second, ne s'est pas attaché à l'analyse des corps? Plus fréquemment que les autres philosophes, répondit Euclide, mais pas aussi souvent qu'ils l'auraient dû. La conversation devint alors plus animée : Euclide défendait avec vivacité la doctrine d'Aristote son ami ; Anaxarque et Méton, celle de leurs compatriotes.

Ils accusèrent plus d'une fois Aristote d'avoir altéré, dans ses ouvrages, les systèmes des anciens, pour les combattre avec avantage. Méton alla plus loin, il prétendit qu'Aristote, Platon, Socrate même, avaient puisé dans les écrits des pythagoriciens d'Italie et de Sicile, presque tout ce qu'ils ont enseigné sur la nature, la politique et la morale. C'est dans ces heureuses contrées, ajouta-t-il, que la vraie philosophie a pris naissance, et c'est à Pythagore que l'on doit ce bienfait.

J'ai une profonde vénération pour ce grand homme, reprit Euclide; mais puisque lui et d'autres philosophes se sont approprié, sans en avertir, les richesses de l'Égypte, de l'Orient, et de tous les peuples que nous nommons barbares, n'avions-nous pas le même droit de les transporter dans la Grèce? Ayons le courage de nous pardonner mutuellement nos larcins; ayez celui de rendre à mon ami la justice qu'il mérite. Je lui ai souvent ouï dire qu'il faut discuter les opinions avec l'équité d'un arbitre impartial; s'il s'est écarté de cette règle, je le condamne. Il ne citent pas toujours les auteurs dont il emprunte les lumières, parce qu'il a déclaré, en général, que son dessein était d'en profiter: il les citent plus souvent quand il les réfute, parce que la célébrité de leur nom n'était que trop capable d'accréditer les erreurs qu'il voulait détruire.

Aristote s'est emparé du dépôt des connaissances, accru par vos soins et par les nôtres; il l'aug-

menta par ses travaux, et, en le faisant passer à la postérité, il élevera le plus superbe des monumen, non à la vanité d'une école en particulier, mais à la gloire de toutes nos écoles.

Je le connus à l'académie, nos liens se fortifièrent avec les années, et, depuis qu'il est sorti d'Athènes, j'entretiens avec lui une correspondance suivie. Vous qui ne pouvez le juger que d'après le petit nombre d'ouvrages qu'il a publiés, apprenez quelle est l'étendue de ses projets, et reprochez-lui, si vous l'osez, des erreurs et des omissions.

La nature, qui ne dit rien à la plupart des hommes, l'avertit de bonne heure qu'elle l'avait choisi pour son confident et son interprète. Je ne vous dirai pas que, né avec les plus heureuses dispositions, il fit les plus rapides progrès dans la carrière des sciences et des arts : qu'on le vit, dès sa tendre jeunesse, dévorer les ouvrages des philosophes, se délasser dans ceux des poëtes, s'approprier les connaissances de tous les pays et de tous les temps : ce serait le louer comme on loue le commun des grands hommes. Ce qui le distingue, c'est le goût et le génie de l'observation ; c'est d'allier dans les recherches l'activité la plus surprenante avec la constance la plus opiniâtre ; c'est encore cette vue perçante, cette sagacité extraordinaire qui le conduit, dans un instant, aux résultats, et qui ferait croire souvent que son esprit agit plutôt par instinct que par réflexion ; c'est enfin d'avoir c

que tout ce que la nature et l'art présentent à nos yeux, n'est qu'une suite immense de faits, tenant tous à une chaîne commune, souvent trop semblables pour n'être pas facilement confondus, et trop différens pour ne devoir pas être distingués. De là le parti qu'il a pris d'assurer sa marche par le doute, de l'éclairer par l'usage fréquent des définitions, des divisions et subdivisions, et de ne s'avancer vers le séjour de la vérité, qu'après avoir reconnu les dehors de l'enceinte qui la tient renfermée.

Telle est la méthode qu'il suivra dans l'exécution d'un projet qui effraierait tout autre que lui : c'est l'histoire générale et particulière de la nature. Il prendra d'abord les grandes masses, l'origine ou l'éternité du monde; les causes, les principes et l'essence des êtres; la nature et l'action réciproque des élémens; la composition et la décomposition des corps. Là seront rappelées et discutées les questions sur l'infini, sur le mouvement, le vide, l'espace et le temps.

Il décrira, en tout ou en partie, ce qui existe, et ce qui s'opère dans les cieux, dans l'intérieur et sur la surface de notre globe; dans les cieux, les météores, les distances et les révolutions des planètes, la nature des astres et des sphères auxquels ils sont attachés; dans le sein de la terre, les fossiles, les minéraux, les secousses violentes qui bouleversent le globe, sur sa surface, les mers, les fleuves, les plantes, les animaux.

Comme l'homme est sujet à une infinité de besoins et de devoirs, il sera suivi dans tous ses rapports. L'anatomie du corps humain, la nature et les facultés de l'âme, les objets et les organes des sensations, les règles propres à diriger les plus fines opérations de l'esprit et les plus secrets mouvemens du cœur, les lois, les gouvernemens, les sciences, les arts; sur tous ces objets intéressans, l'historien joindra ses lumières à celles des siècles qui l'ont précédé; et conformément à la méthode de plusieurs philosophes, appliquant toujours la physique à la morale, il nous rendra plus éclairés, pour nous rendre plus heureux.

Voilà le plan d'Aristote, autant que je l'ai pu comprendre par ses conversations et par ses lettres : je ne sais s'il pourra s'assujétir à l'ordre que je viens d'indiquer. Et pourquoi ne le suivrait-il pas, lui dis-je? C'est, répondit Euclide, que certaines matières exigent des éclaircissemens préliminaires. Sans sortir de son cabinet, où il a rassemblé une bibliothèque précieuse, il est en état de traiter quantité de sujets; mais quand il faudra tracer l'histoire et les mœurs de tous les animaux répandus sur la terre, de quelle longue et pénible suite d'observations n'aura-t-il pas besoin! Cependant son courage s'enflamme par les obstacles; outre les matériaux qui sont entre ses mains, il fonde de justes espérances sur la protection de Philippe, dont il a mérité l'estime, et sur celle d'Alexandre, dont il va diriger l'éducation. S'il est

vrai, comme on le dit, que ce jeune prince montre un goût très-vif pour les sciences, j'espère que, parvenu au trône, il mettra son instituteur à portée d'en hâter les progrès.

A peine Euclide eut achevé, qu'Anaxarque prenant la parole : Je pourrais, dit-il, attribuer à Démocrite le même projet que vous prêtez à Aristote. Je vois ici les ouvrages sans nombre qu'il a publiés sur la nature et les différentes parties de l'univers; sur les animaux et les plantes; sur notre âme, nos sens, nos devoirs, nos vertus; sur la médecine, l'anatomie, l'agriculture, la logique, la géométrie, l'astronomie, la géographie; j'ajoute sur la musique et la poésie. Et je ne parle pas de ce style enchanteur qui répand des grâces sur les matières les plus abstraites. L'estime publique l'a placé au premier rang des physiciens qui ont appliqué les effets aux causes. On admire dans ses écrits une suite d'idées neuves, quelquefois trop hardies, souvent heureuses. Vous savez qu'à l'exemple de Leucippe son maître, dont il perfectionna le système, il admit le vide, les atômes, les tourbillons; qu'il regarda la lune comme une terre couverte d'habitans, qu'il prit la voie lactée pour une multitude de petites étoiles, qu'il réduisit toutes nos sensations à celle du toucher, et qu'il nia toujours que les couleurs et les autres qualités sensibles fussent inhérentes aux corps.

Quelques-unes de ces vues avaient été propo-

sées; mais il eut le mérite de les adopter et de les étendre. Il fut le premier à concevoir les autres, et la postérité jugera si ce sont des traits de génie, ou des écarts de l'esprit: peut-être même découvrira-t-elle ce qu'il n'a pu que deviner. Si je pouvais soupçonner vos philosophes de jalousie, je dirais que, dans leurs ouvrages, Platon affecte de ne le point nommer, et Aristote de l'attaquer sans cesse.

Euclide se récria contre ce reproche. On reprit les questions déjà traitées; tantôt chaque athlète combattait sans second, tantôt le troisième avait à soutenir les efforts des deux autres. En supprimant les discussions, pour m'en tenir aux résultats, je vais exposer en peu de mots l'opinion d'Aristote et celle d'Empédocle sur l'origine et l'administration de l'univers. J'ai rapporté dans un autre endroit celle de Démocrite sur le même sujet.

Tous les philosophes, dit Euclide, ont avancé que le monde avait été fait pour toujours subsister, suivant les uns; pour finir un jour, suivant les autres; pour finir et se reproduire dans des intervalles périodiques, suivant les troisièmes. Aristote soutient que le monde a toujours été et sera toujours. Permettez que je vous interrompe, dit Méton: Avant Aristote, plusieurs de nos pythagoriciens, et entre autres Ocellus de Lucanie, avaient admis l'éternité du monde. Je l'avoue, répondit Euclide; mais Aristote a fortifié ce sen-

timent par de nouvelles preuves. Je me borne à celles qu'il tire du mouvement. En effet, dit-il, si le mouvement est commencé, il fut dans l'origine imprimé à des êtres préexistans; ces êtres avaient été produits, ou existaient de toute éternité. Dans le premier cas, ils ne purent être produits que par un mouvement antérieur à celui que nous supposons être le premier; dans le second cas, il faut dire que les êtres, avant d'être mus, étaient en repos : or, l'idée du repos entraîne toujours celle d'un mouvement suspendu, dont il est la privation. Le mouvement est donc éternel.

Quelques-uns admettent l'éternité de la matière, et donnent une origine à l'univers : les parties de la matière, disent-ils, furent agitées sans ordre dans le chaos, jusqu'au moment où elles se réunirent pour former les corps. Nous répondons que leur mouvement devait être conforme ou contraire aux lois de la nature, puisque nous n'en connaissons pas d'autres. S'il leur était conforme, le monde a toujours été; s'il leur était contraire, il n'a jamais pu être; car, dans la première supposition, les parties de la matière auraient pris d'elles-mêmes, et de toute éternité, l'arrangement qu'elles conservent aujourd'hui; dans la seconde elles n'auraient jamais pu le prendre, puisque le mouvement contre nature sépare et détruit, au lieu de réunir et de construire. Et qui concevra jamais que des mouvemens irréguliers aient pu

composer des substances telles que les os, la chair, et les autres parties de notre corps?

Nous apercevous partout une suite de forces motrices qui, en opérant les unes sur les autres, produisent une continuité de causes et d'effets. Ainsi la pierre est remuée par le bâton, le bâton par le bras, le bras par la volonté, etc. La série de ces forces, ne pouvant se prolonger à l'infini, s'arrête à des moteurs, ou plutôt à un moteur unique qui existe de toute éternité : c'est l'être nécessaire, le premier et le plus excellent des êtres; c'est Dieu lui-même. Il est immuable, intelligent, indivisible, sans étendue; il réside au-dessus de l'enceinte du monde, il y trouve son bonheur dans la contemplation de lui-même.

Comme sa puissance est toujours en action, il communique, et communiquera sans interruption, le mouvement au premier mobile, à la sphère des cieux où sont les étoiles fixes; il l'a communiqué de toute éternité. Et en effet, quelle force aurait enchaîné son bras, ou pourrait l'enchaîner dans la suite? pourquoi le mouvement aurait-il commencé dans une époque plutôt que dans une autre? pourquoi finirait-il un jour?

Le mouvement du premier mobile se communique aux sphères inférieures, et les fait rouler tous les jours d'orient en occident; mais chacune d'elles a de plus un ou plusieurs mouvemens dirigés par des substances éternelles ou immatérielles.

Ces agens secondaires sont subordonnés au premier moteur, à peu près comme dans une armée les officiers le sont au général. Ce dogme n'est pas nouveau. Suivant les traditions antiques, la divinité embrasse la nature entière. Quoiqu'on les ait altérées par des fables monstrueuses, elles n'en conservent pas moins les débris de la vraie doctrine.

Le premier mobile étant mu par l'action immédiate du premier moteur, action toujours simple, toujours la même, il n'éprouve point de changement, point de génération ni de corruption. C'est dans cette uniformité constante et paisible que brille le caractère de l'immortalité.

Il en est de même des sphères inférieures, mais la diversité de leurs mouvemens produit sur la terre, et dans la région sublunaire, des révolutions continuelles, telles que la destruction et la reproduction des corps.

Euclide, après avoir tâché de montrer la liaison de ces effets aux causes qu'il venait de leur assigner, continua de cette manière :

L'excellence et la beauté de l'univers consistent dans l'ordre qui le perpétue ; ordre qui éclate plus dans les cieux que sur la terre ; ordre auquel tous les êtres tendent plus ou moins directement. Comme dans une maison bien réglée, les hommes libres, les esclaves, les bêtes de somme, concourent au maintien de la communauté, avec plus ou moins de zèle et de succès, suivant qu'ils approchent

plus ou moins de la personne du chef; de même, dans le système général des choses, tous les efforts sont dirigés à la conservation du tout, avec plus de promptitude et de concert dans les cieux, où l'influence du premier moteur se fait mieux sentir; avec plus de négligence et de confusion dans les espaces sublunaires, parce qu'ils sont plus éloignés de ses regards.

De cette tendance universelle des êtres à un même but, il résulte que la nature loin de rien faire d'inutile, cherche toujours le mieux possible, et se propose une fin dans toutes ses opérations.

A ces mots, les deux étrangers s'écrièrent à la fois : Eh! pourquoi recourir à des causes finales? Qui vous a dit que la nature choisit ce qui convient le mieux à chaque espèce d'être? Il pleut sur nos campagnes, est-ce pour les fertiliser? non, sans doute: c'est parce que les vapeurs attirées par le soleil, et condensées par le froid, acquièrent, par leur reunion, une gravité qui les précipite sur la terre. C'est par accident qu'elles font croître votre blé, et le pourrissent quand il est amoncelé dans votre aire. C'est par accident que vous avez des dents propres à diviser les alimens, et d'autres propres à les broyer. Dans l'origine des choses, ajouta Méton, quand le hasard ébauchait les animaux; il forma des têtes qui n'étaient point attachées à des cous. Bientôt il parut des hommes à tête de taureau, des taureaux à face humaine. Ces faits sont confirmés par la tradition, qui place, après

le débrouillement du chaos, des géants, des corps armés de quantité de bras, des hommes qui n'avaient qu'un œil. Ces races périrent par quelque vices de conformation, d'autres ont subsisté. Au lieu de dire que ces dernières étaient mieux organisées, on a supposé une proportion entre leurs actions et leur fin prétendue.

Presque aucun des anciens philosophes, répondit Euclide, n'a cru devoir admettre comme principe ce qu'on appelle hasard ou fortune. Ces mots vagues n'ont été employés que pour expliquer des effets qu'on n'avait pas prévus, et ceux qui tiennent à des causes éloignées, ou jusqu'à présent ignorées. A proprement parler, la fortune et le hasard ne produisent rien par eux-mêmes; et si, pour nous conformer au langage vulgaire, nous les regardons comme des causes accidentelles, nous n'en admettons pas moins l'intelligence et la nature pour causes premières.

Vous n'ignorez pas, dit alors Anaxarque, que le mot *nature* a diverses acceptions. Dans quel sens le prenez-vous ici? J'entends par ce mot, répondit Euclide, le principe du mouvement subsistant par lui-même dans les élémens du feu, de l'air, de la terre et de l'eau. Son action est toujours uniforme dans les cieux; elle est souvent contrariée par des obstacles dans la région sublunaire. Par exemple, la propriété naturelle du feu est de s'élever; cependant une force étrangère l'oblige souvent à pendre une direction opposée.

Aussi, quand il s'agit de cette région, la nature est non-seulement le principe du mouvement, mais elle l'est encore, par accident, du repos et du changement.

Elle nous présente des révolutions constantes et régulières, des effets qui sont invariables, ou presque toujours les mêmes. Permettez que je ne m'arrête qu'à ceux-là; oseriez-vous les regarder comme des cas fortuits? Sans m'étendre sur l'ordre admirable qui brille dans les sphères supérieures, direz-vous que c'est par hasard que les pluies sont constamment plus fréquentes en hiver qu'en été, les chaleurs plus fortes en été qu'en hiver? Jetez les yeux sur les plantes, et principalement sur les animaux, où la nature s'exprime avec des traits plus marqués : quoique les derniers agissent sans recherche et sans délibération, leurs actions néanmoins sont tellement combinées, qu'on a douté si les araignées et les fourmis ne sont pas douées d'intelligence. Or, si l'hirondelle a un objet en construisant son nid, et l'araignée en ourdissant sa toile ; si les plantes se couvrent de feuilles pour garantir leurs fruits; et si leurs racines, au lieu de s'élever, s'enfoncent dans la terre pour y puiser des sucs nourriciers, ne reconnaîtrez-vous pas que la cause finale se montre clairement dans ces effets toujours reproduits de la même manière?

L'art s'écarte quelquefois de son but, même lorsqu'il délibère; il l'atteint quelquefois, même

sans délibérer : il n'en est pas moins vrai qu'il a toujours une fin. On peut dire la même chose de la nature. D'un côté, des obstacles l'arrêtent dans ses opérations, et les monstres sont ses écarts : d'un autre côté, en forçant des êtres incapables de délibération à se reproduire, elle les conduit à l'objet qu'elle se propose. Quel est cet objet ? la perpétuité des espèces. Quel est le plus grand bien de ces espèces ? leur existence et leur conservation.

Pendant qu'Euclide exposait ainsi les idées d'Aristote, Anaxarque et Méton lui arrachaient des aveux qu'ils tournèrent bientôt contre lui.

Vous reconnaissez, lui dirent-ils, un dieu, un premier moteur, dont l'action immédiate entretient éternellement l'ordre dans les cieux ; mais vous nous laissez ignorer jusqu'à quel point son influence agit sur la terre. Pressé par nos instances, vous avez d'abord avancé que le ciel et la nature sont dans sa dépendance : vous avez dit ensuite avec restriction, que tous les mouvemens lui sont, *en quelque façon*, subordonnés ; qu'il *paraît* être la cause et le principe de tout ; qu'il *paraît* prendre quelque soin des choses humaines : vous avez enfin ajouté qu'il ne peut voir dans l'univers que lui-même ; que l'aspect du crime et du désordre souillerait ses regards ; qu'il ne saurait être l'auteur ni de la prospérité des méchans, ni de l'infortune des gens de bien. Pourquoi ces doutes, ces restrictions ? expliquez-vous nettement. Sa vigilance s'étend-elle sur les hommes ?

Comme celle d'un chef de famille, répondit Euclide, s'étend sur ses derniers esclaves. La règle établie chez lui pour le maintien de la maison, et non pour leur bien particulier, n'en subsiste pas moins, quoiqu'ils s'en écartent souvent; il ferme les yeux sur les divisions et sur les vices inséparables de leur nature : si des maladies les épuisent, s'ils se détruisent entre eux, ils sont bientôt remplacés. Ainsi, dans ce petit coin du monde où les hommes sont relégués, l'ordre se soutient par l'impression générale de la volonté de l'Être suprême. Les bouleversemens qu'éprouve ce globe, et les maux qui affligent l'humanité, n'arrêtent point la marche de l'univers : la terre subsiste, les générations se renouvellent, et le grand objet du premier moteur est rempli.

Vous m'excuserez, ajouta-t-il, si je n'entre pas dans de plus grands détails : Aristote n'a pas encore développé ce point de doctrine, et peut-être le négligera-t-il; car il s'attache plus aux principes de la physique qu'à ceux de la théologie. Je ne sais même si j'ai bien saisi ses idées : le récit d'une opinion que l'on ne connaît que par de courts entretiens, sans suite et sans liaison, ressemble souvent à ces ouvrages défigurés par l'inattention et l'ignorance des copistes.

Euclide cessa de parler, et Méton prenant la parole : Empédocle, disait-il, illustra sa patrie par ses lois, et la philosophie par ses écrits : son poëme sur la nature, et tous ses ouvrages en vers, four-

millent de beautés qu'Homère n'aurait pas désavouées. Je conviens néanmoins que ses métaphores, quelque heureuses qu'elles soient, nuisent à la précision de ses idées, et ne servent quelquefois qu'à jeter un voile brillant sur les opérations de la nature. Quant aux dogmes, il suivit Pythagore, non avec la déférence aveugle d'un soldat, mais avec la noble audace d'un chef de parti, et l'indépendance d'un homme qui avait mieux aimé vivre en simple particulier dans une ville libre, que de régner sur des esclaves. Quoiqu'il se soit principalement occupé des phénomènes de la nature, il n'en expose pas moins son opinion sur les premières causes.

Dans ce monde, qui n'est qu'une petite portion du tout, au-delà duquel il n'y a ni mouvement ni vie, nous distinguons deux principes : l'un actif qui est Dieu, l'autre passif qui est la matière.

Dieu, intelligence suprême, source de vérité, ne peut être conçu que par l'esprit. La matière n'était qu'un assemblage de parties subtiles, similaires, rondes, immobiles, possédant par essence deux propriétés, que nous désignons sous le nom d'amour et de haine, destinées, l'une à joindre ces parties, l'autre à les séparer. Pour former le monde, Dieu se contenta de donner de l'activité à ces deux forces motrices, jusqu'alors enchaînées : aussitôt elles s'agitèrent, et le chaos fut en proie aux horreurs de la haine et de l'amour. Dans son sein bouleversé de fond en comble, des

torrens de matière roulaient avec impétuosité, et se brisaient les uns contre les autres : les parties similaires tour à tour attirées et repoussées, se réunirent enfin, et formèrent les quatre élémens, qui, après de nouveaux combats, produisirent des natures informes, des êtres monstrueux, remplacés dans la suite par des corps dont l'organisation était plus parfaite.

C'est ainsi que le monde sortit du chaos ; c'est ainsi qu'il y rentrera : car ce qui est composé a un commencement, un milieu et une fin. Tout se meut et subsiste, tant que l'amour fait une seule chose de plusieurs, et que la haine en fait plusieurs d'une seule ; tout s'arrête et se décompose, quand ces deux principes contraires ne se balancent plus. Ces passages réciproques du mouvement au repos, de l'existence des corps à leur dissolution, reviennent dans des intervalles périodiques. Des dieux et des génies dans les cieux, des âmes particulières dans les animaux et dans les plantes, une âme universelle dans le monde, entretiennent partout le mouvement et la vie. Ces intelligences, dont un feu très-pur et très-subtil compose l'essence, sont subordonnées à l'Être suprême, de même qu'un chœur de musique l'est à son coryphée, une armée à son général : mais comme elles émanent de cet être, l'école de Pythagore leur donne le nom de substances divines ; et de là viennent ces expressions qui lui sont familières : « Que le sage est un dieu ; que la divinité est

« l'esprit et l'âme du monde; qu'elle pénètre la « matière, s'incorpore avec elle, et la vivifie. » Gardez-vous d'en conclure que la nature divine est divisée en une infinité de parcelles. Dieu est l'unité même; il se communique, mais il ne se partage point.

Il réside dans la partie la plus élevée des cieux; ministres de ces volontés, les dieux inférieurs président aux astres, et les génies à la terre, ainsi qu'à l'espace dont elle est immédiatement entourée. Dans les sphères voisines du séjour qu'il habite, tout est bien, tout est dans l'ordre, parce que les êtres les plus parfaits ont été placés auprès de son trône, et qu'ils obéissent aveuglément au destin, je veux dire aux lois qu'il a lui-même établies. Le désordre commence à se faire sentir dans les espaces intermédiaires; et le mal prévaut totalement sur le bien dans la région sublunaire, parce que c'est là que se déposèrent le sédiment et la lie de toutes ces substances que les chocs multipliés de la haine et de l'amour ne purent conduire à leur perfection. C'est là que quatre causes principales influent sur nos actions; Dieu, notre volonté, le destin, et la fortune : Dieu, parce qu'il prend soin de nous; notre volonté, parce que nous délibérons avant que d'agir; le destin et la fortune, parce que nos projets sont souvent renversés par des événemens conformes ou contraires en apparence aux lois établies.

Nous avons deux âmes, l'une sensitive, gros-

tière, corruptible, périssable, composée des quatre élémens; l'autre intelligente, indissoluble, émanée de la divinité même. Je ne parlerai que de cette dernière ; elle établit les rapports les plus intimes entre nous, les dieux, les génies, les animaux, les plantes, tous les êtres dont les âmes ont une commune origine avec la nôtre. Ainsi la nature animée et vivante ne forme qu'une seule famille, dont Dieu est le chef.

C'est sur cette affinité qu'est fondé le dogme de la métempsycose, que nous avons emprunté des Égyptiens, que quelques-uns admettent avec différentes modifications, et auquel Empédocle s'est cru permis de mêler les fictions qui parent la poésie.

Cette opinion suppose la chute, la punition et le rétablissement des âmes. Leur nombre est limité ; leur destinée, de vivre heureuses dans quelqu'une des planètes Si elles se rendent coupables, elles sont proscrites et exilées sur la terre. Alors, condamnées à s'envelopper d'une matière grossière, elles passent continuellement d'un corps dans un autre, épuisant les calamités attachées à toutes les conditions de la vie, ne pouvant supporter leur nouvel état, assez infortunées pour oublier leur dignité primitive. Dès que la mort brise les liens qui les enchaînent à la matière, un des génies célestes s'empare d'elles; il conduit aux enfers et livre pour un temps aux Furies celles qui se sont souillées par des crimes atroces;

il transporte dans les astres celles qui ont marché dans la voie de la justice : mais souvent les décrets immuables des dieux soumettent les unes et les autres à de plus rudes épreuves ; leur exil et leurs courses durent des milliers d'années ; il finit lorsque, par une conduite plus régulière, elles ont mérité de se rejoindre à leur auteur, et de partager en quelque façon avec lui les honneurs de la divinité.

Empédocle décrit ainsi les tourmens qu'il prétendait avoir éprouvés lui-même : « J'ai paru successivement sous la forme d'un jeune homme, « d'une jeune fille ; d'une plante, d'un oiseau, « d'un poisson. Dans une de ces transmigrations, « j'errai pendant quelque temps, comme un fantôme léger, dans le vague des cieux ; mais bien« tôt je fus précipité dans la mer, rejetté sur la « terre, lancé dans le soleil, relancé dans les « tourbillons des airs. En horreur aux autres et à « moi-même, tous les élémens me repoussaient, « comme un esclave qui s'était dérobé aux regards « de son maître. »

Méton, en finissant, observa que la plupart de ces idées étaient communes aux disciples de Pythagore, mais qu'Empédocle avait le premier supposé la destruction et la reproduction alternatives du monde, établi les quatre élémens comme principes, et mis en action les élémens par le secours de l'amour et de la haine.

Convenez, me dit alors Anaxarque en riant,

que Démocrite avait raison de prétendre que la vérité est reléguée dans un puits d'une profondeur immense. Convenez aussi, lui répondis-je, qu'elle serait bien étonnée si elle venait sur la terre, et principalement dans la Grèce. Elle s'en retournerait bien vite, reprit Euclide; nous la prendrions pour l'erreur.

Les systèmes précédens concernent l'origine du monde. On ne s'est pas moins partagé sur l'état de notre globe après sa formation, et sur les révolutions qu'il a éprouvées jusqu'à présent. Il fut long-temps enseveli sous les eaux de la mer, disait Anaxarque; la chaleur du soleil en fit évaporer une partie, et la terre se manifesta; du limon resté sur sa surface, et mis en fermentation par la même chaleur, tirèrent leur origine les diverses espèces d'animaux et de plantes. Nous en avons encore un exemple frappant en Égypte : après l'inondation du Nil, les matières déposées sur les campagnes produisent un nombre infini de petits animaux. Je doute de ce fait, dis-je alors; on me l'avait raconté dans la Thébaïde, et je ne pus jamais le vérifier. Nous ne ferions aucune difficulté de l'admettre, répondit Euclide, nous qui n'attribuons d'autre origine à certaines espèces de poissons, que la vase et les sables de la mer.

Anaxarque continua: J'ai dit que, dans la suite des siècles, le volume des eaux qui couvraient la terre, diminua par l'action du soleil. La même cause subsistant toujours, il viendra un temps où

la mer sera totalement épuisée. Je crois en vérité, reprit Euclide, entendre Ésope raconter à son pilote la fable suivante : Charybde a deux fois ouvert sa bouche énorme, et deux fois les eaux qui couvraient la terre se sont précipitées dans son sein : à la première, les montagnes parurent, à la seconde les îles, à la troisième la mer disparaîtra. Comment Démocrite a-t-il pu ignorer que, si une immense quantité de vapeurs est attirée par la chaleur du soleil, elles se convertissent bientôt en pluies, retombent sur la terre, et vont rapidement restituer à la mer ce qu'elle avait perdu? N'avouez-vous pas, dit Anaxarque, que des champs aujourd'hui chargés de moissons étaient autrefois cachés sous ses eaux? Or, puisqu'elle a été forcée d'abandonner ces lieux-là, elle doit avoir diminué de volume. Si, en certains endroits, répondit Euclide, la terre a gagné sur la mer, en d'autres la mer a gagné sur la terre.

Anaxarque allait insister; mais, prenant aussitôt la parole ; Je comprends à présent, dis-je à Euclide, pourquoi on trouve des coquilles dans les montagnes et dans le sein de la terre, des poissons pétrifiés dans les carrières de Syracuse. La mer a une marche lente et réglée qui lui fait parcourir successivement toutes les régions de notre globe; elle ensevelira sans doute un jour Athènes, Lacédémone et les plus grandes villes de la Grèce. Si cette idée n'est pas flatteuse pour les nations qui comptent sur l'éternité de leur renom-

mée, elle rappelle du moins ces étonnantes révolutions des corps célestes, dont me parlaient les prêtres égyptiens. A-t-on fixé la durée de celles de la mer?

Votre imagination s'échauffe, me répondit Euclide : calmez-vous. La mer et le continent, suivant nous, sont comme deux grands empires qui ne changent jamais de place, et qui se disputent souvent la possession de quelques petits pays limitrophes. Tantôt la mer est forcée de retirer ses bornes, par le limon et les sables que les fleuves entraînent dans son sein ; tantôt elle les recule par l'action de ses flots et par d'autres causes qui lui sont étrangères. Dans l'Acarnanie, dans la plaine d'Ilion, auprès d'Ephèse et de Milet, les atterrissemens formés à l'embouchure des rivières ont prolongé le continent.

Quand je passai, lui dis-je, au Palus-Méotide, on m'apprit que les dépôts qu'y laisse journellement le Tanaïs avaient tellement exhaussé le fond de ce lac, que depuis quelques années les vaisseaux qui venaient y trafiquer, étaient plus petits que ceux d'autrefois. J'ai un exemple plus frappant à vous citer, répondit-il : cette partie de l'Égypte qui s'étend du nord au midi depuis la mer jusqu'à la Thébaïde, est l'ouvrage et un présent du Nil. C'est là qu'existait, dans les plus anciens temps, un golfe qui s'étendait dans une direction à peu près parallèle à celle de la mer Rouge ; le Nil l'a comblé par les couches de limon

qu'il y dépose tous les ans. Il est aisé de s'en convaincre, non-seulement par les traditions des Egyptiens, par la nature du terrain, par les coquilles que l'on trouve dans les montagnes situées au-dessus de Memphis; mais encore par une observation qui prouve que, malgré son exhaussement actuel, le sol de l'Égypte n'a pas encore atteint le niveau des régions voisines. Sésostris, Nécos, Darius, et d'autres princes, ayant essayé d'établir des canaux de communication entre la mer Rouge et le Nil, s'aperçurent que la surface de cette mer était plus haute que celle du sol de l'Égypte.

Pendant que la mer se laisse ravir sur ses frontières quelques portions de ses domaines, elle s'en dédommage de temps à autre par ses usurpations sur la terre. Ses efforts continuels lui ouvrent tout à coup des passages à travers des terrains qu'elle minait sourdement : c'est elle qui, suivant les apparences, a séparé de l'Italie la Sicile; de la Béotie, l'Eubée; du continent voisin, quantité d'autres îles : de vastes régions ont été englouties par une soudaine irruption de ses flots. Ces révolutions effrayantes n'ont point été décrites par nos historiens, parce que l'histoire n'embrasse que quelques momens de la vie des nations; mais elles ont laissé quelquefois des traces ineffaçables dans le souvenir des peuples.

Allez à Samothrace, vous apprendrez que les eaux du Pont-Euxin, long-temps resserrées dans

un bassin fermé de tous côtés, et sans cesse accrues par celles de l'Europe et de l'Asie, forcèrent les passages du Bosphore et de l'Hellespont, et, se précipitant avec impétuosité dans la mer Égée, étendirent ses bornes aux dépens des rivages dont elle était entourée. Des fêtes établies dans l'île attestent encore le malheur dont les anciens habitans furent menacés, et le bienfait des dieux qui les en garantirent. Consultez la mythologie : Hercule, dont on s'est plu à confondre les travaux avec ceux de la nature, cet Hercule séparant l'Europe de l'Afrique, ne désigne-t-il pas que la mer Atlantique détruisit l'isthme qui unissait ces deux parties de la terre, et se répandit dans la mer intérieure?

D'autres causes ont multiplié ces funestes et prodigieux effets. Au-delà du détroit dont je viens de parler, existait, suivant les traditions anciennes, une île aussi grande que l'Asie et l'Afrique; un tremblement de terre l'engloutit, avec ses malheureux habitans, dans les gouffres profonds de la mer Atlantique. Combien de régions ont été submergées par les eaux du ciel! Combien de fois des vents impétueux ont transporté des montagnes de sable sur des plaines fertiles! L'air, l'eau et le feu semblent conjurés contre la terre : cependant ces terribles catastrophes, qui menacent le monde entier d'une ruine prochaine, affectent à peine quelques points de la surface d'un globe qui n'est qu'un point de l'univers.

Nous venons de voir la mer et le continent anticiper l'un sur l'autre par droit de conquête, et par conséquent aux dépens des malheureux mortels. Les eaux qui coulent ou restent stagnantes sur la terre, n'altèrent pas moins sa surface. Sans parler de ces fleuves qui portent tour à tour l'abondance et la désolation dans un pays, nous devons observer que, sous différentes époques, la même contrée est surchargée, suffisamment fournie, absolument dépourvue des eaux dont elle a besoin. Du temps de la guerre de Troie, on voyait aux environs d'Argos un terrain marécageux, et peu de mains pour le cultiver, tandis que le territoire de Mycènes, renfermant encore tous les principes de la végétation, offrait de riches moissons et une nombreuse population : la chaleur du soleil ayant, pendant huit siècles, absordé l'humidité superflue du premier de ces cantons et l'humidité nécessaire au second, a rendu stériles les champs de Mycènes, et fecondé ceux d'Argos.

Ce que la nature a fait ici en petit, elle l'opère en grand sur toute la terre ; elle la dépouille sans cesse, par le ministère du soleil, des sucs qui la fertilisent : mais comme elle finirait par les épuiser, elle ramène de temps à autre des déluges qui, semblables à de grands hivers, réparent en peu de temps les pertes que certaines régions ont essuyées pendant une longue suite de siècles. C'est ce qui est indiqué par nos annales, où nous voyons les hommes, sans doute échappés au naufrage de

leur nation, s'établir sur des hauteurs, construire des digues, et donner un écoulement aux eaux restées dans les plaines. C'est ainsi que, dans les plus anciens temps, un roi de Lacédémone asservit dans un canal celles dont la Laconie était couverte, et fit couler l'Eurotas.

D'après ces remarques, nous pouvons présumer que le Nil, le Tanaïs, et tous les fleuves qu'on nomme éternels, ne furent d'abord que des lacs formés dans des plaines stériles par des inondations subites, et contraints ensuite, par l'industrie des hommes, ou par quelque autre cause, à se frayer une route à travers les terres. Nous devons présumer encore qu'ils abondonnèrent leur lit, lorsque de nouvelles révolutions les forcèrent à se répandre dans des lieux qui sont aujourd'hui arides et déserts. Telle est, suivant Aristote, la distribution des eaux que la nature accorde aux différentes régions de la terre.

Mais où les tient-elle en réserve, avant que de les montrer à nos yeux? où a-t-elle placé l'origine des fontaines et des rivières? Elle a creusé, disent les uns, d'immenses réservoirs dans les entrailles de la terre; c'est là que se rendent, en grande partie, les eaux du ciel; c'est de là qu'elles coulent avec plus ou moins d'abondance et de continuité, suivant la capacité du vase qui les renferme. Mais, répondent les autres, quel espace pourrait jamais contenir le volume d'eau que les grands fleuves entraînent pendant toute une année? Admettons,

si l'on veut, des cavités souterraines pour l'excédant des pluies; mais, comme elles ne suffiraient pas à la dépense journalière des fleuves et des fontaines, reconnaissons qu'en tout temps, en tout lieu, l'air, ou plutôt les vapeurs dont il est chargé, condensées par le froid, se convertissent en eau dans le sein de la terre et sur sa surface, comme elles se changent en pluie dans l'atmosphère. Cette opération se fait encore plus aisément sur les montagnes, parce que leur superficie arrête une quantité prodigieuse de vapeurs; aussi a-t-on remarqué que les plus grandes montagnes donnent naissance aux plus grands fleuves.

Anaxarque et Méton ayant pris congé d'Euclide, je restai, et je le priai de me communiquer quelques-unes de ses idées sur cette branche de la physique, qui considère en particulier l'essence, les propriétes et l'aetion réciproque des corps. Cette science, répondit Euclide, a quelque rapport avec la divination : l'une doit manifester l'intention de la nature, dans les cas ordinaires; l'autre, la volonté des dieux, dans les événemens extraordinaires : mais les lumières de la première dissiperont tôt ou tard les impostures de sa rivale. Il viendra un temps où les prodiges qui alarment le peuple, seront rangés dans la classe des choses naturelles, où son aveuglement actuel sera seul regardé comme une sorte de prodige.

Les effets de la nature étant infiniment variés, et leurs causes infiniment obscures, la physique

n'a, jusqu'à présent, hasardé que des opinions : point de vérité peut-être qu'elle n'ait entrevue, point d'absurdité qu'elle n'ait avancée. Elle devrait donc, quant à présent, se borner à l'observation, et renvoyer la décision aux siècles suivans. Cependant, à peine sortie de l'enfance, elle montre déjà l'indiscrétion et la présomption d'un âge plus avancé ; elle court dans la carrière, au lieu de s'y traîner ; et malgré les règles sévères qu'elle s'est prescrites, on la voit tous les jours élever des systèmes sur de simples probabilités, ou sur de frivoles apparences.

Je ne rapporterai point ce qu'ont dit les différentes écoles sur chacun des phénomènes qui frappent nos sens. Si je m'arrête sur la théorie des élémens et sur l'application qu'on a faite de cette théorie, c'est que rien ne me paraît donner une plus juste idée de la sagacité des philosophes grecs. Peu importe que leurs principes soient bien ou mal fondés : on leur reprochera peut-être un jour de n'avoir pas eu des notions exactes sur la physique, mais on conviendra du moins qu'ils se sont égarés en hommes d'esprit.

Pouvaient-ils se flatter du succès, les premiers physiciens qui voulurent connaître les principes constitutifs des êtres sensibles? L'art ne fournissait aucun moyen pour décomposer ces êtres ; la division, à quelque terme qu'on puisse la conduire, ne présente à l'œil ou à l'imaginatiou de l'observateur, que des surfaces plus ou moins éten-

dues : cependant on crut s'apercevoir, après bien des tentatives, que certaines substances se réduisaient en d'autres substances; et de là on conclut successivement qu'il y avait, dans la nature, des corps simples et des corps mixtes; que les derniers n'étaient que les résultats des combinaisons des premiers; enfin, que les corps simples conservaient dans les mixtes les mêmes affections, les mêmes propriétés qu'ils avaient auparavant. La route fut dès-lors ouverte, et il parut essentiel d'étudier d'abord la nature des corps simples. Voici quelques-unes des observations qu'on a faites sur ce sujet; je les tiens d'Aristote.

La terre, l'eau, l'air et le feu, sont les élémens de tous les corps; ainsi chaque corps peut se résoudre en quelques-uns de ces élémens.

Les élémens étant des corps simples, ne peuvent se diviser en des corps d'une autre nature; mais ils s'engendrent mutuellement, et se changent sans cesse l'un dans l'autre.

Il n'est pas possible de fixer d'une manière précise quelle est la combinaison de ces principes constitutifs dans chaque corps, ce n'est donc que par conjecture qu'Empédocle a dit qu'un os est composé de deux parties d'eau, deux de terre, quatre de feu.

Nous ne connaissons pas mieux la forme des parties intégrantes des élémens : ceux qui ont entrepris de la déterminer, ont fait de vains efforts. Pour expliquer les propriétés du feu, les uns ont

dit : Ses parties doivent être de forme pyramidale; les autres ont dit : Elles doivent être de forme sphérique. La solidité du globe que nous habitons, a fait donner aux parties de l'élément terrestre la forme cubique.

Les élémens ont eux-mêmes un principe de mouvement et de repos qui leur est inhérent : ce principe oblige l'élément terrestre à se réunir vers le centre de l'univers; l'eau, à s'élever au-dessus de la terre; l'air au-dessus de l'eau, le feu, au-dessus de l'air. Ainsi la pesanteur positive, et sans mélange de légèreté, n'appartient qu'à la terre ; la légèreté positive, et sans mélange de pesanteur, qu'au feu : les deux intermédiaires, l'air et l'eau, n'ont, par rapport aux deux extrêmes, qu'une pesanteur et une légèreté relatives, puisqu'ils sont plus légers que la terre, et plus pesans que le feu. La pesanteur relative s'évanouit, quand l'élément qui la possède, descend dans une région inférieure à la sienne : c'est ainsi que l'air perd sa pesanteur dans l'eau, et l'eau dans la terre.

Vous croyez donc, dis-je à Euclide, que l'air est pesant? On n'en saurait douter, répondit-il; un ballon enflé pèse plus que s'il était vide.

Aux quatre élémens sont attachés quatre propriétés essentielles : froideur, chaleur, sécheresse et humidité. Les deux premières sont actives, les deux secondes passives. Chaque élément en possède deux : la terre est froide et chaude ; l'eau, froide et humide ; l'air, chaud et humide ; le feu,

sec et chaud. L'opposition de ces qualités seconde les vues de la nature, qui agit toujours par les contraires; aussi sont-elles les seuls agens qu'elle emploie pour produire tous ses effets.

Les élémens qui ont une propriété commune, se changent facilement l'un dans l'autre : il suffit pour cela de détruire, dans l'une ou dans l'autre, la propriété qui les différencie. Qu'une cause étrangère dépouille l'eau de sa froideur, et lui communique la chaleur, l'eau sera chaude et humide; elle aura donc les deux propriétés caractéristiques de l'air; et ne sera plus distinguée de cet élément; voilà ce qui fait que par l'ébullition l'eau s'évapore et monte à la région de l'air. Que dans ces lieux élevés, une autre cause la prive de sa chaleur, et lui rende sa froideur naturelle, elle reprendra sa première forme, et retombera sur la terre, et c'est ce qui arrive dans les pluies. De même, ôtez à la terre sa froideur naturelle, vous la convertirez en feu; ôtez-lui la sécheresse, vous la changerez en eau.

Les élémens qui n'ont aucune qualité commune, se métamorphosent aussi réciproquement; mais ces permutations sont plus rares et plus lentes.

D'après ces assertions établies sur des faits ou sur des inductions, on conçoit aisément que les corps mixtes doivent être plus ou moins pesans, suivant qu'ils contiennent plus ou moins de parties des élémens qui ont la pesanteur positive ou

relative. Prenez deux corps d'un volume égal : si l'un est plus pesant que l'autre, concluez que l'élément terrestre domine dans le premier, et l'eau ou l'air dans le second.

L'eau s'évapore par la chaleur, et se gèle par le froid ; ainsi les liquides sujets aux mêmes vicissitudes, seront en grande partie composés de cet élément. La chaleur sèche et durcit la terre ; ainsi tous les corps sur lesquels elle agit de même, seront principalement composés de l'élément terrestre.

De la nature des quatre élémens, de leurs propriétés essentielles, qui sont, comme je l'ai dit, la chaleur et la froideur, la sécheresse et l'humidité, dérivent non-seulement la pesanteur et la légèreté, mais encore la densité et la rareté, la molesse et la dureté, la fragilité, la flexibilité, et toutes les autres qualités des corps mixtes. C'est par là qu'on peut rendre raison de leurs changemens continuels ; c'est par là qu'on explique les phénomènes du ciel, et les productions de la terre. Dans le ciel, les météores ; dans le sein de notre globle, les fossiles, les métaux, etc. ne sont que le produit des exhalaisons sèches ou des vapeurs humides.

L'exemple suivant montrera, d'une manière plus claire, l'usage que l'on fait des notions précédentes. Les physiciens s'étaient partagés sur la cause des tremblemens de terre : Démocrite entr'autres les attribuait aux pluies abondantes qui

pénétraient la terre, et qui, en certaines occasions, ne pouvant être contenues dans les vastes réservoirs d'eau qu'il supposait dans l'intérieur du globe, faisaient des efforts pour s'échapper. Aristote, conformément aux principes que je viens d'établir, prétend au contraire que l'eau des pluies, raréfiée par la chaleur interne de la terre, ou par celle du soleil, se convertit en un volume d'air qui, ne trouvant pas d'issue, ébranle et soulève les couches supérieures du globe.

Les anciens philosophes voulaient savoir comment les choses avaient été faites, avant que de savoir comment elles sont. Le livre de la nature était ouvert devant leurs yeux; au lieu de le lire, ils entreprirent de le commenter. Après de longs et d'inutiles détours, on comprit enfin que, pour connaitre les animaux, les plantes et les différentes productions de la nature, il fallait les étudier avec une constance opiniâtre. Il est résulté de là un corps d'observations, une nouvelle science, plus curieuse, plus féconde, plus intéressante que l'ancienne physique. Si celui qui s'en occupe veut me faire part de ses veilles long-temps consacrées à l'étude des animaux, il doit remplir deux devoirs essentiels; d'abord celui d'historien, ensuite celui d'interprète.

Comme historien, il traitera de leur génération, de leur grandeur, de leur forme, de leur couleur, de leur nourriture, de leur caractère, de leurs mœurs. Il aura soin de donner l'exposition anato-

mique de leurs corps, dont les parties lui seront connues par la voie de la dissection.

Comme interprète, il doit me faire admirer la sagesse de la nature dans les rapports de leur organisation avec les fonctions qu'ils ont à remplir, avec l'élément où ils doivent subsister, avec le principe de vie qui les anime; il doit me la montrer dans le jeu des divers ressorts qui produisent le mouvement, ainsi que dans les moyens employés pour conserver et perpétuer chaque espèce.

Quelque bornée que soit l'étude des corps célestes et éternels, elle excite plus nos transports que celle des substances terrestres et périssables. On dirait que le spectacle des cieux fait sur un physicien la même impression que ferait la beauté sur un homme qui, pour avoir l'objet dont il est épris, consentirait à fermer les yeux sur le reste du monde : mais, si la physique, en montant dans les régions supérieures, nous étonne par la sublimité de ses découvertes, du moins en restant sur la terre elle nous attire par l'abondance des lumières qu'elle nous procure, et nous dédommage avec usure des peines qu'elle nous coûte. Quels charmes en effet la nature ne répand-elle pas sur les travaux du philosophe qui, persuadée qu'elle ne fait rien en vain, parvient à surprendre le secret de ses opérations, trouve partout l'empreinte de sa grandeur, et n'imite pas ces esprits puérilement superbes, qui n'osent abaisser leurs regards sur un insecte! Des étrangers étaient venus pour consul-

ter Héraclite; ils le trouvèrent assis auprès d'un four, où la rigueur de la saison l'avait obligé de se réfugier. Comme une sorte de honte les arrêtait sur le seuil de la porte : « Entrez, leur dit-il, les « dieux immortels ne dédaignent pas d'honorer « ces lieux de leur présence. » La majesté de la nature ennoblit de même les êtres les plus vils à nos yeux; partout cette mère commune agit avec une sagesse profonde, et par des voies sûres qui la conduisent à ses fins.

Quand on parcourt d'un premier coup-d'œil le nombre infini de ses productions, on sent aisément que, pour les étudier avec fruit, saisir leurs rapports, et les décrire avec exactitude, il faut les ranger dans un certain ordre, et les distribuer d'abord en un petit nombre de classes, telles que celles des animaux, des plantes et des minéraux. Si l'on examine ensuite chacune de ces classes, on trouve que les êtres dont elles sont composées, ayant entre eux des ressemblances et des différences plus ou moins sensibles, doivent être divisés et subdivisés en plusieurs espèces, jusqu'à ce qu'on parvienne aux individus.

Ces sortes d'échelles seraient faciles à dresser, s'il était possible de reconnaître le passage d'une espèce à l'autre : mais de telles transitions se faisant d'une manière imperceptible, on risque à tout moment de confondre ce qui doit être distingué, et de distinguer ce qui doit être confondu. C'est le défaut des méthodes publiées jusqu'à

présent. Dans quelques-uns de ces tableaux de distribution, on voit avec surprise certains oiseaux rangés parmi les animaux aquatiques, ou dans une espèce qui leur est également étrangère. Les auteurs de ces tableaux se sont trompés dans le principe ; ils ont jugé du tout par une partie : en prenant les ailes pour une différence spécifique, ils ont divisé tous les animaux en deux grandes familles, l'une de ceux qui sont ailés, l'autre de ceux qui ne le sont pas ; sans s'apercevoir que parmi les individus d'une même espèce, les fourmis, par exemple, il en est qui sont doués de cet organe, d'autres qui en sont privés.

La division en animaux domestiques et sauvages, quoique adoptée par quelques naturalistes, est également défectueuse ; car l'homme et les animaux dont il a su adoucir les mœurs, ne diffèrent pas spécifiquement de l'homme, du cheval et du chien qui vivent dans les bois.

Toute division, pour être exacte, doit établir une distinction réelle entre les objets qu'elle sépare : toute différence, pour être spécifique, doit éunir, dans une seule et même espèce, tous les individus qui lui appartiennent ; c'est-à-dire, tous ceux qui sont absolument semblables, ou qui ne diffèrent que du plus au moins.

Comme ces conditions sont très-difficiles à remplir, Aristote a conçu un plan de distribution qui réunit tous les avantages, sans aucun des inconvéniens des méthodes précédentes. Il l'exposera

dans un de ses traités; et ce traité sera certainement l'ouvrage d'un homme laborieux qui ne néglige rien, et d'un homme de génie qui voit tout.

Parmi les observations dont il enrichira son histoire des animaux, il en est quelques-unes qu'il m'a communiquées, et que je vais rapporter pour vous intruire de la manière dont on étudie à présent la nature.

1.° En envisageant les animaux par rapport aux pays qu'ils habitent, on a trouvé que les sauvages sont plus farouches en Asie, plus forts en Europe, plus variés dans leurs formes en Afrique, où, suivant le proverbe, il paraît sans cesse quel ques nouveaux monstres. Ceux qui vivent sur les montagnes, sont plus méchans que ceux des plaines. Je ne sais pourtant si cette différence vient des lieux où ils font leur séjour, plutôt que du défaut de vivres; car en Égypte, où l'on pourvoit à la subsistance de plusieurs sortes d'animaux, les plus féroces et les plus doux vivent paisiblement ensemble, et le crocodile flatte la main du prêtre qui le nourrit.

Le climat influe puissamment sur leurs mœurs. L'excès du froid et de la chaleur les rend agrestes et cruelles: les vents, les eaux, les alimens suffisent quelquefois pour les altérer. Les nations du midi sont timides et lâches, celles du nord courageuses et confiantes: mais les premières sont plus éclairées, peut-être parce qu'elles sont plus anciennes, peut-être aussi parce qu'elles sont plus

amollies. En effet, les âmes fortes sont rarement tourmentées du désir inquiet de s'instruire.

La même cause qui produit ces différences morales parmi les hommes, influe encore sur leur organisation. Entre autres preuves, les yeux sont communément bleus dans les pays froids, et noirs dans les pays chauds.

2.° Les oiseaux sont très-sensibles aux rigueurs des saisons. A l'approche de l'hiver ou de l'été, les uns descendent dans la plaine ou se retirent sur les montagnes; d'autres quittent leur demeure, et vont au loin respirer un air plus tempéré. C'est ainsi que, pour éviter l'excès du froid et de la chaleur, le roi de Perse transporte successivement sa cour au nord et au midi de son empire.

Le temps du départ et du retour des oiseaux est fixé vers les équinoxes. Les plus faibles ouvrent la marche; parce que tous voyagent ensemble et comme par tribus. Ils ont quelquefois un long chemin à faire avant que de parvenir à leur destination : les grues viennent de Scythie, et se rendent vers des marais qui sont au-dessus de l'Égypte, et d'où le Nil tire son origine : c'est là qu'habitent les Pygmées. Quoi! repris-je, vous croyez aux Pygmées? sont-ils encore en guerre avec les grues, comme ils l'étaient du temps d'Homère? Cette guerre, répondit-il, est une fiction du poëte, qui ne sera point adoptée par l'historien de la nature; mais les Pygmées existent : c'est une race d'hommes très-petits, ainsi que leurs chevaux;

ils sont noirs, et passent leur vie dans des cavernes, à la manière des Troglodytes.

La même cause, ajouta Euclide, qui oblige certains oiseaux à s'expatrier tous les ans, agit dans le sein des eaux. Quand on est à Byzance, on voit, à des époques marquées, plusieurs espèces de poissons, tantôt remonter vers le Pont-Euxin, tantôt descendre dans la mer Égée : ils vont en corps de nation, comme les oiseaux; et leur route, comme notre vie, est marquée par des pièges qui les attendent au passage.

3.° On a fait des recherches sur la durée de la vie des animaux, et l'on croit s'être aperçu que, dans plusieurs espèces, les femelles vivent plus long-temps que les mâles : mais, sans nous attacher à cette différence, nous pouvons avancer que les chiens vont pour l'ordinaire jusqu'à quatorze ou quinze ans, et quelquefois jusqu'à vingt; les bœufs, à peu près au même terme; les chevaux, communément à dix-huit ou vingt, quelquefois à trente, et même à cinquante; les ânes, à plus de trente; les chameaux, à plus de cinquante; quelques-uns jusqu'à cent. Les éléphans parviennent, suivant les uns, à deux cents ans, suivant les autres à trois cents. On prétendait anciennement que le cerf vivait quatre fois l'âge de la corneille, et cette dernière neuf fois l'âge de l'homme. Tout ce qu'on sait de certain aujourd'hui à l'égard des cerfs, c'est que le temps de la gestation et leur

rapide accroissement ne permettent pas de leur attribuer une très-longue vie.

La nature fait quelquefois des exceptions à ses lois générales. Les Athéniens vous citeront l'exemple d'un mulet qui mourut à l'âge de quatre-vingts ans. Lors de la construction du temple de Minerve, on lui rendit sa liberté, parce qu'il était extrêmement vieux; mais il continua de marcher à la tête des autres, les animant par son exemple, et cherchant à partager leurs peines. Un décret du peuple défendit aux marchands de l'écarter, quand il s'approcherait des corbeilles de grains ou de fruits exposés en vente.

4.° On a remarqué, ainsi que je vous l'ai dit, que la nature passe d'un genre et d'une espèce à l'autre par des gradations imperceptibles, et que depuis l'homme jusqu'aux êtres les plus insensibles, toutes ses productions semblent se tenir par une liaison continue.

Prenons les minéraux, qui forment le premier anneau de la chaîne; je ne vois qu'une matière passive, stérile, sans organes, et par conséquent sans besoins et sans fonctions. Bientôt je crois distinguer dans quelques plantes une sorte de mouvement, des sensations obscures, une étincelle de vie; dans toutes, une reproduction constante, mais privée de soins maternels qui la favorisent. Je vais sur les bords de la mer; et je douterais volontiers si ces coquillages appartiennent au genre des animaux, ou à celui des végétaux. Je retourne sur

mes pas, et les signes de vie se multiplient à mes yeux. Voici des êtres qui se meuvent, qui respirent, qui ont des affections et des devoirs. S'il en est qui, de même que les plantes dont je viens de parler, furent dès leur enfance abandonnés au hasard, il en est aussi dont l'éducation fut plus ou moins soignée. Ceux-ci vivent en société avec le fruit de leurs amours; ceux-là sont devenus étrangers à leurs familles. Plusieurs offrent à mes regards l'esquisse de nos mœurs : je trouve parmi eux des caractères faciles; j'en trouve d'indomtables; j'y vois des traits de douceur, de courage, d'audace, de barbarie, de crainte, de lâcheté, quelquefois même l'image de la prudence et de la raison. Nous avons l'intelligence, la sagesse et les arts; ils ont des facultés qui suppléent à ces avantages.

Cette suite d'analogies nous conduit enfin à l'extrémité de la chaîne, où l'homme est placé. Parmi les qualités qui lui assignent le rang suprême, j'en remarque deux essentielles : la première est cette intelligence qui, pendant sa vie, l'élève à la contemplation des choses célestes; la seconde est son heureuse organisation, et surtout ce tact; le premier, le plus nécessaire et le plus exquis de nos sens, la source de l'industrie, et l'instrument le plus propre à seconder les opérations de l'esprit. C'est à la main, disait le philosophe Anaxagore, que l'homme doit une partie de sa supériorité.

Pourquoi, dis-je alors, placez-vous l'homme à l'extrémité de la chaîne? L'espace immense qui le sépare de la divinité, ne serait-il qu'un vaste désert? Les Égyptiens, les mages de Chaldée, les Phrygiens, les Thraces, le remplissent d'habitans aussi supérieurs à nous, que nous le sommes aux brutes.

Je ne parlais, répondit Euclide, que des êtres visibles. Il est à présumer qu'il en existe au dessus de nous une infinité d'autres qui se dérobent à nos yeux. De l'être le plus grossier, nous sommes remontés, par des degrés imperceptibles, jusqu'à notre espèce; pour parvenir de ce terme jusqu'à la divinité, il faut sans doute passer par divers ordres d'intelligences, d'autant plus brillantes et plus pures, qu'elles approchent plus du trône de l'Éternel.

Cette opinion, conforme à la marche de la nature, est aussi ancienne que générale parmi les nations; c'est d'elles que nous l'avons empruntée. Nous peuplons la terre et les cieux de génies auxquels l'Être suprême a confié l'administration de l'univers; nous en distribuons partout où la nature paraît animée, mais principalement dans ces régions qui s'étendent autour et au-dessus de nous, depuis la terre jusqu'à la sphère de la lune. C'est là qu'exerçant une immense autorité, ils dispensent la vie et la mort, les biens et les maux, la lumière et les ténèbres.

Chaque peuple, chaque particulier trouve dans

ces agens invisibles un ami ardent à le protéger, un ennemi non moins ardent à le poursuivre. Ils sont revêtus d'un corps aérien, leur essence tient le milieu entre la nature divine et la nôtre, ils nous surpassent en intelligence, quelques-uns sont sujets à nos passions, la plupart à des changemens qui les font passer à un rang supérieur. Car le peuple innombrable des esprits est divisé en quatre classes principales; la première est celle des dieux, que le peuple adore, et qui résident dans les astres; la seconde, celle des génies proprement dits; la troisième, celle des héros qui, pendant leur vie, ont rendu de grands services à l'humanité; la quatrième, celle de nos âmes, après qu'elles sont séparées de leurs corps. Nous décernons aux trois premières classes des honneurs qui deviendront un jour le partage de la nôtre, et qui nous élèveront successivement à la dignité des héros, des génies et des dieux.

Euclide, qui ne comprenait pas mieux que moi les motifs de ces promotions, ajouta que certains génies étaient, comme nous, dévorés de chagrins; comme nous, destinés à la mort. Je demandai quel terme on assignait à leur vie. Suivant Hésiode, répondit-il, les Nymphes vivent des milliers d'années; suivant Pindare, une Hamadryade meurt avec l'arbre qui la renferme dans son sein.

On ne s'est pas occupé, repris je, d'un objet si intéressant: il serait pourtant essentiel de connaître l'espèce d'autorité que ces intelligences exer-

cent sur nous : peut-être doit-on leur attribuer plusieurs effets dont nous ignorons la cause ; ce sont elles peut-être qui amènent les événemens imprévus, soit dans les jeux de hasard, soit dans ceux de la politique. Je vous l'avouerai, je suis dégoûté de l'histoire des hommes ; je voudrais qu'on écrivît celle des êtres invisibles. Voici quelqu'un, répondit Euclide, qui pourra vous fournir d'excellens mémoires.

Le Pythagoricien Télésiclès étant entré dans ce moment, s'informa du sujet de notre entretien, et parut surpris de ce que nous n'avions jamais vu de génies. Il est vrai, dit-il, qu'ils ne se communiquent qu'aux âmes depuis long-temps préparées par la méditation et par la prière. Il convint ensuite que le sien l'honorait quelquefois de sa présence, et que, cédant un jour à ses instances réitérées, il le transporta dans l'empire des esprits. Daignez, lui dis-je, nous raconter votre voyage ; je vous en conjure *au nom de celui qui vous enseigna la vertu des nombres* 1, 2, 3, 4. Télésiclès ne fit plus de résistance, et commença par ces mots :

Le moment du départ étant arrivé, je sentis mon âme se dégager des liens qui l'attachaient au corps, et je me trouvai au milieu d'un nouveau monde de substances animées, bonnes ou malfaisantes, gaies ou tristes, prudentes ou étourdies : nous les suivîmes pendant quelque temps ; et je crus reconnaître qu'elles dirigent les intérêts des états

et ceux des particuliers, les recherches des sages et les opinions de la multitude.

Bientôt une femme de taille gigantesque étendit ses crêpes noirs sous la voûte des cieux; et, étant descendue lentement sur la terre, elle donna ses ordres au cortège dont elle était accompagnée. Nous nous glissâmes dans plusieurs maisons : le Sommeil et ses ministres répandaient des pavots à pleines mains; et, tandis que le Silence et la Paix s'asseyaient doucement auprès de l'homme vertueux, les remords et les spectres effrayans secouaient avec violence le lit du scélérat. Platon écrivait sous la dictée du génie d'Homère, et des songes agréables voltigeaient autour de la jeune Lycoris.

L'Aurore et les Heures ouvrent les barrières du jour, me dit mon conducteur; il est temps de nous élever dans les airs. Voyez les génies tutélaires d'Athènes, de Corinthe, de Lacédémone, planer circulairement au-dessus de ces villes; ils en écartent, autant qu'il est possible, les maux dont elles sont menacées : cependant leurs campagnes vont être dévastées; car les génies du midi, enveloppés de nuages sombres, s'avancent en grondant contre ceux du nord. Les guerres sont aussi fréquentes dans ces régions que dans les vôtres, et le combat des Titans et des Typhons ne fut que celui des deux peuplades de génies.

Observez maintenant ces agens empressés, qui, d'un vol aussi rapide, aussi inquiet que celui de

l'hirondelle, rasent la terre, et portent de tous côtés des regards avides et perçans ; ce sont les inspecteurs des choses humaines : les uns répandent leur douce influence sur les mortels qu'ils protègent ; les autres détachent contre les forfaits l'implacable Némésis. Voyez ces médiateurs, ces interprètes, qui montent et descendent sans cesse ; ils portent aux dieux vos vœux et vos offrandes ; ils vous rapportent les songes heureux ou funestes, et les secrets de l'avenir, qui vous sont ensuite révélés par la bouche des oracles.

O mon protecteur! m'écriai-je tout à coup, voici des êtres dont la taille et l'air sinistre inspirent la terreur, ils viennent à nous. Fuyons, me dit-il ; ils sont malheureux, le bonheur des autres les irrite, et ils n'épargnent que ceux qui passent leur vie dans les souffrances et dans les pleurs.

Échappés à leur fureur, nous trouvâmes d'autres objets non moins affligeans. Até, la détestable Até, source éternelle des dissensions qui tourmentent les hommes, marchait fièrement au-dessus de leur tête, et soufflait dans leur cœur l'outrage et la vengeance. D'un pas timide, et les yeux baissés, les prières se traînaient sur ses traces, et tâchaient de ramener le calme partout où la discorde venait de se montrer. La Gloire était poursuivie par l'Envie, qui se déchirait elle-même les flancs; la Vérité par l'Imposture, qui changeait à chaque instant de masque ; chaque vertu par

plusieurs vices, qui portaient des filets ou des poignards.

La Fortune parut tout à coup; je la félicitai des dons qu'elle distribuait aux mortels. Je ne donne point, me dit-elle d'un ton sévère, mais je prête à grosse usure. En proférant ces paroles, elle trempait les fleurs et les fruits qu'elle tenait d'une main, dans une coupe empoisonnée qu'elle soutenait de l'autre.

Alors passèrent auprès de nous deux puissantes divinités, qui laissaient après elles de longs sillons de lumière. C'est l'impétueux Mars et la sage Minerve, me dit mon conducteur. Deux armées se rapprochent en Béotie : la déesse va se placer auprès d'Épaminondas, chef des Thébains; et le dieu court se joindre aux Lacédémoniens, qui seront vaincus : car la sagesse doit triompher de la valeur.

Voyez en même temps se précipiter sur la terre ce couple de génies, l'un bon, l'autre mauvais; ils doivent s'emparer d'un enfant qui vient de naître, ils l'accompagneront jusqu'au tombeau : dans ce premier moment, ils chercheront à l'envi à le douer de tous les avantages ou de toutes les difformités du cœur et de l'esprit; dans le cours de sa vie, à le porter au bien ou au mal, suivant que l'influence de l'un prévaudra sur celle de l'autre.

Cependant je voyais monter et descendre des êtres dont les traits me paraissaient plus grossiers que ceux des génies. J'appris que c'étaient les

âmes qui allaient s'unir à des corps mortels, ou qui venaient de les quitter. Il en parut tout à coup de nombreux essaims : ils se suivaient par intervalles et se répandaient dans les plaines des airs, comme ces amas de poussière blanchâtre qui tourbillonnent dans nos campagnes. La bataille a commencé, me dit le génie ; le sang coule à gros bouillons. Aveugles et malheureux mortels ! Voilà les âmes des Lacédémoniens et des Thébains qui viennent de périr dans les champs de Leuctres. Où vont-elles ? lui dis-je. Suivez-moi, répondit-il, et vous en serez instruit.

Nous franchîmes les limites de l'empire des ténèbres et de la mort ; et, nous étant élancés au-dessus de la sphère de la lune, nous parvînmes aux régions qu'éclaire un jour éternel. Arrêtons-nous un instant, me dit le guide ; jettez les yeux sur le magnifique spectacle qui vous entoure ; écoutez l'harmonie divine qui produit la marche régulière des corps célestes ; voyez comme à chaque planète, à chaque étoile, est attaché un génie qui dirige sa course. Ces astres sont peuplés d'intelligences sublimes et d'une nature supérieure à la nôtre.

Pendant que, les yeux fixés sur le soleil, je contemplais avec ravissement le génie dont le bras vigoureux poussait ce globe étincelant dans la carrière qu'il décrit, je le vis écarter avec fureur la plupart des âmes que nous avions rencontrées, et ne permettre qu'au plus petit nombre de se plon-

ger dans les flots bouillonnans de cet astre. Ces dernières, moins coupables que les autres, disait mon conducteur, seront purifiées par la flamme ; elles s'envoleront ensuite dans les différens astres, où elles furent distribuées lors dela formation de l'univers ; elles y resteront en dépôt jusqu'à ce que les lois de la nature les rappellent sur la terre pour en animer d'autres. Mais celles que le génie vient de repousser, lui dis-je, quelle sera leur destinée ? Elles vont se rendre au champ de la vérité, répondit-il ; des juges intègres condamneront les plus criminelles aux tourmens du Tartare ; les autres, à des courses longues et désespérantes. Alors, dirigeant mes regards, il me montra des millions d'âmes qui, depuis des milliers d'années, erraient tristement dans les airs, et s'épuisaient en vains efforts pour obtenir un asile dans des globes célestes. Ce ne sera, me dit-il, qu'après ces rigoureuses épreuves qu'elles parviendront, ainsi que les premières, au lieu de leur origine.

Touché de leur infortune, je le priai de m'en dérober la vue, et de me conduire au loin vers une enceinte d'où s'échappaient les rayons d'une lumière plus éclatante. J'espérais entrevoir le souverain de l'univers, entouré des assistans de son trône, de ces êtres purs que nos philosophes appellent nombres, idées éternelles, génies immortels. Il habite des lieux inaccessibles aux mortels, me dit le génie : offrez-lui votre hommage, et descendons sur la terre.

Après que Télésiclès se fut retiré, je dis à Euclide : Quel nom donner au récit que nous venons d'entendre ? Est-ce un songe, est-ce une fiction ? L'un ou l'autre, répondit-il ; mais enfin Télésiclès n'a presque rien avancé qui ne soit conforme aux opinions des philosophes. Il faut lui rendre justice : il pouvait, en adoptant celles de la multitude, augmenter considérablement la population des airs ; nous parler de ces ombres que l'art des devins ou des sorciers attire du fond des tombeaux ; de ces âmes infortunées qui s'agitent tumultueusement autour de leurs corps privés de sépulture ; de ces dieux et de ces fantômes qui rôdent la nuit dans les rues pour effrayer les enfans ou pour les dévorer.

Je lui sais gré de cette modération, repris-je, mais j'aurais souhaité qu'il se fût un peu plus étendu sur la nature de cet être bienfaisant auquel j'appartiens. Dieu l'a commis, à ce qu'on prétend, pour veiller sur mes sentimens et sur mes actions ; pourquoi ne m'est-il pas permis de le connaître et de l'aimer ? Télésiclès vous a répondu d'avance, dit Euclide : Le bonheur de voir les génies n'est réservé qu'aux âmes pures. — J'ai ouï cependant citer des apparitions dont tout un peuple avait été le témoin. — Sans doute ; et telle est celle dont la tradition s'est conservée en Italie, et qu'on eut autrefois l'attention de représenter dans un tableau que j'ai vu. Attendez-vous à un tissu d'absurdités ; elles vous montreront du

moins jusqu'à quel excès on a porté quelquefois l'imposture et la crédulité.

Ulysse ayant abordé à Témèse, ville des Brutiens, un de ses compagnons, nommé Politès, fut massacré par les habitans, qui, bientôt après, éprouvèrent tous les fléaux de la vengeance céleste. L'oracle, interrogé, leur ordonna d'apaiser le génie de Politès, d'élever en son honneur un édifice sacré, et de lui offrir tous les ans la plus belle fille de la contrée. Ils obéirent, et jouirent d'un calme profond. Vers la soixante-sixième olympiade, un fameux athlète nommé Euthyme arriva au moment qu'on venait d'introduire dans le temple une de ces malheureuses victimes. Il obtint la permission de la suivre, et, frappé de ses attraits, il lui demanda si elle consentirait à l'épouser dès qu'il aurait brisé ses chaînes. Elle y consentit; le génie parut, et, ayant succombé sous les coups de l'athlète, il renonça au tribut qu'on lui avait offert pendant sept à huit siècles, et alla se précipiter dans la mer voisine.



CHAPITRE LXV.

Suite de la Bibliothèque. L'Histoire.

Le lendemain, Euclide me voyant arriver de bonne heure : Vous me rassurez, me dit-il ; je craignais que vous ne fussiez dégoûté de la longueur de notre dernière séance : nous allons aujourd'hui nous occuper des historiens, et nous ne serons point arrêtés par des opinions et par des préceptes. Plusieurs auteurs ont écrit l'histoire ; aucun ne s'est expliqué sur la manière de l'écrire, ni sur le style qui lui convient.

Nous placerons à leur tête Cadmus, qui vivait il y a environ deux siècles, et qui se proposa d'éclaircir les antiquités de Milet sa patrie : son ouvrage fut abrégé par Bion de Proconnèse.

Depuis Cadmus nous avons une suite non interrompue d'historiens. Je cite parmi les plus anciens, Eugéon de Samos, Déïochus de Proconnèse, Eudémus de Paros, Démoclès de Pygèle. Quand je lus ces auteurs, dis-je alors, non-seulement je fus révolté des fables absurdes qu'ils rapportent, mais à l'exception des faits dont ils ont été les témoins, je les rejetai tous. Car enfin, dès qu'ils ont été les premiers à nous les transmettre, dans quelles sources les avaient-ils puisés ?

Euclide me répondit : Ils subsistaient dans la tradition qui perpétue d'âge en âge le souvenir des révolutions qui ont affligé l'humanité ; dans les écrits des poëtes qui avaient conservé la gloire des héros, les généalogies des souverains, l'origine et les émigrations de plusieurs peuples ; dans ces longues inscriptions qui contenaient des traités entre les nations, et l'ordre successif des ministres attachés aux principaux temples de la Grèce ; dans les fêtes, les autels, les statues, les édifices consacrés à l'occasion de certains événemens que l'aspect continuel des lieux et des cérémonies semblait renouveler tous les ans.

Il est vrai que le récit de ces événemens s'était peu à peu chargé de circonstances merveilleuses, et que nos premiers historiens adoptèrent sans examen cet amas confus de vérités et d'erreurs : mais bientôt Acusilaüs, Phérécyde, Hécatée, Xanthus, Hellanicus, et d'autres encore, montrèrent plus de critique ; et s'ils ne débrouillèrent pas entièrement le chaos, ils donnèrent au moins l'exemple du mépris que méritent les fictions des premiers siècles.

Voici l'ouvrage dans lequel Acusilaüs, en rapportant les généalogies des anciennes familles royales, remonte aux siècles antérieurs à la guerre de Troie, et jusqu'à Phoronée, roi d'Argos. Je le sais, répondis-je, et j'ai bien ri quand j'ai vu cet auteur, et ceux qui l'ont suivi, nommer Phoronée le premier des humains. Cependant Acusi-

laüs mérite de l'indulgence; s'il rapproche trop de nous l'origine du genre humain, il relève celle de l'Amour, qu'il regarde comme un des dieux les plus anciens qu'il fait naître avec le monde.

Peu de temps après Acusilaüs, dit Euclide, florissait Phérécyde d'Athènes, ou plutôt de Léros, une des îles Sporades: il a recueilli les traditions relatives à l'ancienne histoire d'Athènes, et par occasion à celle des peuples voisins. Son ouvrage contient des détails intéressans, tels que la fondation de plusieurs villes, et les émigrations des premiers habitans de la Grèce. Ses généalogies ont un défaut qui, dans l'origine des sociétés, assurait la gloire d'une maison: après être parvenues aux siècles les plus reculés, elles se dénouent par l'intervention de quelque divinité. On y voit, par exemple, qu'Orion était fils de Neptune et d'Euryale; Triptolème, fils de l'Océan et de la Terre.

Vers le même temps, parurent Hécatée de Milet et Xantus de Lydie. Ils jouirent l'un et l'autre d'une réputation affaiblie et non détruite par les travaux de leurs successeurs. Le premier, dans son histoire et dans ses généalogies, se proposa de même d'éclaircir les antiquités des Grecs. Il a quelquefois l'attention de les discuter et d'en écarter le merveilleux. « Voici, dit-il au commence-
« ment de son histoire, ce que raconte Hécatée
« de Milet : j'écris ce qui me paraît vrai. Les
« Grecs, à mon avis, ont rapporté beaucoup de

« choses contradictoires et ridicules. » Croirait-on qu'après cette promesse, il accorde le don de la parole au bélier qui transporta Phrixus en Colchide?

L'histoire ne s'était encore occupée que de la Grèce. Hécatée étendit son domaine, il parcourut l'Égypte et d'autres contrées jusqu'alors inconnues. Sa description de la terre ajouta de nouvelles lumières à la géographie, et fournit des matériaux aux historiens qui l'ont suivi.

Voici l'histoire de Lydie par Xanthus, écrivain exact, et très-instruit des antiquités de son pays; elle est accompagnée de plusieurs ouvrages qu'Hellanicus de Lesbos a publiés sur les différentes nations de la Grèce. Cet auteur, qui mourut dans la vingt-unième année de la guerre du Péloponèse, manque quelquefois d'ordre et d'étendue; mais il termine avec honneur la classe de nos premiers historiens.

Tous s'étaient bornés à tracer l'histoire d'une ville ou d'une nation; tous ignoraient l'art de lier à la même chaîne les événemens qui intéressent les divers peuples de la terre, et de faire un tout régulier de tant de parties détachées. Hérodote eut le mérite de concevoir cette grande idée; et de l'exécuter. Il ouvrit aux yeux des Grecs les annales de l'univers connu, et leur offrit sous un même point de vue tout ce qui s'était passé de mémorable dans l'espace d'environ deux cent quarante ans. On vit alors, pour la première fois, une

suite de tableaux qui, placés les uns auprès des autres, n'en devenaient que plus effrayans; les nations toujours inquiètes et en mouvement, quoique jalouses de leur repos; désunies par l'intérêt et rapprochées par la guerre, soupirant pour la liberté et gémissant sous la tyrannie; partout le crime triomphant, la vertu poursuivie, la terre abreuvée de sang, et l'empire de la destruction établi d'un bout du monde à l'autre : mais la main qui peignit ces tableaux sut tellement en adoucir l'horreur par les charmes du coloris, et par des images agréables, aux beautés de l'ordonnance elle joignit tant de grâces, d'harmonie et de variété, elle excita si souvent cette douce sensibilité qui se réjouit du bien et s'afflige du mal, que son ouvrage fut regardé comme une des plus belles productions de l'esprit humain.

Permettez-moi de hasarder une réflexion. Il semble que dans les lettres, ainsi que dans les arts, les talens entrent d'abord dans la carrière et luttent pendant quelque temps contre les difficultés. Après qu'ils ont épuisé leurs efforts, il paraît un homme de génie qui va poser le modèle au-delà des bornes connues. C'est ce que fit Homère pour le poëme épique; c'est ce qu'a fait Hérodote pour l'histoire générale. Ceux qui viendront après lui, pourront se distinguer par des beautés de détail, et par une critique plus éclairée; mais pour la conduite de l'ouvrage et l'enchaînement des faits, ils chercheront sans doute moins à le surpasser qu'à l'égaler.

Quant à sa vie, il suffira d'observer qu'il naquit dans la ville d'Halicarnasse en Carie, vers la quatrième année de la soixante-treizième olympiade; qu'il voyagea dans la plupart des pays dont il voulait écrire l'histoire, que son ouvrage, lu dans l'assemblée des jeux olympiques, et ensuite dans celle des Athéniens, y reçut des applaudissemens universels; et que, forcé de quitter sa patrie déchirée par des factions, il alla finir ses jours dans une ville de la grande Grèce.

Dans le même siècle vivait Thucydide, plus jeune qu'Hérodote d'environ treize ans. Il était d'une des premières familles d'Athènes : placé à la tête d'un corps de troupes, il tint pour quelque temps en respect celles de Brasidas, le plus habile général de Lacédémone; mais ce dernier ayant surpris la ville d'Amphipolis, Athènes se vengea sur Thucydide, d'un revers qu'il n'avait pu prévenir.

Pendant son exil, qui dura vingt ans, il rassembla des matériaux pour l'histoire de la guerre du Péloponèse, et n'épargna ni soins ni dépenses pour connaître non-seulement les causes qui la produisirent, mais encore les intérêts particuliers qui la prolongèrent. Il se rendit chez les différentes nations ennemies, consulta partout les chefs de l'administration, les généraux, les soldats, et fut lui-même témoin de la plupart des événemens qu'il avait à décrire. Son histoire, qui comprend les vingt-une premières années de cette fatale

guerre, se ressent de son amour extrême pour la vérité, et de son caractère qui le portait à la réflexion. Des Athéniens qui l'avaient vu après son retour de l'exil, m'ont assuré qu'il était assez sérieux, pensant beaucoup et parlant peu.

Il était plus jaloux d'instruire que de plaire, d'arriver à son but que de s'en écarter par des digressions. Aussi son ouvrage n'est point comme celui d'Hérodote, une espèce de poëme, où l'on trouve les traditions des peuples sur leur origine, l'analyse de leurs usages et de leurs mœurs, la description des pays qu'ils habitent, et des traits d'un merveilleux qui réveille presque toujours l'imagination; ce sont des annales, ou, si l'on veut, les mémoires d'un militaire qui, tout à la fois homme d'état et philosophe, a mêlé dans ses récits et dans ses harangues les principes de sagesse qu'il avait reçus d'Anaxagore, et les leçons d'éloquence qu'il tenait de l'orateur Antiphon. Ses réflexions sont souvent profondes, toujours justes : son style, énergique, concis, et par là même quelquefois obscur, offense l'oreille par intervalles; mais il fixe sans cesse l'attention, et l'on dirait que sa dureté fait sa majesté. Si cet auteur estimable emploie des expressions surannées, ou des mots nouveaux, c'est qu'un esprit tel que le sien s'accommode rarement de la langue que tout le monde parle. On prétend qu'Hérodote, pour des raisons personnelles, a rapporté des traditions injurieuses à certains peuples de la Grèce. Thucy-

cidide n'a dit qu'un mot de son exil, sans se défendre, sans se plaindre, et a représenté comme un grand homme Brasidas dont la gloire éclipsa la sienne, et dont les succès causèrent sa disgrâce. L'histoire de Thucydide fut continuée avec succès par Xénophon, que vous avez connu.

Hérodote, Thucydide et Xenophon seront sans doute regardés, à l'avenir, comme les principaux de nos historiens, quoiqu'ils diffèrent essentiellement par le style. Et surtout, dis-je alors, par la manière dont ils envisagent communément les objets. Hérodote voit partout une divinité jalouse, qui attend les hommes et les empires au point de leur élévation, pour les précipiter dans l'abîme : Thucydide ne découvre dans les revers que les fautes des chefs de l'administration ou de l'armée : Xénophon attribue presque toujours à la faveur ou à la colère des dieux les bons ou les mauvais succès. Ainsi tout dans le monde dépend de la fatalité, suivant le premier ; de la prudence, suivant le second ; de la piété envers les dieux, suivant le troisième. Tant il est vrai que nous sommes naturellement disposés à tout rapporter à un petit nombre de principes favoris !

Euclide poursuivit : Hérodote avait ébauché l'histoire des Assyriens et des Perses ; ses erreurs ont été relevées par un auteur qui connaissait mieux que lui ces deux célèbres nations. C'est Ctésias de Cnide, qui a vécu de notre temps. Il fut médecin du roi Artaxerxès, et fit un long séjour à la cour

de Suze : il nous a communiqué ce qu'il avait trouvé dans les archives de l'empire, ce qu'il avait vu, ce que lui avaient transmis des témoins oculaires; mais, s'il est plus exact qu'Hérodote, il lui est inférieur quant au style, quoique le sien ait beaucoup d'agrémens, et se distingue surtout par une extrême clarté. Entre plusieurs autres ouvrages, Ctésias nous a laissé une histoire des Indes, où il traite des animaux et des productions naturelles de ces climats éloignés; mais, comme il n'eut pas d'assez bons mémoires, on commence à douter de la vérité de ses récits.

Voici les antiquités de la Sicile, la vie de Denys l'ancien, et le commencement de celle de son fils, par Philistus, mort il y a quelques années, après avoir vu dissiper la flotte qu'il commandait au nom du plus jeune de ces princes. Philistus avait des talens qui l'ont, en quelque façon, rapproché de Thucydide; mais il n'avait pas les vertus de Thucydide. C'est un esclave qui n'écrit que pour flatter les tyraus, et qui montre à chaque instant qu'il est encore plus ami de la tyrannie que des tyrans même.

Je termine ici cette énumération déjà trop longue. Vous ne trouverez peut-être pas un peuple, une ville, un temple célèbre, qui n'ait son historien. Quantité d'écrivains s'exercent actuellement dans ce genre : je vous citerai Éphore et Théopompe qui s'y sont déjà signalés; deux Béotiens, nommés Anaxis et Dionysiodore, qui vien-

le publier l'histoire de la Grèce; Anaximène
ımpsaque, qui nous a donné celle des Grecs·
:s barbares, depuis la naissance du genre
ıin jusqu'à la mort d'Épaminondas.
ı titre si pompeux, lui dis-je, me prévien-
contre l'ouvrage : votre chronologie se traîne
peine à cinq ou six siècles au-delà de la
'e de Troie, après quoi les temps finissent
vous; à l'exception d'un petit nombre de
les étrangers, le reste de la terre vous est
ınu; vous n'apercevez qu'un point dans la
ɛ ainsi que dans l'espace, et votre auteur pré-
nous instruire de ce qui s'est fait dans les
es et les pays les plus éloignés!
ıand on connaît les titres d'ancienneté que
:gyptiens et les Chaldéens produisent en leur
ır, de quel œil de pitié regarde-t-on l'imper-
ɔn et la nouveauté des vôtres! Combien fu-
surpris les prêtres de Saïs, lorsqu'ils enten-
ıt Solon leur étaler vos traditions, leur parler
:gne de Phoronée, du déluge de Deucalion,
: tant d'époques si récentes pour eux, si an-
ıes pour lui! « Solon! Solon! lui dit un de
; prêtres, vos Grecs ne sont que des enfans. »
; n'ont pas cessé de l'être depuis. Les uns ne
:hent, dans un historien, que les charmes du
; les autres, que des aventures surnâturelles
.ériles : d'autres dévorent avec intérêt ces fa-
ıtes listes de noms inconnus et de faits stériles,
étayés d'un long amas de fables et de prodi-

ges, remplissent presque entièrement votre ancienne histoire; cette histoire sur laquelle Homère avait répandu un éclat immortel, à laquelle vos chroniqueurs n'ont ajouté que l'ennui le plus excessif.

Je voudrais que désormais vos auteurs ne s'occupassent que des deux ou trois derniers siècles, et que les temps antérieurs restassent en proie aux poëtes. Vous avez interprété la pensée d'Isocrate, me dit Euclide, il engagea deux de ses disciples, Éphore et Théopompe, à se consacrer uniquement à l'histoire. Éphore est lent, et incapable de pénibles recherches; Théopompe, actif, ardent, et propre aux discussions : que fit Isocrate, il lâcha le premier sur l'histoire ancienne, et destina le second à l'histoire moderne.

Éphore et Théopompe arrivèrent dans ce moment. Euclide, qui les attendait, me dit tout bas qu'ils devaient nous lire quelques fragmens des ouvrages dont ils s'occupaient alors. Ils amenaien avec eux deux ou trois de leurs amis; Euclide en avait invité quelques-uns des siens. Avant qu'ils fussent tous réunis, les deux historiens déclarèrent qu'ils n'avaient pas consumé leur temps à éclaircir les fictions des siècles antérieurs à la guerre de Troie, et, faisant profession d'un vif amour pour la vérité, ils ajoutèrent qu'il serait à désirer qu'un auteur eût été présent à tous les faits qu'il raconte.

Je me suis proposé, dit ensuite Éphore, d'é-

crire tout ce qui s'est passé parmi les Grecs et les barbares, depuis le retour des Héraclides jusqu'à nos jours, pendant l'espace de huit cent cinquante ans. Dans cet ouvrage, divisé en trente livres, précédés chacun d'un avant-propos, on trouvera l'origine des différens peuples, la fondation des principales villes, leurs colonies, leurs lois, leurs mœurs, la nature de leurs climats, et les grands hommes qu'elles ont produits. Éphore finit par reconnaître que les nations barbares étaient plus anciennes que celles de la Grèce, et cet aveu me prévint en sa faveur.

Ce préambule fut suivi de la lecture d'un morceau tiré du onzième livre de son histoire, et contenant une description de l'Égypte. C'est là qu'aux diverses opinions hasardées sur le débordement du Nil, il en substitue une qui ne s'accorde ni avec les lois de la physique, ni avec les circonstances de ce phénomène. J'étais auprès d'Euclide; je lui dis : Éphore ne connaît pas l'Égypte, et n'a point consulté ceux qui la connaissent.

Je me convainquis bientôt que l'auteur ne se piquait pas d'exactitude, et que, trop fidèle imitateur de la plupart de ceux qui l'ont précédé, il affectait d'assaisonner sa narration de fables consignées dans les traditions des peuples et dans les récits des voyageurs. Il me parut s'abandonner volontiers à des formes oratoires. Comme plusieurs écrivains placent l'orateur au-dessus de l'historien, Éphore crut ne pouvoir mieux leur

répondre, qu'en s'efforçant de réussir dans les deux genres.

Malgré ces défauts, son ouvrage sera toujours regardé comme un trésor d'autant plus précieux, que chaque nation y trouvera, séparément et dans un bel ordre, tout ce qui peut l'intéresser : le style en est pur, élégant, fleuri, quoique trop souvent assujéti à certaines harmonies, et presque toujours dénué d'élévation et de chaleur.

Après cette lecture, tous les yeux se tournèrent vers Théopompe, qui commença par nous parler de lui. Mon père Damostrate, nous dit-il, ayant été banni de l'île de Chio, sa patrie, pour avoir montré trop d'attachement aux Lacédémoniens, m'amena dans la Grèce, et quelque temps après je vins dans cette ville, où je m'appliquai sans relâche à l'étude de la philosophie et de l'éloquence.

Je composai plusieurs discours ; je voyageai chez différens peuples ; je parlai dans leurs assemblées ; et, après une longue suite de succès, je crois pouvoir me placer parmi les hommes les plus éloquens de ce siècle, au-dessus des plus éloquens du siècle dernier : car tel qui jouissait alors du premier rang, n'obtiendrait pas le second aujourd'hui.

Isocrate me fit passer, de la carrière brillante où je m'étais signalé, dans celle qu'avaient illustrée les talens d'Hérodote et de Thucydide ; j'ai continué l'ouvrage de ce dernier : je travaille maintenant à la vie de Philippe de Macédoine ;

mais, loin de me borner à décrire les actions de ce prince, j'ai soin de les lier avec l'histoire de presque tous les peuples, dont je rapporte les mœurs et les lois. J'embrasse un objet aussi vaste que celui d'Éphore; mon plan diffère du sien.

A l'exemple de Thucydide, je n'ai rien épargné pour m'instruire des faits : plusieurs des événemens que je raconte se sont passés sous mes yeux; j'ai consulté sur les autres ceux qui en ont été les acteurs ou les témoins : il n'est point de canton dans la Grèce que je n'aie parcouru; il n'en est point où je n'aie contracté des liaisons avec ceux qui ont dirigé les opérations politiques ou militaires. Je suis assez riche pour ne pas craindre la dépense, et trop ami de la vérité pour redouter la fatigue.

Une si sotte vanité nous indisposa contre l'auteur; mais il s'engagea tout à coup dans une route si lumineuse, il développa de si grandes connaissances sur les affaires de la Grèce et des autres peuples, tant d'intelligence dans la distribution des faits, tant de simplicité, de clarté, de noblesse et d'harmonie dans son style, que nous fûmes forcés d'accabler d'éloges l'homme du monde qui méritait le plus d'être humilié.

Cependant il continuait de lire, et notre admiration commençait à se refroidir : nous vîmes reparaître des fables; nous entendîmes des récits incroyables. Il nous dit qu'un homme qui, malgré la défense des dieux, peut entrer dans un temple

de Jupiter en Arcadie, jouit, pendant toute sa vie, d'un privilège singulier : son corps, frappé des rayons du soleil, ne projete plus d'ombre. Il nous dit encore, que dans les premières années du règne de Philippe, on vit tout à coup, en quelques villes de Macédoine, les figuiers, les vignes et les oliviers porter des fruits mûrs au milieu du printemps, et que, depuis cette époque, les affaires de ce prince ne cessèrent de prospérer.

Ses digressions sont si fréquentes, qu'elles remplissent près des trois quarts de son ouvrage, et quelquefois si longues, qu'on oublie à la fin l'occasion qui les a fait naître. Les harangues qu'il met dans la bouche des généraux au moment du combat, impatientent le lecteur, comme elles auraient lassé les soldats.

Son style, plus convenable à l'orateur qu'à l'historien, a de grandes beautés et de grands défauts : il n'est pas assez négligé, quand il s'agit de l'arrangement des mots; il l'est trop, quand il est question de leur choix. Vous voyez l'auteur quelquefois tourmenter ses périodes pour les arrondir, ou pour en écarter le choc des voyelles; d'autres fois les défigurer par des expressions ignobles et des ornemens déplacés.

Pendant le cours de ces lectures, je me convainquis souvent du mépris ou de l'ignorance des Grecs à l'égard des peuples éloignés. Éphore avait pris l'Ibérie pour une ville, et cette erreur ne fut point relevée. J'avais appris, par un marchand

phénicien dont le commerce s'étendait jusqu'au Gadir, que l'Ibérie est une région vaste et peuplée. Quelques momens après, Théopompe ayant cité la ville de Rome, on lui demanda quelques détails sur cette ville. Elle est en Italie, répondit-il; tout ce qu'en je sais, c'est qu'elle fut prise une fois par un peuple des Gaules.

Ces deux auteurs s'étant retirés, on leur donna les éloges qu'ils méritaient à bien des égards. Un des assistans, qui était couvert d'un manteau de philosophe, s'écria d'un ton d'autorité : Théopompe est le premier qui ait cité le cœur humain au tribunal de l'histoire : voyez avec qu'elle supériorité de lumières il creuse dans cet abîme profond; avec quelle impétuosité d'éloquence il met sous nos yeux ses affreuses découvertes. Toujours en garde contre les belles actions, il tâche de surprendre les secrets du vice déguisé sous le masque de la vertu.

Je crains bien, lui dis-je, qu'on ne démêle un jour dans ses écrits le poison de la malignité, caché sous les dehors de la franchise et de la probité. Je ne puis souffrir ces esprits chagrins qui ne trouvent rien de pur et d'innocent parmi les hommes. Celui qui se défie sans cesse des intentions des autres, m'apprend à me défier des siennes.

Un historien ordinaire, me répondit-on, se contente d'exposer les faits; un historien philosophe remonte à leurs causes. Pour moi, je hais le crime, et je veux connaître le coupable pour l'ac-

câbler de ma haine. Mais il faut du moins, lui dis-je, qu'il soit convaincu. Il est coupable, répondit mon adversaire, s'il avait intérêt de l'être. Qu'on me donne un ambitieux, je dois reconnaître dans toutes ses démarches, non ce qu'il a fait, mais ce qu'il a voulu faire, et je saurai gré à l'historien de me révéler les odieux mystères de cette passion. Comment, lui dis-je, de simples présomptions, qu'on ne risque devant les juges que pour étayer des preuves plus fortes, et qu'en les exposant à la contradiction, suffiront dans l'histoire pour imprimer, sur la mémoire d'un homme, un opprobre éternel!

Théopompe paraît assez exact dans ses récits; mais il n'est plus qu'un déclamateur, quand il distribue à son gré le blâme et la louange. Traite-t-il d'une passion? elle doit être atroce et conséquente. S'agit-il d'un homme contre lequel il est prévenu? il juge de son caractère par quelques actions, et du reste de sa vie par son caractère. Il serait bien malheureux que de pareils imposteurs pussent disposer des réputations.

Il le serait bien plus, répliqua-t-on avec chaleur, qu'il ne fût pas permis d'attaquer les réputations usurpées. Théopompe est comme ces juges de l'enfer qui lisent clairement dans le cœur des coupables; comme ces médecins qui appliquent le fer et le feu sur le mal, sans offenser les parties saines. Il ne s'arrête à la source des vices, qu'après s'être assuré qu'elle est empoisonnée. Et

pourquoi donc, répondis-je, se contredit-il lui-même? Il nous annonce, au commencement de son ouvrage, qu'il ne l'entreprend que pour rendre à Philippe l'hommage dû au plus grand homme qui ait paru en Europe; et bientôt il le représente comme le plus dissolu, le plus injuste et le plus perfide des hommes. Si ce prince daignait jeter un regard sur lui, il le verrait se traîner honteusement à ses pieds. On se récria; j'ajoutai : Apprenez donc qu'à présent même, Théopompe compose, en l'honneur de Philippe, un éloge rempli d'adulation. Qui croire sur ce point? l'historien, ou le philosophe?

Ni l'un ni l'autre, répondit Léocrate, ami d'Euclide. C'était un homme de lettres qui, s'étant appliqué à l'étude de la politique et de la morale, méprisait celle de l'histoire. Acusilaüs, disait-il, est convaincu de mensonge par Hellanicus, et ce dernier par Éphore, qui le sera bientôt par d'autres. On découvre tous les jours de nouvelles erreurs dans Hérodote, et Thucydide même n'en est pas exempt. Des écrivains ignorans ou prévenus, des faits incertains dans leur cause et dans leurs circonstances, voilà quelques-uns des vices inhérens à ce genre.

En voici les avantages, répondit Euclide : de grandes autorités pour la politique, de grands exemples pour la morale. C'est à l'histoire que les nations de la Grèce sont à tout moment forcées de recourir pour connaître leur droits respectifs et

terminer leurs différends; c'est là que chaque république trouve les titres de sa puissance et de sa gloire: c'est enfin à son témoignage que remontent sans cesse nos orateurs pour nous éclairer sur nos intérêts. Quant à la morale, ses préceptes nombreux sur la justice, sur la sagesse, sur l'amour de la patrie, valent-ils les exemples éclatans d'Aristide, de Socrate et de Léonidas?

Nos auteurs varient quelquefois lorsqu'il s'agit de notre ancienne chronologie, ou lorsqu'ils parlent des nations étrangères: nous les abandonnerons, si vous voulez, sur ces articles; mais, depuis nos guerres avec les Perses, où commence proprement notre histoire, elle est devenue le dépôt précieux des expériences que chaque siècle laisse aux siècles suivans. La paix, la guerre, les impositions, toutes les branches de l'administration sont discutées dans des assemblées générales; ces délibérations se trouvent consignées dans des registres publics; le récit des grands évènemens est dans tous les écrits, dans toutes les bouches; nos succès, nos traités sont gravés sur des monumens exposés à nos yeux. Quel écrivain serait assez hardi pour contredire des témoins si visibles et si authentiques?

Direz-vous qu'on se partage quelquefois sur les circonstances d'un fait? et qu'importe qu'à la bataille de Salamine les Corinthiens se soient bien ou mal comportés? Il n'en est pas moins vrai qu'à Salamine, à Platée et aux Thermopyles, quelques

milliers de Grecs résistèrent à des millions de Perses, et qu'alors fut dévoilée, pour la première fois peut-être, cette grande et insigne vérité, que l'amour de la patrie est capable d'opérer des actions qui semblent être au dessus des forces humaines.

L'histoire est un théâtre où la politique et la morale sont mises en action : les jeunes gens y reçoivent ces premières impressions qui décident quelquefois de leur destinée ; il faut donc qu'on leur présente de beaux modèles à suivre, et qu'on ne leur inspire que de l'horreur pour le faux héroïsme. Les souverains et les nations peuvent y puiser des leçons importantes ; il faut donc que l'historien soit impassible comme la justice dont il doit soutenir les droits ; et sincère comme la vérité dont il prétend être l'organe. Ses fonctions sont si augustes qu'elles devraient être exercées par des hommes d'une probité reconnue, et sous les yeux d'un tribunal aussi sévère que celui de l'Aréopage. En un mot, dit Euclide en finissant, l'utilité de l'histoire n'est affaiblie que par ceux qui ne savent pas l'écrire, et n'est méconnue que de ceux qui ne savent pas la lire.

CHAPITRE LXVI.

Sur les Noms propres usités parmi les Grecs.

PLATON a fait un traité dans lequel il hasarde plusieurs étymologies sur les noms des héros, des génies et des dieux. Il y prend des licences dont cette espèce de travail n'est que trop susceptible. Encouragé par son exemple, et moins hardi que lui, je place ici quelques remarques touchant les noms propres usités chez les Grecs : le hasard les avait amenées pendant les deux entretiens que je viens de rapporter. Des écarts d'un autre genre ayant, dans ces mêmes séances, arrêté plus d'une fois notre attention sur la philosophie et sur la mort de Socrate, j'appris des détails dont je ferai usage dans le chapitre suivant.

On distingue deux sortes de noms; les uns simples, les autres composés. Parmi les premiers, il en est qui tirent leur origine de certains rapports qu'on avait trouvés entre un tel homme et un tel animal. Par exemple, Léo, *le lion;* Lycos, *le loup;* Moschos, *le veau;* Corax, *le corbeau;* Sauros, *le lézard*; Batrachos, *la grenouille;* Alectryon, *le coq*, etc. Il en est encore qui paraissent tirés de la couleur du visage: Argos, *le blanc;* Mélos, *le noir*; Xanthos, *le blond*; Pyrrhos, *le roux.*

Quelquefois un enfant reçoit le nom d'une divinité, auquel on donne une légère inflexion. C'est ainsi qu'Apollonios vient d'Apollon, Poséidonios de Poséidon ou Neptune, Démétrios de Déméter ou Cérès, Athénée d'Athéné ou Minerve.

Les noms composés sont en plus grand nombre que les simples. Si des époux croient avoir obtenu par leurs prières la naissance d'un fils l'espoir de leur famille, alors, par reconnaissance, on ajoute, avec un très-léger changement, au nom de la divinité protectrice, le mot doron, qui signifie *présent*. Et de là les noms de Théodore, Diodore, Olympiodore, Hypatodore, Hérodore, Athénodore, Hermodore, Héphestiodore, Héliodore, Asclépiodore, Céphisodore, etc., c'est-à-dire, *présent* des dieux, de Jupiter, du dieu d'Olympie, du Très-haut, de Junon, de Minerve, de Mercure, de Vulcain, du Soleil, d'Esculape, du fleuve Céphise, etc.

Quelques familles prétendent descendre des dieux; et de là les noms de Théogène ou Théagène, *né des dieux*; Diogène, *né de Jupiter*; Hermogène, *né de Mercure*, etc.

C'est une remarque digne d'attention, que la plupart des noms rapportés par Homère, sont des marques de distinction. Elles furent accordées comme récompense aux qualités qu'on estimait le plus dans les siècles héroïques; telles que la valeur, la force, la légèreté à la course, la prudence, et d'autres vertus. Du mot polémos, qui désigne *la guerre*, on fit Tlépolème, c'est-à-dire, *propre*

à soutenir les travaux de la guerre; Archeptolème, *propre à diriger les travaux de la guerre*.

En joignant au mot maqué, *combat*, des prépositions, et diverses parties d'oraison qui en modifient le sens d'une manière toujours honorable, on composa les noms d'Amphimaque, d'Antimaque, de Promaque, de Télémaque. En procédant de la même manière sur le mot hénoréa, *force*, *intrépidité*, on eut Agapénor, *celui qui estime la valeur*; Agénor, *celui qui la dirige*; Prothoénor, *le premier par son courage*; quantité d'autres encore, tels que Alégénor, Anténor, Éléphénor, Euchénor, Pésénor, Hypsénor, Hypérénor, etc. Du mot damao, *je domte*, *je soumets*, on fit Damastor, Amphidamas, Chersidamas, Iphidamas, Polydamas, etc.

De thoos, *léger à la course*, dérivèrent les noms d'Aréithoos, d'Alcathoos, de Panthoos, de Pirithoos, etc. De noos, *esprit*, *intelligence*, ceux d'Astynoos, Arsinoos, Autonoos, Iphinoos, etc. De médos, *conseil*, ceux d'Agamède, Eumède, Lycomède, Périmède, Thrasimède. De Cléos, *gloire*, ceux d'Amphiclès, Agaclès, Bathyclès, Doriclos, Echéclos, Iphiclos, Patrocle, Cléobule, etc.

Il suit de là que plusieurs particuliers avaient alors deux noms, celui que leur avaient donné leurs parens, et celui qu'ils méritèrent par leurs actions; mais le second fit bientôt oublier le premier.

Les titres d'honneur que je viens de rapporter,

et d'autres en grand nombre que je supprime, tels que ceux d'Orménos, *l'impétueux*, d'Astéropéos, *le foudroyant*, se transmettaient aux enfans pour leur rappeler les actions de leurs pères, et les engager à les imiter.

Ils subsistent encore aujourd'hui; et, comme ils ont passé dans les différentes classes des citoyens, ils n'imposent aucune obligation. Quelquefois même il en résulte un singulier contraste avec l'état ou le caractère de ceux qui les ont reçus dans leur enfance.

Un Perse, qui fondait tout son mérite sur l'éclat de son nom, vint à Athènes. Je l'avais connu à Suze; je le menai à la place publique. Nous nous assîmes auprès de plusieurs Athéniens qui conversaient ensemble. Il me demanda leurs noms, et me pria de les lui expliquer. Le premier, lui dis-je, s'appelle Eudoxe, c'est-à-dire, *illustre*, *honorable*; et voilà mon Perse qui s'incline devant Eudoxe. Le second, repris-je, se nomme Polyclète, ce qui signifie *fort célèbre;* autre révérence plus profonde. Sans doute, me dit-il, ces deux personnages sont à la tête de la république? Point du tout, répondis-je; ce sont des gens du peuple à peine connus. Le troisième qui paraît si faible, se nomme Agasthène, ou peut-être Mégasthène, ce qui signifie *le fort*, ou même *le très-fort*. Le quatrième qui est si gros et si pesant, s'appelle Prothoos, mot qui désigne *le léger*, *celui qui devance les autres à la course*. Le cinquième qui

vous paraît si triste, se nomme Épicharès, *le gai*. Et le sixième, me dit le Perse avec impatience? Le sixième, c'est Sostrate, c'est-à-dire, *le sauveur de l'armée*. — Il a donc commandé? — Non, il n'a jamais servi. Le septième, qui s'appelle Clitomaque, *illustre guerrier*, a toujours pris la fuite, et on l'a déclaré infâme. Le huitième, s'appelle Dicæus, *le juste*. — Eh bien? — Eh bien! c'est le plus insigne fripon qui existe. J'allais lui citer encore le neuvième qui s'appelait Evelthon, *le bien venu*, lorsque l'étranger se leva, et me dit : Voilà des gens qui déshonorent leurs noms. Mais du moins, repris-je, ces noms ne leur inspirent point de vanité.

On ne trouve presque aucune dénomination flétrissante dans Homère. Elles sont plus fréquentes aujourd'hui, mais beaucoup moins qu'on n'aurait dû l'attendre d'un peuple qui est si aisément frappé des ridicules et des défauts.

CHAPITRE LXVII.

Socrate.

SOCRATE était fils d'un sculpteur nommé Sophronisque : il quitta la profession de son père après l'avoir suivie pendant quelques temps, et avec succès. Phénarète, sa mère, exerçait celle de sage-femme.

Ces belles proportions, ces formes élégantes que le marbre reçoit du ciseau, lui donnèrent la première idée de la perfection; et cette idée s'élevant par degrés, il sentit qu'il devait régner dans l'univers une harmonie générale entre ses parties, et dans l'homme un rapport exact entre ses actions et ses devoirs.

Pour développer ces premières notions, il porta dans tous les genres d'études l'ardeur et l'obstination d'une âme forte et avide d'instruction. L'examen de la nature, les sciences exactes et les arts agréables, fixèrent tour à tour son attention.

Il parut dans un temps où l'esprit humain semblait tous les jours s'ouvrir de nouvelles sources de lumières. Deux classes d'hommes se chargeaient du soin de les recueillir ou de les répandre; les philosophes, dont la plupart passaient leur vie à méditer sur la formation de l'univers et sur l'es-

sence des êtres ; les sophistes qui, à la faveur de quelques notions légères et d'une éloquence fastueuse, se faisaient un jeu de discourir sur tous les objets de la morale et de la politique, sans en éclaircir aucun.

Socrate fréquenta les uns et les autres ; il admira leurs talens, et s'instruisit par leurs écarts. A la suite des premiers, il s'aperçut que plus il avançait dans la carrière, plus les ténèbres s'épaississaient autour de lui : alors il reconnut que la nature, en nous accordant sans peine les connaissances de première nécessité, se fait arracher celles qui sont moins utiles, et nous refuse avec rigueur toutes celles qui ne satisferaient qu'une curiosité inquiète. Ainsi, jugeant de leur importance par le degré d'évidence ou d'obscurité dont elles sont accompagnées, il prit le parti de renoncer à l'étude des premières causes, et de rejeter ces théories abstraites qui ne servent qu'à tourmenter ou égarer l'esprit.

S'il regarda comme inutiles les méditations des philosophes, les sophistes lui parurent d'autant plus dangereux, que, soutenant toutes les doctrines sans en adopter aucune, ils introduisaient la licence du doute dans les vérités les plus essentielles au repos des sociétés.

De ses recherches infructueuses, il conclut que la seule connaissance nécessaire aux hommes était celle de leurs devoirs ; la seule occupation digne du philosophe, celle de les en instruire ; et, sou-

mettant à l'examen de sa raison les rapports que nous avons avec les dieux et nos semblables, il s'en tint à cette théologie simple dont les nations avaient tranquillement écouté la voix depuis une longue suite de siècles.

La sagesse suprême conserve dans une éternelle jeunesse l'univers qu'elle a formé; invisible en elle-même, les merveilles qu'elle produit l'annoncent avec éclat; les dieux étendent leur providence sur la nature entière; présens en tous lieux, ils voient tout, ils entendent tout. Parmi cette infinité d'êtres sortis de leurs mains, l'homme, distingué des autres animaux par des qualités éminentes, et surtout par une intelligence capable de concevoir l'idée de la divinité, l'homme fut toujours l'objet de leur amour et de leur prédilection; ils lui parlent sans cesse par ces lois souveraines qu'ils ont gravées dans son cœur: « Prosternez-« vous devant les dieux; honorez vos parens; « faites du bien à ceux qui vous en font. » Ils lui parlent aussi par leurs oracles répandus sur la terre, et par une foule de prodiges et de présages, indices de leurs volontés.

Qu'on ne se plaigne donc plus de leur silence; qu'on ne dise point qu'ils sont trop grands pour s'abaisser jusqu'à notre faiblesse. Si leur puissance les élève au-dessus de nous, leur bonté nous rapproche d'eux. Mais qu'exigent-ils? le culte établi dans chaque contrée; des prières qui se borneront à solliciter en général leur protection; des sacri-

fices où la pureté du cœur est plus essentielle que la magnificence des offrandes : il faudrait renoncer à la vie, si les sacrifices des scélérats leur étaient plus agréables que ceux des gens de bien. Ils exigent encore plus : c'est les honorer, que de leur obéir; c'est leur obéir, que d'être utile à la société. L'homme d'état qui travaille au bonheur du peuple, le laboureur qui rend la terre plus fertile, tous ceux qui s'acquittent exactement de leurs devoirs, rendent aux dieux le plus beau des hommages; mais il faut qu'il soit continuel: leurs faveurs sont le prix d'une piété fervente, et accompagnée d'espoir et de confiance. N'entreprenons rien d'essentiel sans les consulter, n'exécutons rien contre leurs ordres, et souvenons-nous que la présence des dieux éclaire et remplit les lieux les plus obscurs et les plus solitaires.

Socrate ne s'expliqua point sur la nature de la divinité, mais il s'énonça toujours clairement sur son existence et sur sa providence : vérité dont il était intimement convaincu, et les seuls auxquelles il lui fût possible et important de parvenir. Il reconnut un Dieu unique, auteur et conservateur de l'univers; au-dessous de lui, des dieux inférieurs, formés de ses mains, revêtus d'une partie de son autorité, et dignes de notre vénération. Pénétré du plus profond respect pour le souverain, partout il se fût prosterné devant lui, partout il eût honoré ses ministres, sous quelque nom qu'on les invoquât, pourvu qu'on ne leur attribuât au-

cune de nos faiblesses, qu'on écartât de leur culte les superstitions qui le défigurent, et qu'on dépouillât la religion des fables que paraissait autoriser la philosophie de Pythagore et d'Empédocle. Les cérémonies pouvaient varier chez les différens peuples; mais elles devaient être autorisées par les lois, et accompagnées de la pureté d'intention.

Il ne rechercha point l'origine du mal qui règne dans le moral ainsi que dans le physique; mais il connut les biens et les maux qui font le bonheur et le malheur de l'homme, et c'est sur cette connaissance qu'il fonda sa morale.

Le vrai bien est permanent et inaltérable; il remplit l'âme sans l'épuiser, et l'établit dans une tranquillité profonde pour le présent, dans une entière sécurité pour l'avenir. Il ne consiste donc point dans la jouissance des plaisirs, du pouvoir, de la santé, des richesses et des honneurs. Ces avantages, et tous ceux qui irritent le plus nos désirs, ne sont pas des biens par eux-mêmes, puisqu'ils peuvent être utiles ou nuisibles par l'usage qu'on en fait, ou par les effets qu'ils produisent naturellement : les uns sont accompagnés de tourmens, les autres suivis de dégoûts et de remords; tous sont détruits dès qu'on en abuse, et l'on cesse d'en jouir dès qu'on craint de les perdre.

Nous n'avons pas de plus justes idées des maux que nous redoutons : il en est, comme la disgrâce, la maladie, la pauvreté, qui, malgré la terreur

qu'ils inspirent, procurent quelquefois plus d'avantages que le crédit, les richesses et la santé.

Ainsi, placé entre des objets dont nous ignorons la nature, notre esprit flottant et incertain ne discerne qu'à la faveur de quelques lueurs sombres le bon et le mauvais, le juste et l'injuste, l'honnête et le malhonnête; et, comme toutes nos actions sont des choix, et que ces choix sont d'autant plus aveugles qu'ils sont plus importans, nous risquons sans cesse de tomber dans les pièges qui nous entourent. De là tant de contradictions dans notre conduite, tant de vertus fragiles, tant de systèmes de bonheur renversés.

Cependant les dieux nous ont accordé un guide pour nous diriger au milieu de ces routes incertaines : ce guide est la sagesse, qui est le plus grand des biens, comme l'ignorance est le plus grand des maux. La sagesse est une raison éclairée, qui, dépouillant de leurs fausses couleurs les objets de nos craintes et de nos espérances, nous les montre tels qu'ils sont en eux-mêmes, fixe l'instabilité de nos jugemens, et détermine notre volonté par la seule force de l'évidence.

A la faveur de cette lumière vive et pure, l'homme est juste, parce qu'il est intimement persuadé que son intérêt est d'obéir aux lois, et de ne faire tort à personne; il est frugal et tempérant, parce qu'il voit clairement que l'excès des plaisirs entraîne, avec la perte de la santé, celle de la fortune et de la réputation; il a le courage de

l'âme, parce qu'il connaît le danger et la nécessité de le braver. Ses autres vertus émanent du même principe, ou plutôt elles ne sont toutes que la sagesse appliquée aux différentes circonstances de la vie.

Il suit de là, que toute vertu est une science qui s'augmente par l'exercice de la méditation; tout vice, une erreur qui, par sa nature, doit produire tous les autres vices.

Ce principe, discuté encore aujourd'hui par les philosophes, trouvait des contradicteurs du temps de Socrate. On lui disait: Nous devons nous plaindre de notre faiblesse, et non de notre ignorance; et si nous faisons le mal, ce n'est pas faute de le connaître. Vous ne le connaissez pas, répondait-il: vous le rejetteriez loin de vous, si vous le regardiez comme un mal; mais vous le préférez au bien, parce qu'il vous paraît un bien plus grand encore.

On insistait: cette préférence, nous la condamnons avant et après nos chûtes; mais il est des momens où l'attrait de la volupté nous fait oublier nos principes, et nous ferme les yeux sur l'avenir. Et pouvons-nous, après tout, éteindre les passions qui nous asservissent malgré nous?

Si vous êtes des esclaves, répliquait Socrate, vous ne devez plus compter sur votre vertu, et par conséquent sur le bonheur. La sagesse, qui peut seule le procurer, ne fait entendre sa voix qu'à des hommes libres, ou qui s'efforcent de le

devenir. Pour vous rendre votre liberté, elle n'exige que le sacrifice des besoins que la nature n'a pas donnés; à mesure qu'on goûte et qu'on médite ses leçons, on secoue aisément toutes ces servitudes qui troublent et obscurcissent l'esprit : car ce n'est pas la tyrannie des passions qu'il faut craindre, c'est celle de l'ignorance qui vous livre entre leurs mains, en exagérant leur puissance; détruisez son empire, et vous verrez disparaître ces illusions qui vous éblouissent, ces opinions confuses et mobiles que vous prenez pour des principes. C'est alors que l'éclat et la beauté de la vertu font une telle impression sur nos âmes, qu'elles ne résistent plus à l'attrait impérieux qui les entraîne. Alors on peut dire que nous n'avons pas le pouvoir d'être méchans, parce que nous n'aurons jamais celui de préférer avec connaissance de cause le mal au bien, ni même un plus petit avantage à un plus grand.

Pénétré de cette doctrine, Socrate conçut le dessein aussi extraordinaire qu'intéressant, de détruire, s'il en était temps encore, les erreurs et les préjugés qui font le malheur et la honte de l'humanité. On vit donc un simple particulier, sans naissance, sans crédit, sans aucune vue d'intérêt, sans aucun désir de la gloire, se charger du soin pénible et dangereux d'instruire les hommes, et de les conduire à la vertu par la vérité; on le vit consacrer sa vie, tous les momens de sa vie, à ce glorieux ministère, l'exercer avec la chaleur et la

modération qu'inspire l'amour éclairé du bien public, et soutenir, autant qu'il lui était possible, l'empire chancelant des lois et des mœurs.

Socrate ne chercha point à se mêler de l'administration; il avait de plus nobles fonctions à remplir. En formant de bons citoyens, disait-il, je multiplie les services que je dois à ma patrie.

Comme il ne devait ni annoncer ses projets de réforme, ni en précipiter l'exécution, il ne composa point d'ouvrages; il n'affecta point de réunir, à des heures marquées, ses auditeurs auprès de lui : mais, dans les places et les promenades publiques, dans les sociétés choisies, parmi le peuple, il profitait de la moindre occasion pour éclairer sur leurs vrais intérêts, le magistrat, l'artisan, le laboureur, tous ses frères en un mot; car c'était sous ce point de vue qu'il envisageait tous les hommes. La conversation ne roulait d'abord que sur des choses indifférentes; mais par degrés, et sans s'en apercevoir, ils lui rendaient compte de leur conduite, et la plupart apprenaient avec surprise, que, dans chaque état, le bonheur consiste à être bon parent, bon ami, bon citoyen.

Socrate ne se flattait pas que sa doctrine serait goûtée des Athéniens, pendant que la guerre du Péloponèse agitait les esprits et portait la licence à son comble; mais il présumait que leurs enfans plus dociles la transmettraient à la génération suivante.

Il les attirait par les charmes de sa conversation,

quelquefois en s'associant à leurs plaisirs, sans participer à leurs excès. Un d'entre eux, nommé Eschine, après l'avoir entendu, s'écria : « Socra-« te, je suis pauvre; mais je me donne entière-« ment à vous, c'est tout ce que je puis vous offrir. « Vous ignorez, lui répondit Socrate, la beauté du « présent que vous me faites. » Son premier soin était de démêler leur caractère; il les aidait, par ses questions, à mettre au jour leurs idées, et les forçait, par ses réponses, à les rejeter. Des définitions plus exactes dissipaient par degrés les fausses lumières qu'on leur avait données dans une première institution; et des doutes, adroitement exposés, redoublaient leur inquiétude et leur curiosité : car son grand art fut toujours de les amener au point où ils ne pouvaient supporter ni leur ignorance, ni leurs faiblesses.

Plusieurs ne purent soutenir cette épreuve; et, rougissant de leur état, sans avoir la force d'en sortir, ils abandonnèrent Socrate, qui ne s'empressa pas de les rappeler. Les autres apprirent, par leur humiliation, à se méfier d'eux-mêmes, et dès cet instant il cessa de tendre des piéges à leur vanité. Il ne leur parlait point avec la rigidité d'un censeur, ni avec la hauteur d'un sophiste; point de reproches amers, point de plaintes importunes; c'était le langage de la raison et de l'amitié dans la bouche de la vertu.

Il s'attachait à former leur esprit, parce que chaque précepte devait avoir son principe; il les

exerçait dans la dialectique, parce qu'ils auraient à combattre contre les sophismes de la volupté et des autres passions.

Jamais homme ne fut moins susceptible de jalousie. Voulaient-ils prendre une légère teinture des sciences exactes? il leur indiquait les maîtres qu'il croyait plus éclairés que lui. Désiraient-ils de fréquenter d'autres écoles? il les recommandait lui-même aux philosophes qu'ils lui préféraient.

Ses leçons n'étaient que des entretiens familiers, dont les circonstances amenaient le sujet : tantôt il lisait avec eux les écrits des sages qui l'avaient précédé; il les relisait, parce qu'il savait que, pour persévérer dans l'amour du bien, il faut souvent se convaincre de nouveau des vérités dont on est convaincu : tantôt il discutait la nature de la justice, de la science et du vrai bien. Périsse, s'écriait-il alors, la mémoire de celui qui osa le premier établir une distinction entre ce qui est juste et ce qui est utile! D'autres fois il leur montrait plus en détail les rapports qui lient les hommes entre eux, et ceux qu'ils ont avec les objets qui les entourent. Soumission aux volontés des parens, quelque dures qu'elles soient; soumission plus entière aux ordres de la patrie, quelque sévères qu'ils puissent être; égalité d'âme dans l'une et l'autre fortune; obligation de se rendre utile aux hommes; nécessité de se tenir dans un état de guerre contre ses passions, dans un état de paix contre les passions des autres : ces points

de doctrine, Socrate les exposait avec autant de clarté que de précision.

De là ce développement d'une foule d'idées nouvelles pour eux; de là ces maximes, prises au hasard parmi celles qui nous restent de lui : que moins on a de besoins, plus on approche de la divinité; que l'oisiveté avilit, et non le travail; qu'un regard arrêté avec complaisance sur la beauté, introduit un poison mortel dans le cœur; que la gloire du sage consiste à être vertueux sans affecter de le paraître, et sa volupté à l'être tous les jours de plus en plus; qu'il vaut mieux mourir avec honneur, que de vivre avec ignominie; qu'il ne faut jamais rendre le mal pour le mal; enfin, et c'était une de ces verités effrayantes sur lesquelles il insistait davantage, que la plus grande des impostures est de prétendre gouverner et conduire les hommes sans en avoir le talent.

Eh! comment en effet la présomption de l'ignorance ne l'aurait-elle pas révolté, lui qui, à force de connaissances et de travaux, croyait à peine avoir acquis le droit d'avouer qu'il ne savait rien; lui qui voyait dans l'état les places les plus importantes obtenues par l'intrigue, et confiées à des gens sans lumières ou sans probité; dans la société et dans l'intérieur des familles, tous les principes obscurcis, tous les devoirs méconnus; parmi la jeunesse d'Athènes, des esprits altiers et frivoles, dont les prétentions n'avaient point de bornes, et dont l'incapacité égalait l'orgueil?

Socrate, toujours attentif à détruire la haute opinion qu'ils avaient d'eux-mêmes, lisait dans le cœur d'Alcibiade le désir d'être bientôt à la tête de la république, et dans celui de Critias l'ambition de la subjuguer un jour : l'un et l'autre, distingués par leur naissance et par leurs richesses, cherchaient à s'instruire pour étaler dans la suite leurs connaissances aux yeux du peuple : mais le premier était plus dangereux, parce qu'il joignait à ces avantages les qualités les plus aimables. Socrate, après avoir obtenu sa confiance, le forçait à pleurer, tantôt sur son ignorance, tantôt sur sa vanité; et, dans cette confusion de sentimens, le disciple avouait qu'il ne pouvait être heureux ni avec un tel maître, ni sans un tel ami. Pour échapper à sa séduction, Alcibiade et Critias prirent enfin le parti d'éviter sa présence.

Des succès moins brillans et plus durables, sans le consoler de cette perte, le dédommageaient de ses travaux. Écarter des emplois publics ceux de ses élèves qui n'avaient pas encore assez d'expérience; en rapprocher d'autres qui s'en éloignaient par indifférence ou par modestie; les réunir quand ils étaient divisés; rétablir le calme dans leurs familles, et l'ordre dans leurs affaires; les rendre plus religieux, plus justes, plus tempérans : tels étaient les effets de cette persuasion douce qu'il faisait couler dans les âmes, tels étaient les plaisirs qui transportaient la sienne.

Il les dut encore moins à ses leçons qu'à ses

exemples : les traits suivans montreront qu'il était difficile de le fréquenter sans devenir meilleur. Né avec un extrême penchant pour le vice, sa vie entière fut le modèle de toutes les vertus. Il eut de la peine à réprimer la violence de son caractère, soit que ce défaut paraisse le plus difficile à corriger, soit qu'on se le pardonne plus aisément : dans la suite, sa patience devint invincible. L'humeur difficile de Xanthippe, son épouse, ne troubla plus le calme de son âme, ni la sérénité qui régnait sur son front. Il leva le bras sur son esclave : Ah ! si je n'étais en colère ! lui dit-il ; et il ne le frappa point. Il avait prié ses amis de l'avertir quand ils apercevraient de l'altération dans ses traits ou dans sa voix.

Quoiqu'il fût très-pauvre, il ne retira aucun salaire de ses instructions, et n'accepta jamais les offres de ses disciples. Quelques riches particuliers de la Grèce voulurent l'attirer chez eux, il les refusa ; et quand Archélaüs, roi de Macédoine, lui proposa un établissement à sa cour, il le refusa encore, sous prétexte qu'il n'était pas en état de lui rendre bienfait pour bienfait.

Cependant son extérieur n'était point négligé, quoiqu'il se ressentît de la médiocrité de sa fortune. Cette propreté tenait aux idées d'ordre et de décence qui dirigeaient ses actions ; et le soin qu'il prenait de sa santé, au désir qu'il avait de conserver son esprit libre et tranquille.

Dans ces repas où le plaisir va quelquefois jus-

qu'à la licence, ses amis admirèrent sa frugalité; et, dans sa conduite, ses ennemis respectèrent la pureté de ses mœurs.

Il fit plusieurs campagnes; dans toutes il donna l'exemple de la valeur et de l'obéissance. Comme il s'était endurci depuis long-temps contre les besoins de la vie et contre l'intempérie des saisons, on le vit au siège de Potidée, pendant qu'un froid rigoureux retenait les troupes sous les tentes, sortir de la sienne avec l'habit qu'il portait en tout temps, ne prendre aucune précaution, et marcher pieds nuds sur la glace. Les soldats lui supposèrent le projet d'insulter à leur mollesse; mais il en aurait agi de même s'il n'avait pas eu de témoins.

Au même siége, pendant une sortie que fit la garnison, ayant trouvé Alcibiade couvert de blessures, il l'arracha des mains de l'ennemi, et, quelque temps après, lui fit décerner le prix de la bravoure, qu'il avait mérité lui-même.

A la bataille de Delium, il se retira des derniers, à côté du général, qu'il aidait de ses conseils, marchant a petits pas et toujours combattant, jusqu'à ce qu'ayant aperçu le jeune Xénophon épuisé de fatigue et renversé de cheval, il le prit sur ses épaules et le mit en lieu de sûreté. Lachès, c'était le nom du général, avoua depuis qu'il aurait pu compter sur la victoire, si tout le monde s'était comporté comme Socrate.

Ce courage ne l'abandonnait pas dans des occasions peut-être plus périlleuses. Le sort l'avait

élevé au rang de sénateur ; en cette qualité, il présidait, avec quelques autres membres du sénat, à l'assemblée du peuple. Il s'agissait d'une accusation contre des généraux qui venaient de remporter une victoire signalée : on proposait une forme de jugement aussi vicieuse par son irrégularité, que funeste à la cause de l'innocence. La multitude se soulevait à la moindre contradiction, et demandait qu'on mît les opposans au nombre des accusés. Les autres présidens effrayés, approuvèrent le décret : Socrate seul, intrépide au milieu des clameurs et des menaces, protesta qu'ayant fait le serment de juger conformément aux lois, rien ne le forcerait à le violer, et il ne le viola point.

Socrate plaisantait souvent de la ressemblance de ses traits avec ceux auxquels on reconnaît le dieu Silène. Il avait beaucoup d'agrémens et de gaieté dans l'esprit, autant de force que de solidité dans le caractère, un particulier pour rendre la vérité sensible et intéressante : point d'ornemens dans ses discours, souvent de l'élévation, toujours la propriété du terme, ainsi que l'enchaînement et la justesse des idées. Il disait qu'Aspasie lui avait donné des leçons de réthorique ; ce qui signifiait sans doute qu'il avait appris auprès d'elle à s'exprimer avec plus de grâces. Il eut des liaisons avec cette femme célèbre, avec Périclès, Euripide et les hommes les plus distingués de son siècle ; mais ses disciples furent toujours ses véri-

tables amis ; il en était adoré, et j'en ai vu qui, long-temps après sa mort, s'attendrissaient à son souvenir.

Pendant qu'il conversait avec eux, il leur parlait fréquemment d'un génie qui l'accompagnait depuis son enfance ; et dont les inspirations ne l'engageaient jamais à rien entreprendre, mais l'arrêtaient souvent sur le point de l'exécution. Si on le consultait sur un projet dont l'issue dût être funeste, la voix secrète se faisait entendre ; s'il devait réussir, elle gardait le silence. Un de ses disciples, étonné d'un langage si nouveau, le pressa de s'expliquer sur la nature de cette voix céleste, et n'obtint aucune réponse ; un autre s'adressa, pour le même sujet, à l'oracle de Trophonius, et sa curiosité ne fut pas mieux satisfaite. Les aurait-il laissés dans le doute, si par ce génie il prétendait désigner cette prudence rare que son expérience lui avait acquise ? Voulait-il les engager dans l'erreur et s'accréditer dans leur esprit, en se montrant à leurs yeux comme un homme inspiré ? Non, me répondit Xénophon, à qui je proposais un jour ces questions : jamais Socrate ne déguisa la vérité, jamais il ne fut capable d'une imposture : il n'était ni assez vain, ni assez imbécile pour donner de simples conjectures comme de véritables prédictions ; mais il était convaincu lui-même ; et, quand il nous parlait au nom de son génie, c'est qu'il en ressentait intérieurement l'influence.

Un autre disciple de Socrate, nommé Simmias, que je connus à Thèbes, attestait que son maître, persuadé que les dieux ne se rendent pas visibles aux mortels, rejetait les apparitions dont on lui faisait le récit; mais qu'il écoutait et interrogeait avec l'intérêt le plus vif ceux qui croyaient entendre au dedans d'eux-mêmes les accens d'une voix divine.

Si l'on ajoute à ces témoignages formels, que Socrate a protesté jusqu'à sa mort que les dieux daignaient quelquefois lui communiquer une portion de leur prescience; qu'il racontait, ainsi que ses disciples, plusieurs de ses prédictions que l'événement avait justifiées; que quelques-unes firent beaucoup de bruit parmi les Athéniens, et qu'il ne songea point à les démentir; on verra clairement qu'il était de bonne foi, lorsqu'en parlant de son génie, il disait qu'il éprouvait en lui-même ce qui n'était peut-être jamais arrivé à personne.

En examinant ses principes et sa conduite, on entrevoit par quels degrés il parvint à s'attribuer une pareille prérogative. Attaché à la religion dominante, il pensait, conformément aux traditions anciennes, adoptées par des philosophes, que les dieux, touchés des besoins et fléchis par les prières de l'homme de bien, lui dévoilent quelquefois l'avenir par différens signes. En conséquence il exhortait ses disciples, tantôt à consulter les oracles, tantôt à s'appliquer à l'étude de la divination. Lui-même, docile à l'opinion du plus

grand nombre, était attentif aux songes, et leur obéissait comme à des avertissemens du ciel. Ce n'est pas tout encore; souvent plongée pendant des heures entières dans la contemplation, son âme, pure et dégagée des sens, remontait insensiblement à la source des devoirs et des vertus : or, il est difficile de se tenir long-temps sous les yeux de la divinité, sans oser l'interroger, sans écouter sa réponse, sans se familiariser avec les illusions que produit quelquefois la contention d'esprit. D'après ces notions, doit-on s'étonner que Socrate prît quelquefois ses pressentimens pour des inspirations divines, et rapportât à une cause surnaturelle les effets de la prudence ou du hasard?

Cependant on trouve dans l'histoire de sa vie, des faits qui porteraient à soupçonner la droiture de ses intentions. Que penser en effet d'un homme qui, suivi de ses disciples, s'arrête tout à coup, se recueille long-temps en lui-même, écoute la voix de son génie, et leur ordonne de prendre un autre chemin, quoiqu'ils n'eussent rien à risquer en suivant le premier.

Je cite un second exemple. Au siège de Potidée, on s'aperçut que depuis le lever de l'aurore il était hors de sa tente, immobile, enseveli dans une méditation profonde, exposé à l'ardeur brûlante du soleil; car c'était en été. Les soldats s'assemblèrent autour de lui, et, dans leur admiration, se le montraient les uns aux autres. Le soir, quelques-uns d'entre eux résolurent de passer la nuit à

l'observer. Il resta dans la même position jusqu'au jour suivant. Alors il rendit son hommage au soleil, et se retira tranquillement dans sa tente.

Voulait-il se donner en spectacle à l'armée ? Son esprit pouvait-il suivre pendant si long-temps le fil d'une vérité ? Ses disciples, en nous transmettant ces faits, en ont-ils altéré les circonstances ? Convenons plutôt que la conduite des hommes les plus sages et les plus vertueux présente quelquefois des obscurités impénétrables.

Quoi qu'il en soit, malgré les prédictions qu'on attribuait à Socrate, les Athéniens n'eurent jamais pour lui la considération qu'il méritait à tant de titres. Sa méthode devait les aliéner ou les offenser. Les uns ne pouvaient lui pardonner l'ennui d'une discussion qu'ils n'étaient pas en état de suivre, les autres l'aveu qu'il leur arrachait de leur ignorance.

Comme il voulait que, dans la recherche de la vérité, on commençât par hésiter et se méfier des lumières qu'on avait acquises; et que, pour dégoûter ses nouveaux élèves des fausses idées qu'ils avaient reçues, il les amenait, de conséquences en conséquences, au point de convenir que, suivant leurs principes, la sagesse même pourrait devenir nuisible; les assistans, qui ne pénétraient pas ses vues, l'accusaient de jeter ses disciples dans le doute, de soutenir le pour et le contre, de tout détruire et de ne rien édifier.

Comme auprès de ceux dont il n'était pas connu

il affectait de ne rien savoir, et dissimulait d'abord ses forces pour les employer ensuite avec plus de succès, on disait que, par une ironie insultante, il ne cherchait qu'à tendre des pièges à la simplicité des autres. (4)

Comme la jeunesse d'Athènes, qui voyait les combats des gens d'esprit avec le même plaisir qu'elle aurait vu ceux des animaux féroces, applaudissait à ses victoires, et se servait, à la moindre occasion, des armes qui les lui avaient procurées, on inférait de là qu'elle ne puisait à sa suite que le goût de la dispute et de la contradiction. Les plus indulgens observaient seulement qu'il avait assez de talens pour inspirer à ses élèves l'amour de la sagesse, et point assez pour leur en faciliter la pratique.

Il assistait rarement aux spectacles; et, en blâmant l'extrême licence qui régnait alors dans les comédies, il s'attira la haine de leurs auteurs.

De ce qu'il ne paraissait presque jamais à l'assemblée du peuple, et qu'il n'avait ni crédit, ni aucun moyen d'acheter ou de vendre des suffrages, plusieurs se contentèrent de le regarder comme un homme oisif, inutile, qui n'annonçait que des réformes, et ne promettait que des vertus.

De cette foule de préjugés et de sentimens réunis, il résulta l'opinion presque générale, que Socrate n'était qu'un sophiste plus habile, plus honnète, mais peut-être plus vain que les autres. J'ai vu des Athéniens éclairés lui donner cette

qualification long-temps après sa mort; et, de son vivant, quelques auteurs l'employèrent avec adresse pour se venger de ses mépris.

Aristophane, Eupolis, Amipsias, le jouèrent sur le théâtre, comme ils se permirent de jouer Périclès, Alcibiade, et presque tous ceux qui furent à la tête du gouvernement; comme d'autres auteurs dramatiques y jouèrent d'autres philosophes : car il régnait alors de la division entre ces deux classes de gens de lettres.

Il fallait jeter du ridicule sur le prétendu génie de Socrate, et sur ses longues méditations; Aristophane le représente suspendu au dessus de la terre, assimilant ses pensées à l'air subtil et léger qu'il respire, invoquant les déesses tutélaires des sophistes, les Nuées, dont il croit entendre la voix au milieu des brouillards et des ténèbres qui l'environnent. Il fallait le perdre dans l'esprit du peuple; il l'accuse d'apprendre aux jeunes gens à mépriser les dieux, à tromper les hommes.

Aristophane présenta sa pièce au concours; elle reçut des applaudissemens, et ne fut pas couronnée : il la remit au théâtre l'année d'après, et elle n'eut pas un meilleur succès : il la retoucha de nouveau, mais des circonstances l'empêchèrent d'en donner une troisième représentation. Socrate, à ce qu'on prétend, ne dédaigna pas d'assister à la première, et de se montrer à des étrangers qui le cherchaient des yeux dans l'assemblée. De pareilles attaques n'ébranlaient pas plus sa constance

que les autres événemens de la vie. « Je dois me « corriger, disait-il, si les reproches de ces au- « teurs sont fondés ; les mépriser, s'ils ne le sont « pas. » On lui rapportait un jour qu'un homme disait du mal de lui : « C'est, répondit-il, qu'il n'a « pas appris à bien parler. »

Depuis la représentation des Nuées, il s'était écoulé environ vingt-quatre ans. Il semblait que le temps de la persécution était passé pour lui, lorsque tout à coup il apprit qu'un jeune homme venait de présenter au second des archontes une dénonciation conçue en ces termes : « Mélitus, « fils de Mélitus, du bourg de Pithos, intente « une accusation criminelle contre Socrate, fils « de Sophronisque, du bourg d'Alopèce. Socrate « est coupable en ce qu'il n'admet pas nos dieux, « et qu'il introduit parmi nous des divinités nou- « velles sous le nom de Génies : Socrate est cou- « pable en ce qu'il corrompt la jeunesse d'Athè- « nes : pour peine, la mort. »

Mélitus était un poëte froid et sans talens ; il composa quelques tragédies, dont le souvenir ne se perpétuera que par les plaisanteries d'Aristophane. Deux accusateurs plus puissans que lui, Anytus et Lycon, le firent servir d'instrument à leur haine. Ce dernier était un de ces orateurs publics qui, dans les assemblées du sénat et du peuple, discutent les intérêts de la patrie, et disposent de l'opinion de la multitude, comme la

multitude dispose de tout. Ce fut lui qui dirigea les procédures.

Des richesses considérables et des services signalés rendus à l'état, plaçaient Anytus parmi les citoyens qui avaient le plus de crédit. Il remplit successivement les premières dignités de la république. Zélé partisan de la démocratie, persécuté par les trente tyrans, il fut un de ceux qui contribuèrent le plus à leur expulsion et au rétablissement de la liberté.

Anytus avait long-temps vécu en bonne intelligence avec Socrate : il le pria même une fois de donner quelques instructions à son fils, qu'il avait chargé des détails d'une manufacture dont il tirait un gros revenu. Mais Socrate lui ayant représenté que ces fonctions avilissantes ne convenaient ni à la dignité du père, ni aux dispositions du fils, Anytus, blessé de cet avis, défendit au jeune homme tout commerce avec son maître.

Quelque temps après, Socrate examinait avec Ménon, un de ses amis, si l'éducation pouvait donner les qualités de l'esprit et du cœur, refusées par la nature. Anytus survint, et se mêla de la conversation. La conduite de son fils, dont il négligeait l'éducation, commençait à lui donner de l'inquiétude. Dans la suite du discours, Socrate observa que les enfans de Thémistocle, d'Aristide et de Périclès, entourés de maîtres de musique, d'équitation et de gymnastique, se distinguèrent dans ces différens genres, mais qu'ils ne furent ja-

mais aussi vertueux que leurs pères : preuve certaine, ajoutait-il, que ces derniers ne trouvèrent aucun instituteur en état de donner à leurs fils le mérite qu'ils avaient eux-mêmes. Anytus, qui se plaçait à côté de ces grands hommes, sentit ou supposa l'allusion. Il répondit avec colère : « Vous « parlez des autres avec une licence intolérable. « Croyez-moi, soyez plus réservé ; ici plus qu'ail- « leurs il est aisé de faire du bien ou du mal à « qui l'on veut, et vous devez le savoir. »

A ces griefs personnels s'en joignaient d'autres qui aigrissaient Anytus, et qui lui étaient communs avec la plus grande partie de la nation. Il faut les développer, pour faire connaître la principale cause de l'accusation contre Socrate.

Deux factions ont toujours subsisté parmi les Athéniens, les partisans de l'aristocratie et ceux de la démocratie. Les premiers, presque toujours asservis, se contentaient, dans les temps heureux, de murmurer en secret : dans les malheurs de l'état, et surtout vers la fin de la guerre du Péloponèse, ils firent quelques tentatives pour détruire la puissance excessive du peuple. Après la prise d'Athènes, les Lacedémoniens permirent aux habitans de nommer trente magistrats à qui ils confièrent le gouvernement de la ville, et qui, pour la plupart, furent choisis parmi les partisans de l'aristocratie. Critias, un des disciples de Socrate, était à leur tête. Dans l'espace de huit mois ils exercèrent plus de cruautés, que le peu-

ple n'en avait exercé pendant plusieurs siècles. Quantité de citoyens, obligés d'abord de prendre la fuite, se réunirent enfin sous la conduite de Thrasybule et d'Anytus. L'oligarchie fut détruite, l'ancienne forme de gouvernement rétablie; et, pour prévenir désormais toute dissension, une amnistie presque générale accorda le pardon, et ordonna l'oubli du passé. Elle fut publiée et garantie sous la foi du serment, trois ans avant la mort de Socrate.

Le peuple prêta le serment; mais il se rappelait avec frayeur qu'il avait été dépouillé de son autorité, qu'il pouvait à tout moment la perdre encore, qu'il était dans la dépendance de cette Lacédémone si jalouse d'établir partout l'oligarchie, que les principaux citoyens d'Athènes entretenaient des intelligences avec elle, et se trouvaient animés des mêmes sentimens. Et que ne ferait pas cette faction cruelle dans d'autres circonstances, puisqu'au milieu des ruines de la republique, il avait fallu tant de sang pour assouvir sa fureur?

Les flatteurs du peuple redoublaient ses alarmes, en lui représentant que des esprits ardens s'expliquaient tous les jours avec une témérité révoltante contre la nature du gouvernement populaire; que Socrate, le plus dangereux de tous, parce qu'il était le plus éclairé, ne cessait d'infecter la jeunesse d'Athènes par des maximes contraires à la constitution établie; qu'on lui avait entendu dire plus d'une fois, qu'il fallait être insensé pour con-

fier les emplois et la conduite de l'état à des magistrats qu'un sort aveugle choisissait parmi le plus grand nombre des citoyens ; que, docile à ses leçons, Alcibiade, outre les maux dont il avait accablé la république, avait en dernier lieu conspiré contre sa liberté ; que dans le même temps Critias et Théramène, deux autres de ses disciples, n'avaient pas rougi de se placer à la tête des trente tyrans ; qu'il fallait enfin réprimer une licence dont les suites, difficiles à prévoir, seraient impossibles à éviter.

Mais quelle action intenter contre Socrate ? On n'avait à lui reprocher que des discours sur lesquels les lois n'avaient rien statué, et qui par eux-mêmes ne formaient pas un corps de délit; puisqu'ils n'avaient pas une liaison nécessaire avec les malheurs dont on avait à se plaindre : d'ailleurs, en les établissant comme l'unique base de l'accusation, on risquait de réveiller l'animosité des partis, et l'on était obligé de remonter à des événemens sur lesquels l'amnistie imposait un silence absolu.

La trame ourdie par Anytus parait à ces inconvéniens, et servait à la fois sa haine personnelle et la vengeance du parti populaire. L'accusateur, en poursuivant Socrate comme un impie, devait se flatter de le perdre, parce que le peuple recevait toujours avec ardeur ces sortes d'accusations, et qu'en confondant Socrate avec les autres philosophes, il était persuadé qu'ils ne pouvaient s'occuper de la nature sans nier l'existence des dieux.

D'ailleurs la plupart des juges, ayant autrefois assisté à la représentation des Nuées d'Aristophane, avaient conservé contre Socrate ces impressions sourdes que dans une grande ville il est si facile de recevoir, et si difficile de détruire.

D'un autre côté, Mélitus, en le poursuivant comme le corrupteur de la jeunesse, pouvait, à la faveur d'une allégation si vague, rappeler incidemment, et sans risque, des faits capables de soulever les juges, et d'effrayer les partisans du gouvernement populaire.

Le secret de cette marche n'a pas échappé à la postérité; environ cinquante-quatre ans après la mort de Socrate, l'orateur Eschine, avec qui j'étais fort lié, disait, en présence du même tribunal où fut plaidée la cause de ce philosophe : « Vous qui « avez mis à mort le sophiste Socrate, convaincu « d'avoir donné des leçons à Critias, l'un de ces « trente magistrats qui détruisirent la démocratie.»

Pendant les premières procédures, Socrate se tenait tranquille : ses disciples dans l'effroi s'empressaient de conjurer l'orage : le célèbre Lysias fit pour lui un discours touchant, et capable d'émouvoir les juges; Socrate y reconnut les talens de l'orateur, mais il n'y trouva point le langage vigoureux de l'innocence.

Un de ses amis, nommé Hermogène, le priait un jour de travailler à sa défense. « Je m'en suis « occupé depuis que je respire, répondit Socrate :

« qu'on examine ma vie entière, voilà mon apo-
« logie. »

« Cependant, reprit Hermogène, la vérité a « besoin de soutien; et vous n'ignorez pas com- « bien, dans nos tribunaux, l'éloquence a perdu « de citoyens innocens, et sauvé de coupables. « Je le sais, répliqua Socrate; j'ai même deux « fois entrepris de mettre en ordre mes moyens de « défense; deux fois le génie qui m'éclaire m'en « a détourné; et j'ai reconnu la sagesse de ses « conseils.

« J'ai vécu jusqu'à présent le plus heureux des « mortels; j'ai comparé souvent mon état à celui « des autres hommes, et je n'ai envié le sort de « personne. Dois-je attendre que les infirmités de « la vieillesse me privent de l'usage de mes sens, « et qu'en affaiblissant mon esprit elles ne me « laissent que des jours inutiles ou destinés à « l'amertume? Les dieux, suivant les apparences, « me préparent une mort paisible, exempte de « douleur, la seule que j'eusse pu désirer. Mes amis, « témoins de mon trépas, ne seront frappés ni de « l'horreur du spectacle, ni des faiblesses de l'hu- « manité; et dans mes derniers momens, j'aurai « encore assez de force pour lever mes regards « sur eux, et leur faire entendre les sentimens « de mon cœur.

« La postérité prononcera entre mes juges et « moi : tandis qu'elle attachera l'opprobre à leur « mémoire, elle prendra quelque soin de la

« mienne, et me rendra cette justice, que, loin de « songer à corrompre mes compatriotes, je n'ai « travaillé qu'à les rendre meilleurs. »

Telles étaient ses dispositions, lorsqu'il fut assigné pour comparaître devant le tribunal des héliastes, auquel l'archonte-roi venait de renvoyer l'affaire, et qui, dans cette occasion, fut composé d'environ cinq cents juges.

Mélitus et les autres accusateurs avaient concerté leurs attaques à loisir : dans leurs plaidoyers, soutenus de tout le prestige de l'éloquence, ils avaient rassemblé, avec un art infini, beaucoup de circonstances propres à prévenir les juges. Je vais rapporter quelques-unes de leurs allégations, et les réponses qu'elles occasionnèrent.

Premier délit de Socrate. *Il n'admet pas les divinités d'Athènes, quoique, suivant la loi de Dracon, chaque citoyen soit obligé de les honorer.*

La réponse était facile : Socrate offrait souvent des sacrifices devant sa maison ; souvent il en offrait, pendant les fêtes, sur les autels publics ; tout le monde avait pu en être témoin, et Mélitus lui-même s'il avoit daigné y faire attention : mais, comme l'accusé s'élevait contre les pratiques superstitieuses qui s'étaient introduites dans la religion, et qu'il ne pouvait souffrir les haines et toutes ces passions honteuses qu'on attribuait aux dieux, il était aisé de le noircir aux yeux de ceux à qui une piété éclairée est toujours suspecte.

Mélitus ajoutait que, sous le nom de génies, Socrate prétendait introduire parmi les Athéniens, des divinités étrangères, et qu'une telle audace méritait d'être punie conformément aux lois. Dans cet endroit, l'orateur se permit des plaisanteries sur cet esprit dont le philosophe se glorifiait de ressentir l'inspiration secrète.

Cette voix, répondit Socrate, n'est pas celle d'une divinité nouvelle, c'est celle des dieux que nous adorons. Vous convenez tous qu'ils prévoient l'avenir, et qu'ils peuvent nous en instruire : ils s'expliquent aux uns par la bouche de la pythie, aux autres par différens signes, à moi par un interprète dont les oracles sont préférables aux indications que l'on tire du vol des oiseaux : car mes disciples témoigneront que je ne leur ai rien prédit qui ne leur soit arrivé.

A ces mots, les juges firent entendre des murmures de mécontentement. Mélitus l'aurait augmenté, s'il avait observé qu'en autorisant les révélations de Socrate, on introduirait tôt ou tard le fanatisme dans un pays où les imaginations sont si faciles à ébranler, et que plusieurs se feraient un devoir d'obéir plutôt aux ordres d'un esprit particulier, qu'à ceux des magistrats. Il paraît que Mélitus n'entrevit pas ce danger.

Second délit de Socrate. *Il corrompt la jeunesse d'Athènes.* Il ne s'agissait pas des mœurs de l'accusé, mais de sa doctrine : on disait que ses disciples n'apprenaient à sa suite qu'à briser les

liens du sang et de l'amitié. Ce reproche, uniquement fondé sur quelques expressions malignement interprétées, ne servit qu'à déceler la mauvaise foi de l'accusateur : mais Mélitus reprit ses avantages, quand il insinua que socrate était ennemi du peuple ; il parla des liaisons de ce philosophe avec Alcibiade et Critias. On répondit qu'ils montrèrent des vertus tant qu'ils furent sous sa conduite ; que leur maître avait, dans tous les temps, condamné les excès du premier ; et que, pendant la tyrannie du second, il fut le seul qui osa s'opposer à ses volontés.

Enfin, disait Mélitus aux juges, c'est par la voie du sort que vous avez été établis pour rendre la justice, et que plusieurs d'entre vous ont rempli des magistratures importantes. Cette forme, d'autant plus essentielle qu'elle peut seule conserver entre les citoyens une sorte d'égalité, Socrate la soumet à la censure ; et la jeunesse d'Athènes, à son exemple, cesse de respecter ce principe fondamental de la constitution.

Socrate, en s'expliquant sur un abus qui confiait au hasard la fortune des particuliers et la destinée de l'état, n'avait dit que ce que pensaient les Athéniens les plus éclairés. D'ailleurs de pareils discours, ainsi que je l'ai observé plus haut, ne pouvaient pas entraîner la peine de mort spécifiée dans les conclusions de l'accusateur.

Plusieurs des amis de Socrate prirent hautement sa défense, d'autres écrivirent en sa faveur ;

et Mélitus aurait succombé, si Anytus et Lycon n'étaient venus à son secours. On se souvient que le premier osa représenter aux juges, ou qu'on n'aurait pas dû renvoyer l'accusé à leur tribunal, ou qu'ils devaient le faire mourir, attendu que s'il était absous, leurs enfans n'en seraient que plus attachés à sa doctrine.

Socrate se défendit pour obéir à la loi; mais ce fut avec la fermeté de l'innocence et la dignité de la vertu. Je vais ajouter ici quelques traits du discours que ses apologistes, et Platon surtout, mettent dans sa bouche; ils serviront à développer son caractère.

« Je comparais devant ce tribunal pour la pre-« mière fois de ma vie, quoique âgé de plus de « soixante-dix ans : ici le style, les formes, tout « est nouveau pour moi. Je vais parler une langue « étrangère; et l'unique grâce que je vous deman-« de, c'est d'être attentifs plutôt à mes raisons « qu'à mes paroles : car votre devoir est de dis-« cerner la justice, le mien de vous dire la vérité. »

Après s'être lavé du crime d'impiété, il passait au second chef de l'accusation. « On prétend que « je corromps la jeunesse d'Athènes : qu'on cite « donc un de mes disciples que j'ai entraîné dans « le vice. J'en vois plusieurs dans cette assem-« blée : qu'ils se lèvent, qu'ils déposent contre « leur corrupteur. S'ils sont retenus par un reste « de considération, d'où vient que leurs pères, « leurs frères, leurs parens n'invoquent pas, dans

« ce moment, la sévérité des lois ? d'où vient que « Mélitus a négligé leur témoignage? C'est que, « loin de me poursuivre, ils sont eux-mêmes ac- « courus à ma défense.

« Ce ne sont pas les calomnies de Mélitus et « d'Anytus qui me coûteront la vie ; c'est la haine « de ces hommes vains ou injustes dont j'ai dé- « masqué l'ignorance ou les vices : haine qui a « déja fait périr tant de gens de bien, qui en fera « périr tant d'autres ; car je ne dois pas me flatter « qu'elle s'épuise par mon supplice.

« Je me la suis attirée en voulant pénétrer le sens « d'une réponse de la Pythie, qui m'avait déclaré « le plus sage des hommes ». Ici les juges firent éclater leur indignation. Socrate continua: « Éton- « né de cet oracle, j'interrogeai, dans les diverses « classes des citoyens, ceux qui jouissaient d'une « réputation distinguée ; je ne trouvai partout que « de la présomption et de l'hypocrisie. Je tâchai « de leur inspirer des doutes sur leur mérite, et « m'en fis des ennemis irréconciliables : je conclus « de là que la sagesse n'appartient qu'à la divi- « nité, et que l'oracle, en me citant pour exem- « ple, a voulu montrer que le plus sage des hom- « mes est celui qui croit l'être le moins.

« Si on me reprochait d'avoir consacré tant d'an- « nées à des recherches si dangereuses, je répon- « drais qu'on ne doit compter pour rien, ni la « vie, ni la mort, dès qu'on peut être utile aux « hommes. Je me suis cru destiné à les instruire ;

« J'ai cru en avoir reçu la mission du ciel même :
« j'avais gardé, au péril de mes jours, les postes
« où nos généraux m'avaient placé à Amphipolis,
« à Potidée, à Délium ; je dois garder avec plus
« de courage celui que les dieux m'ont assigné
« au milieu de vous ; et je ne pourrais l'abandonner, sans désobéir à leurs ordres, sans m'avilir
« à mes yeux.

« J'irai plus loin ; si vous preniez aujourd'hui
« le parti de m'absoudre à condition que je garderais le silence, je vous dirais : O mes juges !
« je vous aime et je vous honore sans doute,
« mais je dois obéir à Dieu plutôt qu'à vous ; tant
« que je respirerai, je ne cesserai d'élever ma
« voix comme par le passé, et de dire à tous ceux
« qui s'offriront à mes regards : N'avez-vous pas
« de honte de courir après les richesses et les
« honneurs, tandis que vous négligez les trésors
« de sagesse et de vérité qui doivent embellir et
« perfectionner votre âme ? Je les tourmenterais
« à force de prières et de questions, je les ferais
« rougir de leur aveuglement ou de leurs fausses
« vertus, et leur montrerais que leur estime place
« au premier rang des biens qui ne méritent que
« le mépris.

« Voilà ce que la divinité me prescrit d'annoncer sans interruption aux jeunes gens, aux
« vieillards, aux citoyens, aux étrangers ; et
« comme ma soumission à ses ordres est pour
« vous le plus grand de ses bienfaits, si vous me

« faites mourir, vous rejetterez le don de Dieu, « et vous ne trouverez personne qui soit animé « du même zèle. C'est donc votre cause que je « soutiens aujourd'hui, en paraissânt défendre la « mienne. Car enfin Anytus et Mélitus peuvent « me calomnier, me bannir, m'ôter la vie; mais « ils ne sauraient me nuire : ils sont plus à plain- « dre que moi, puisqu'ils sont injustes.

« Pour échapper à leurs coups, je n'ai point, « à l'exemple des autres accusés, employé les « menées clandestines, les sollicitations ouver- « tes. Je vous ai trop respectés, pour chercher à « vous attendrir par mes larmes, ou par celles « de mes enfans et de mes amis rassemblés autour « de moi. C'est au théâtre qu'il faut exciter la « pitié par des images touchantes; ici la vérité « seule doit se faire entendre. Vous avez fait un « serment solennel de juger suivant les lois; si je « vous arrachais un parjure, je serais véritable- « ment coupable d'impiété. Mais, plus persuadé « que mes adversaires de l'existence de la divi- « nité, je me livre sans crainte à sa justice, ainsi « qu'à la vôtre. »

Les juges de Socrate étaient la plupart des gens du peuple, sans lumières et sans principes : les uns prirent sa fermeté pour une insulte; les autres furent blessés des éloges qu'il venait de se donner. Il intervint un jugement qui le déclarait atteint et convaincu. Ses ennemis ne l'emportèrent que de quelques voix; ils en eussent eu moins

encore, et auraient été punis eux-mêmes, s'il avait fait le moindre effort pour fléchir ses juges.

Suivant la jurisprudence d'Athènes, il fallait un second jugement pour statuer sur la peine. Mélitus, dans son accusation, concluait à la mort. Socrate pouvait choisir entre une amende, le bannissement, ou la prison perpétuelle. Il reprit la parole, et dit qu'il s'avouerait coupable, s'il s'infligeait la moindre punition; mais qu'ayant rendu de grands services à la république, il mériterait d'être nourri dans le Prytanée aux dépens du public. A ces mots, quatre-vingts des juges qui avaient d'abord opiné en sa faveur, adhérèrent aux conclusions de l'accusateur, et la sentence de mort fut prononcée; elle portait que le poison terminerait les jours de l'accusé.

Socrate la reçut avec la tranquillité d'un homme qui pendant toute sa vie avait appris à mourir. Dans un troisième discours, il consola les juges qui l'avaient absous, en observant qu'il ne peut rien arriver de funeste à l'homme de bien, soit pendant sa vie, soit après sa mort : à ceux qui l'avaient accusé ou condamné, il représenta qu'ils éprouveraient sans cesse les remords de leur conscience et les reproches des hommes; que, la mort étant un gain pour lui, il n'était point irrité contre eux, quoiqu'il eût à se plaindre de leur haine. Il finit par ces paroles : « Il est temps de nous reti-« rer, moi pour mourir, et vous pour vivre. Qui

« de nous jouira d'un meilleur sort? la divinité « seule peut le savoir. »

Quand il sortit du palais pour se rendre à la prison, on n'aperçut aucun changement sur son visage, ni dans sa démarche. Il dit à ses disciples, qui fondaient en larmes à ses côtés : « Eh! pour« quoi ne pleurez-vous que d'aujourd'hui? igno« riez-vous qu'en m'accordant la vie, la nature « m'avait condamné à la perdre? Ce qui me dé« sespère, s'écriait le jeune Apollodore dans l'é« garement de son affliction, c'est que vous mou« rez innocent. Aimeriez-vous mieux, lui répondit « Socrate en souriant, que je mourusse coupa« ble? » Il vit passer Anytus, et dit à ses amis : « Voyez comme il est fier de son triomphe! il ne « sait pas que la victoire reste toujours à l'homme « vertueux. »

Le lendemain de son jugement, le prêtre d'Apollon mit une couronne sur la poupe de la galère qui porte tous les ans à Délos les offrandes des Athéniens. Depuis cette cérémonie jusqu'au retour du vaisseau, la loi défend d'exécuter les jugemens qui prononcent la peine de mort.

Socrate passa trente jours dans la prison, sans rien changer à son genre de vie, entouré de ses disciples, qui, pour soulager leur douleur, venaient à tous momens recevoir ses regards et ses paroles; qui, à tous momens, croyaient les recevoir pour la dernière fois.

Un jour, à son réveil, il aperçut Criton assis

auprès de son lit; c'était un de ceux qu'il aimait le plus. « Vous voilà plus tôt qu'à l'ordinaire, lui « dit-il; n'est-il pas grand matin encore? Oui, ré- « pondit Criton, le jour commence à peine.... « *Socrate*. Je suis surpris que le garde de la pri- « son vous ait permis d'entrer. *Criton*. Il me con- « naît; je lui ai fait quelques petits présens. *So-* « *crate*. Y a-t-il long-temps que vous êtes arrivé? « *Crit*. Assez de temps. *Socr*. Pourquoi ne pas « m'éveiller? *Crit*. Vous goûtiez un sommeil si « paisible! je n'avais garde de l'interrompre. J'a- « vais toujours admiré le calme de votre âme, « j'en étais encore plus frappé dans ce moment. « *Socr*. Il serait honteux qu'un homme de mon « âge pût s'inquiéter des approches de la mort. « Mais qui vous engage à venir si tôt? *Crit*. Une « nouvelle accablante, non pour vous, mais pour « moi et pour vos amis; la plus cruelle et la plus « affreuse des nouvelles. *Socr*. Le vaisseau est-il « arrivé? *Crit*. On le vit hier au soir à Sunium; « il arrivera sans doute aujourd'hui, et demain « sera le jour de votre trépas. *Socr*. A la bonne « heure, puisque telle est la volonté des dieux »

Alors Criton lui représenta que, ne pouvant supporter l'idée de le perdre, il avait, avec quelques amis, pris la résolution de le tirer de la prison; que les mesures étaient concertées pour la nuit suivante; qu'une légère somme leur suffirait pour corrompre les gardes et imposer silence à leurs accusateurs; qu'on lui ménagerait en

Thessalie une retraite honorable et une vie tranquille; qu'il ne pouvait se refuser à leurs prières, sans se trahir lui-même, sans trahir ses enfans qu'il laisserait dans le besoin, sans trahir ses amis, auxquels on reprocherait à jamais de n'avoir pas sacrifié tous leurs biens pour lui sauver la vie.

« Oh! mon cher Criton, répondit Socrate, vo« tre zèle n'est pas conforme aux principes que « j'ai toujours fait profession de suivre, et que « les plus rigoureux tourmens ne me forceront ja« mais d'abandonner. »

« Il faut écarter d'abord les reproches que vous « craignez de la part des hommes; vous savez que « ce n'est pas à l'opinion du grand nombre qu'il « faut s'en rapporter, mais à la décision de celui « qui discerne le juste de l'injuste, et qui n'est « autre que la vérité. Il faut écarter aussi les « alarmes que vous tâchez de m'inspirer à l'é« gard de mes enfans; ils recevront de mes amis « les services que leur générosité m'offre aujour« d'hui. Ainsi toute la question est de savoir s'il « est conforme à la justice que je quitte ces lieux « sans la permission des Athéniens.

« Ne sommes-nous pas convenus souvent que « dans aucune circonstance il n'est permis de ren« dre injustice pour injustice? N'avons-nous pas « reconnu encore que le premier devoir du ci« toyen est d'obéir aux lois, sans qu'aucun pré« texte puisse l'en dispenser? Or, ne serait-ce

« pas leur ôter toute leur force et les anéantir, « que de s'opposer à leur exécution? Si j'avais à « m'en plaindre, j'étais libre, il dépendait de « moi de passer en d'autres climats; mais j'ai « porté jusqu'à présent leur joug avec plaisir; j'ai « mille fois éprouvé les effets de leur protection et « de leur bienfaisance; et, parce que des hommes « en ont abusé pour me perdre, vous voulez que, « pour me venger d'eux, je détruise les lois, et « que je conspire contre ma patrie dont elles sont « le soutien!

« J'ajoute qu'elles m'avaient préparé une res- « source. Je n'avais, après la première sentence, « qu'à me condamner au bannissement; j'ai voulu « en subir une seconde, et j'ai dit tout haut que « je préférais la mort à l'exil. Irai-je donc, infi- « dèle à ma parole ainsi qu'à mon devoir, mon- « trer aux nations éloignées Socrate proscrit, hu- « milié, devenu le corrupteur des lois et l'ennemi « de l'autorité, pour conserver quelques jours « languissans et flétris? Irai-je y perpétuer le sou- « venir de ma faiblesse et de mon crime, et n'o- « ser y prononcer les mots de justice et de vertu « sans en rougir moi-même, et sans m'attirer les « reproches les plus sanglans? Non, mon cher « ami, restez tranquille, et laissez-moi suivre la « voie que les dieux m'ont tracée. »

Deux jours après cette conversation, les onze magistrats qui veillent à l'exécution des criminels,

se rendirent de bonne heure à la prison pour le délivrer de ses fers et lui annoncer le moment de son trépas. Plusieurs de ses disciples entrèrent ensuite ; ils étaient à peu près au nombre de vingt ; ils trouvèrent auprès de lui Xanthippe, son épouse, tenant le plus jeune de ses enfans entre ses bras. Dès qu'elle les aperçut, elle s'écria d'une voix entrecoupée de sanglots : « Ah! voilà vos amis, « et c'est pour la dernière fois ! » Socrate ayant prié Criton de la faire remener chez elle, on l'arracha de ce lieu, jetant des cris douloureux et se meurtrissant le visage.

Jamais il ne s'était montré à ses disciples avec tant de patience et de courage ; ils ne pouvaient le voir sans être oppressés par la douleur, l'écouter sans être pénétrés de plaisir. Dans son dernier entretien, il leur dit qu'il n'était permis à personne d'attenter à ses jours, parce que, placés sur la terre comme dans un poste, nous ne devons le quitter que par la permission des dieux ; que pour lui, résigné à leur volonté, il soupirait après le moment qui le mettrait en possession du bonheur qu'il avait tâché de mériter par sa conduite. De là passant au dogme de l'immortalité de l'âme, il l'établit par une foule de preuves qui justifiaient ses espérances : « Et quand même, disait-il, ces « espérances ne seraient pas fondées, outre que « les sacrifices qu'elles exigent ne m'ont pas em- « pêché d'être le plus heureux des hommes, elles « écartent loin de moi les amertumes de la mort,

« et répandent sur mes derniers momens une joie « pure et délicieuse.

« Ainsi, ajouta-t-il, tout homme qui, renonçant « aux voluptés, a pris soin d'embellir son âme, « non d'ornemens étrangers, mais des ornemens « qui lui sont propres, tels que la justice, la tem- « pérance et les autres vertus, doit être plein d'une « entière confiance, et attendre paisiblement « l'heure de son trépas. Vous me suivrez quand « la vôtre sera venue, la mienne approche ; et, « pour me servir de l'expression d'un de nos « poëtes, j'entends déjà sa voix qui m'appelle. »

« N'auriez-vous pas quelque chose à nous pres- « crire à l'égard de vos enfans et de vos affaires ? « lui demanda Criton. Je vous réitère le conseil « que je vous ai souvent donné, répondit Socrate, « celui de vous enrichir de vertu ; si vous le sui- « vez, je n'ai pas besoin de vos promesses ; si « vous le négligez, elles seraient inutiles à ma fa- « mille. »

Il passa ensuite dans une petite pièce pour se baigner : Criton le suivit. Ses autres amis s'entretinrent des discours qu'ils venaient d'entendre, et de l'état où sa mort allait les réduire : ils se regardaient déjà comme des orphelins privés du meilleur des pères, et pleuraient moins sur lui que sur eux-mêmes. On lui présenta ses trois enfans ; deux étaient encore dans un âge fort tendre ; il donna quelques ordres aux femmes qui les avaient ame-

nés, et, après les avoir renvoyés, il vint rejoindre ses amis.

Un moment après, le garde de la prison entra. « Socrate, lui dit-il, je ne m'attends pas aux im- « précations dont me chargent ceux à qui je viens « annoncer qu'il est temps de prendre le poison. « Comme je n'ai jamais vu personne ici qui eût « autant de force et de douceur que vous, je suis « assuré que vous n'êtes pas fâché contre moi, et « que vous ne m'attribuez pas votre infortune; « vous n'en connaissez que trop les auteurs. Adieu, « tâchez de vous soumettre à la nécessité. » Ses pleurs lui permirent à peine d'achever, et il se retira dans un coin de la prison pour les répandre sans contrainte. « Adieu, lui répondit Socrate, je « suivrai votre conseil. » Et se tournant vers ses « amis : « Que cet homme a bon cœur ! leur dit-il. « Pendant que j'étais ici, il venait quelquefois « causer avec moi... Voyez comme il pleure..... « Criton, il faut lui obéir : qu'on apporte le poi- « son, s'il est prêt; et s'il ne l'est pas, qu'on le « broie au plus tôt.

Criton voulut lui remontrer que le soleil n'était pas encore couché, que d'autres avaient eu la liberté de prolonger leur vie de quelques heures. « Ils avaient leurs raisons, dit Socrate, et j'ai les « miennes pour en agir autrement. »

Criton donna des ordres, et quand ils furent exécutés, un domestique apporta la coupe fatale. Socrate ayant demandé ce qu'il avait à faire :

« Vous promener après avoir pris la potion, répon-
« dit cet homme, et vous coucher sur le dos quand
« vos jambes commenceront à s'appesantir. »
Alors, sans changer de visage et d'une main assurée, il prit la coupe; et, après avoir adressé ses prières aux dieux, il l'approcha de sa bouche.

Dans ce moment terrible, le saisissement et l'effroi s'emparèrent de toutes les âmes, et des pleurs involontaires coulèrent de tous les yeux; les uns, pour les cacher, jetaient leur manteau sur leur tête; les autres se levaient en sursaut pour se dérober à sa vue; mais, lorsqu'en ramenant leurs regards sur lui, ils s'aperçurent qu'il venait de renfermer la mort dans son sein, leur douleur, trop long-temps contenue, fut forcée d'éclater, et leurs sanglots redoublèrent aux cris du jeune Apollopore, qui, après avoir pleuré toute la journée, faisait retentir la prison de hurlemens affreux.
« Que faites-vous, mes amis? leur dit Socrate sans
« s'émouvoir. J'avais écarté ces femmes, pour
« n'être pas témoin de pareilles faiblesses. Rap-
« pelez votre courage; j'ai toujours ouï dire que
« la mort devait être accompagnée de bons au-
« gures. »

Cependant il continuait à se promener : dès qu'il sentit de la pesanteur dans ses jambes, il se mit sur son lit et s'enveloppa de son manteau. Le domestique montrait aux assistans les progrès successifs du poison. Déjà un froid mortel avait glacé les pieds et les jambes, il était près de s'insinuer dans

le cœur, lorsque Socrate, soulevant son manteau, dit à Criton : « Nous devons un coq à Esculape ; « n'oubliez pas de vous acquitter de ce vœu. « Cela sera fait, répondit Criton : mais n'avez-« vous pas encore quelque ordre à nous donner? » Il ne répondit point : un instant après, il fit un petit mouvement ; le domestique l'ayant découvert, reçut son dernier regard, et Criton lui ferma les yeux.

Ainsi mourut le plus religieux, le plus vertueux et le plus heureux des hommes ; le seul peut-être qui, sans crainte d'être démenti, pût dire hautement : Je n'ai jamais, ni par mes paroles ni par mes actions, commis la moindre injustice (5).

CHAPITRE LXVIII.

Fêtes et Mystères d'Eleusis.

Je vais parler du point le plus important de la religion des Athéniens, de ces mystères dont l'origine se perd dans la nuit des temps, dont les cérémonies n'inspirent pas moins de terreur que de vénération, et dont le secret n'a jamais été révélé que par quelques personnes dévouées aussitôt à la mort et à l'exécration publique : car la loi n'est pas satisfaite par la perte de leur vie et la confiscation de leurs biens ; une colonne exposée

à tous les yeux doit encore perpétuer le souvenir du crime et de la punition.

De tous les mystères établis en l'honneur de différentes divinités, il n'en est pas de plus célèbres que ceux de Cérès. C'est elle-même, dit-on, qui en régla les cérémonies. Pendant qu'elle parcourait la terre, sur les traces de Proserpine enlevée par Pluton, elle arriva dans la plaine d'Éleusis; et, flattée de l'accueil qu'elle reçut des habitans, elle leur accorda deux bienfaits signalés, l'art de l'agriculture, et la connaissance de la doctrine sacrée. On ajoute que les petits mystères qui servent de préparation aux grands, furent institués en faveur d'Hercule.

Mais laissons au vulgaire de si vaines traditions, il serait moins essentiel de connaître les auteurs de ce système religieux, que d'en pénétrer l'objet. On prétend que partout où les Athéniens l'ont introduit, il a répandu l'esprit d'union et d'humanité, qu'il purifie l'âme de son ignorance et de ses souillures; qu'il procure l'assistance particulière des dieux, les moyens de parvenir à la perfection de la vertu, les douceurs d'une vie sainte, l'espérance d'une mort paisible et d'une félicité qui n'aura point de bornes. Les initiés occuperont une place distinguée dans les champs Élysées, ils jouiront d'une lumière pure, et vivront dans le sein de la divinité; tandis que les autres habiteront, après leur mort, des lieux de ténèbres et d'horreur.

Pour éviter une pareille alternative, les Grecs viennent de toute parts mendier à Eleusis le gage du bonheur qu'on leur annonce. Dès l'âge le plus tendre, les Athéniens sont admis aux cérémonies de l'initiation; et ceux qui n'y ont jamais participé, les demandent avant de mourir: car les menaces et les peintures des peines d'une autre vie, regardées auparavant comme un sujet de dérision, font alors une impression plus vive sur les esprits, et les remplissent d'une crainte qui va quelquefois jusqu'à la faiblesee.

Cependant quelques personnes éclairées ne croient pas avoir besoin d'une telle association pour être vertueuses. Socrate ne voulut jamais s'y faire agréger, et ce refus laissa quelques doutes sur sa religion. Un jour, en ma présence, on exhortait Diogène à contracter cet engagement; il répondit : « Patæcion, ce fameux voleur, obtint « l'initiation; Épaminondas et Agésilas ne la sol« licitèrent jamais. Puis-je croire que le premier « sera heureux dans les champs Élysées, tandis « que les seconds seront traînés dans les bourbiers « des enfers[1] »

Tous les Grecs peuvent prétendre à la participation des mystères : une loi ancienne en exclut les autres peuples. On m'avait promis de l'adoucir en ma faveur; j'avais pour moi le titre de citoyen d'Athènes, et la puissante autorité des exemples; mais, comme il fallait promettre de m'astreindre à des pratiques et à des abstinences qui auraient

gêné ma liberté, je me contentai de faire quelques recherches sur cette institution, et j'en appris des détails que je puis exposer sans parjure. Je vais les joindre au récit du dernier voyage que je fis à Éleusis, à l'occasion des grands mysteres qu'on y célèbre tous les ans, le 15 du mois de boédromion. La fête des petits mystères est également annuelle, et tombe six mois auparavant.

Pendant qu'on solennise la première, toute poursuite en justice est sévèrement prohibée; toute saisie contre un débiteur déjà condamné, doit être suspendue. Le lendemain des fêtes, le sénat fait des perquisitions sévères contre ceux qui, par des actes de violence, ou par d'autres moyens, auraient troublé l'ordre des cérémonies. La peine de mort, ou de fortes amendes, sont prononcées contre les coupables. Cette rigueur est nécessaire peut-être pour maintenir l'ordre parmi cette multitude immense qui se rend à Éleusis. En temps de guerre, les Athéniens envoient, de toutes parts, des députés offrir des sauf-conduits à ceux qui désirent y venir, soit à titre d'initiés, soit comme simples spectateurs.

Je partis avec quelques-uns de mes amis, le 14 de boédromion, dans la deuxième année de la cent neuvième olympiade. La porte par où l'on sort d'Athènes s'appelle la porte sacrée; le chemin qui de là conduit à Éleusis, se nomme la voie sacrée. L'intervalle entre ces deux villes est d'environ cent stades. Après avoir traversé une colline

assez élevée, et couverte de lauriers-roses, nous entrâmes dans le territoire d'Éleusis, et nous arrivâmes sur les bords de deux petits ruisseaux consacrés, l'un à Cérès, et l'autre à Proserpine. J'en fais mention, parce que les prêtres du temple ont seuls le droit d'y pêcher, que les eaux en sont salées, et que l'on en fait usage dans les cérémonies de l'initiation.

Plus loin, sur le pont d'une rivière qui porte le nom de Céphise, comme celle qui coule auprès d'Athènes, nous essuyâmes des plaisanteries grossières de la part d'une nombreuse populace. Pendant les fêtes, elle se tient dans cette espèce d'embuscade pour s'égayer aux dépens de tous ceux qui passent, et surtout des personnes les plus distinguées de la république. C'est ainsi, disait-on, que Cérès, en arrivant à Éleusis, fut accueillie par une vieille femme nommée Iambé.

A une légère distance de la mer, se prolonge dans la plaine, du nord-ouest au sud-est, une grande colline, sur le penchant et à l'extrémité orientale de laquelle on a placé le fameux temple de Cérès et de Proserpine. Au-dessous est la petite ville d'Éleusis. Aux environs, et sur la colline même, s'élèvent plusieurs monumens sacrés, tels que des chapelles et des autels : de riches particuliers d'Athènes y possèdent de belles maisons de campagne.

Le temple, construit par les soins de Périclès, en marbre pentélique, sur le rocher même qu'on

avait aplani, est entouré vers l'orient. Il est aussi vaste que magnifique; l'enceinte qui l'entoure, a du nord au midi environ trois cent quatre-vingt-quatre pieds, du levant au couchant environ trois cent vingt-cinq. Les plus célèbres artistes furent chargés de conduire ces ouvrages à leur perfection.

Parmi les ministres attachés au temple, on en remarque quatre principaux. Le premier est l'hiérophante : son nom désigne celui qui révèle les choses saintes, et sa principale fonction est d'initier aux mystères. Il paraît avec une robe distinguée, le front orné d'un diadème, et les cheveux flottans sur ses épaules; il faut que son âge soit assez mûr pour répondre à la gravité de son ministère, et sa voix assez belle pour se faire écouter avec plaisir. Son sacerdoce est à vie; dès le moment qu'il en est revêtu, il doit s'astreindre au célibat : on prétend que des frictions de ciguë le mettent en état d'observer cette loi.

Le second des ministres est chargé de porter le flambeau sacré dans les cérémonies, et de purifier ceux qui se présentent à l'initiation : il a, comme l'hiérophante, le droit de ceindre le diadème. Les deux autres sont le héraut sacré, et l'assistant à l'autel : c'est au premier qu'il appartient d'écarter les profanes, et d'entretenir le silence et le recueillement parmi les initiés; le second doit aider les autres dans leurs fonctions.

La sainteté de leur ministère est encore relevée par l'éclat de la naissance. On choisit l'hiéro-

phante dans la maison des Eumolpides, l'une des plus anciennes d'Athènes, le héraut sacré dans celle des Céryces, qui est une branche des Eumolpides : les deux autres appartiennent à des familles également illustres. Ils ont tous quatre au-dessous d'eux plusieurs ministres subalternes, tels que des interprètes, des chantres, et des officiers chargés du détail des processions et des différentes espèces de cérémonies.

On trouve encore à Éleusis des prêtresses consacrées à Cérès et à Proserpine. Elles peuvent initier certaines personnes, et, en certains jours de l'année, offrir des sacrifices pour des particuliers.

Les fêtes sont présidées par le second des archontes, spécialement chargé d'y maintenir l'ordre, et d'empêcher que le culte n'y reçoive la moindre atteinte. Elles durent plusieurs jours. Quelquefois les initiés interrompent leur sommeil pour continuer leurs exercices ; nous les vîmes pendant la nuit sortir de l'enceinte, marchant deux à deux en silence, et tenant chacun une torche allumée. En rentrant dans l'asile sacré, ils précipitaient leur marche ; et j'appris qu'ils allaient figurer les courses de Cérés et de Proserpine, et que, dans leurs évolutions rapides, ils secouaient leurs flambeaux, et se les transmettaient fréquemment les uns aux autres. La flamme qu'ils en font jaillir sert, dit-on, à purifier les âmes, et devient le symbole de la lumière qui doit les éclairer.

Un jour, on célébra des jeux en l'honneur des déesses. De fameux athlètes, partis de différens cantons de la Grèce, s'étaient rendus aux fêtes ; et le prix du vainqueur fut une mesure de l'orge recueillie dans la plaine voisine, dont les habitans, instruits par Cérès, ont les premiers cultivé cette espèce de blé.

Au sixième jour, le plus brillant de tous, les ministres du temple et les initiés conduisirent d'Athènes à Éleusis la statue d'Iachus, qu'on dit être fils de Cérès ou de Proserpine. Le dieu, couronné de myrte, tenait un flambeau. Environ trente mille personnes l'accompagnaient. Les airs retentissaient au loin du nom d'Iachus. La marche, dirigée par le son des instrumens et le chant des hymnes, était quelquefois suspendue par des sacrifices et des danses. La statue fut introduite dans le temple d'Éleusis, et ramenée ensuite dans le sien avec le même appareil et les mêmes cérémonies.

Plusieurs de ceux qui suivaient la procession n'avaient encore participé qu'aux petits mystères, célébrés tous les ans dans un petit temple situé auprès de l'Ilissus, aux portes d'Athènes. C'est là qu'un des prêtres du second ordre est chargé d'examiner et de préparer les candidats : il les exclut, s'ils se sont mêlés de prestiges, s'ils sont coupables de crimes atroces, et surtout s'ils ont commis un meurtre, même involontaire ; il soumet les autres à des expiations fréquentes ; et, leur fai-

sant sentir la nécessité de préférer la lumière de la vérité aux ténèbres de l'erreur, il jette dans leur esprit les semences de la doctrine sacrée, et les exhorte à réprimer toute passion violente, à mériter, par la pureté de l'esprit et du cœur, l'ineffable bienfait de l'initiation.

Le noviciat est quelquefois de plusieurs années: il faut qu'il dure au moins une année entière. Pendant le temps de leurs épreuves, ils se rendent aux fêtes d'Éleusis; mais ils se tiennent à la porte du temple, et soupirent après le moment qu'il leur sera permis d'y pénétrer.

Il était enfin arrivé ce moment : l'initiation aux grands mystères avait été fixée à la nuit suivante. On s'y préparait par des sacrifices et des vœux que le second des archontes, accompagné de quatre assistans nommés par le peuple, offrait pour la prospérité de l'état. Les novices étaient couronnés de myrte.

Leur robe semble contracter en cette occasion un tel caractère de sainteté, que la plupart la portent jusqu'à ce qu'elle soit usée, que d'autres en font des langes pour leurs enfans, ou la suspendent au temple. Nous les vîmes entrer dans l'enceinte sacrée ; et, le lendemain, un des nouveaux initiés, qui était de mes amis, me fit le récit de quelques cérémonies dont il avait été le témoin.

Nous trouvâmes, me dit-il, les ministres du temple revêtus de leurs habits pontificaux. L'hiérophante, qui dans ce moment représente l'auteur

de l'univers, avait des symboles qui désignaient la puissance suprême : le porte-flambeau et l'assistant de l'autel paraissaient avec les attributs du soleil et de la lune ; le héraut sacré, avec ceux de Mercure.

Nous étions à peine placés, que le héraut s'écria: « Loin d'ici les profanes, les impies, et tous ceux « dont l'âme est souillée de crimes! « Après cet avertissement, la peine de mort serait décernée contre ceux qui auraient la témérité de rester dans l'assemblée sans en avoir le droit. Le second des ministres fit étendre sous nos pieds les peaux des victimes offertes en sacrifice, et nous purifia de nouveau. On lut à haute voix les rituels de l'initiation, et l'on chanta des hymnes en l'honneur de Cérès.

Bientôt un bruit sourd se fit entendre. La terre semblait mugir sous nos pas ; la foudre et les éclairs ne laissaient entrevoir que des fantômes et des spectres errans dans les ténèbres. Ils remplissaient les lieux saints de hurlemens qui nous glaçaient d'effroi, et de gémissemens qui déchiraient nos âmes. La douleur meurtrière, les soins dévorans, la pauvreté, les maladies, la mort, se présentaient à nos yeux sous des formes odieuses et funèbres. L'hiérophante expliquait ces divers emblêmes, et ses peintures vives redoublaient notre inquiétude et nos frayeurs.

Cependant, à la faveur d'une faible lumière, nous avancions vers cette région des enfers, où

les âmes se purifient, jusqu'à ce qu'elles parviennent au séjour du bonheur. Au milieu de quantité de voix plaintives, nous entendîmes les regrets amers de ceux qui avaient attenté à leurs jours. « Ils sont punis, disait l'hiérophante, parce qu'ils « ont quitté le poste que les dieux leur avaient « assigné dans ce monde. »

A peine eut-il proféré ces mots, que des portes d'airain, s'ouvrant avec un fracas épouvantable, présentèrent à nos regards les horreurs du Tartare. Il ne retentisait que du bruit des chaînes et des cris des malheureux; et ces cris lugubres et perçans laissaient échapper par intervalles ces terribles paroles : « Apprenez, par notre exemple, « à respecter les dieux, à être justes et recon- « naissans. » Car la dureté du cœur, l'abandon des parens, toutes les espèces d'ingratitude, sont soumises à des châtimens, ainsi que les crimes qui échappent à la justice des hommes, ou qui détruisent le culte des dieux. Nous vîmes les Furies, armées de fouets, s'acharner impitoyablement sur les coupables.

Ces tableaux effrayans, sans cesse animés par la voix sonore et majestueuse de l'hiérophante, qui semblait exercer le ministère de la vengeance céleste, nous remplissaient d'épouvante, et nous laissaient à peine le temps de respirer, lorsqu'on nous fit passer en des bosquets délicieux, sur des prairies riantes, séjour fortuné, image des champs Élysées, où brillait une clarté pure, où des voix

agréables faisaient entendre des sons ravissans; lorsque, introduits ensuite dans le lieu saint, nous jetâmes les yeux sur la statue de la déesse, resplendissante de lumière, et parée de ses plus riches ornemens. C'était là que devaient finir nos épreuves; et c'est là que nous avons vu, que nous avons entendu des choses qu'il n'est pas permis de révéler (6). J'avouerai seulement que, dans l'ivresse d'une joie sainte, nous avons chanté des hymnes pour nous féliciter de notre bonheur (7).

Tel fut le récit du nouvel initié. Un autre m'apprit une circonstance qui avait échappé au premier. Un jour, pendant les fêtes, l'hiérophante découvrit ces corbeilles mystérieuses qu'on porte dans les processions, et qui sont l'objet de la vénération publique. Elles renferment les symboles sacrés dont l'inspection est interdite aux profanes, et qui ne sont pourtant que des gâteaux de différentes formes, des grains de sel, et d'autres objets relatifs, soit à l'histoire de Cérès, soit aux dogmes enseignés dans les mystères. Les initiés, après les avoir transportés d'une corbeille dans l'autre, affirment qu'ils ont jeuné et bu le cicéon.

Parmi les personnes qui n'étaient pas initiées, j'ai vu souvent des gens d'esprit se communiquer leurs doutes sur la doctrine qu'on enseigne dans les mystères de Cérès. Ne contient-elle que l'histoire de la nature et de ses révolutions? N'a-t-on d'autre but que de montrer qu'à la faveur des lois et de l'agriculture l'homme a passé de l'état de

barbarie à l'état de civilisation? Mais pourquoi de pareilles notions seraient-elles couvertes d'un voile? Un disciple de Platon proposait avec modestie une conjecture que je vais rapporter. (8)

Il paraît certain, disait-il, qu'on établit dans les mystères la nécessité des peines et des récompenses qui nous attendent après la mort, et qu'on y donne aux novices la représentation des différentes destinées que les hommes subissent dans ce monde et dans l'autre. Il paraît aussi que l'hiérophante leur apprend que, parmi ce grand nombre de divinités adorées par la multitude, les unes sont de purs génies qui, ministres des volontés d'un Être suprême, règlent sous ses ordres les mouvemens de l'univers; et les autres furent de simples mortels, dont on conserve encore les tombeaux en plusieurs endroits de la Grèce.

D'après ces notions, n'est-il pas naturel de penser que, voulant donner une plus juste idée de la divinité, les instituteurs des mystères s'efforcèrent de maintenir un dogme dont il reste des vestiges plus ou moins sensibles dans les opinions et les cerémonies de presque tous les peuples, celui d'un Dieu, principe et fin de toutes choses? Tel est, à mon avis, le secret auguste qu'on révèle aux initiés.

Des vues politiques favorisèrent sans doute l'établissement de cette association religieuse. Le polythéisme était généralement répandu lorsqu'on s'aperçut des funestes effets qui résultaient, pour la morale, d'un culte dont les objets ne s'étaient

multipliés que pour autoriser toutes les espèces d'injustices et de vices : mais ce culte était agréable au peuple, autant par son ancienneté que par ses imperfections mêmes. Loin de songer vainement à le détruire, on tâcha de le balancer par une religion plus pure, et qui réparerait les torts que le polythéisme faisait à la société. Comme la multitude est plus aisément retenue par les lois que par les mœurs, on crut pouvoir l'abandonner à des superstitions dont il serait facile d'arrêter les abus: comme les citoyens éclairés doivent être plutôt conduits par les mœurs que par les lois, on crut devoir leur communiquer une doctrine propre à inspirer des vertus.

Ainsi, ajoutait ce disciple de Platon, vous comprenez déjà pourquoi les dieux sont joués sur le théâtre d'Athènes : les magistrats, délivrés des fausses idées du polythéisme, sont très-éloignés de réprimer une licence qui ne pourrait blesser que le peuple; et dont le peuple s'est fait un amusement.

Vous comprenez encore comment deux religions si opposées dans leurs dogmes, subsistent depuis si long-temps en un même endroit, sans trouble et sans rivalité; c'est qu'avec des dogmes différens, elles ont le même langage, et que la vérité conserve pour l'erreur les ménagemens qu'elle en devrait exiger.

Les mystères n'annoncent à l'extérieur que le culte adopté par la multitude : les hymnes qu'on

y chante en public, et la plupart des cérémonies qu'on y pratique, remettent sous nos yeux plusieurs circonstances de l'enlèvement de Proserpine, des courses de Cérès, de son arrivée et de son séjour à Éleusis. Les environs de cette ville sont couverts de monumens construits en l'honneur de la déesse, et l'on y montre encore la pierre sur laquelle on prétend qu'elle s'assit épuisée de fatigue. Ainsi, d'un côté, les gens peu instruits se laissent entraîner par des apparences qui favorisent leurs préjugés; d'un autre côté, les initiés, remontant à l'esprit des mystères, croient pouvoir se reposer sur la pureté de leurs intentions.

Quoi qu'il en soit de la conjecture que je viens de rapporter, l'initiation n'est presque plus qu'une vaine cérémonie : ceux qui l'ont reçue ne sont pas plus vertueux que les autres; ils violent tous les jours la promesse qu'ils ont faite de s'abstenir de la volaille, du poisson, des grenades, des fèves, et de quelques autres espèces de légumes et de fruits. Plusieurs d'entre eux ont contracté cet engagement sacré par des voies peu conformes à son objet : car, presque de nos jours, on a vu le gouvernement, pour suppléer à l'épuisement des finances, permettre d'acheter le droit de participer aux mystères; et, depuis long-temps, des femmes de mauvaise vie ont été admises à l'initiation. Il viendra donc un temps où la corruption défigurera entièrement la plus sainte des associations.

CHAPITRE LXIX.

Histoire du Théâtre des Grecs.

VERS ce temps-là je terminai mes recherches sur l'art dramatique. Son origine et ses progrès ont partagé les écrivains, et élevé des prétentions parmi quelques peuples de la Grèce. En compilant, autant qu'il m'est possible, l'esprit de cette nation éclairée, je ne dois présenter que des résultats. J'ai trouvé de la vraisemblance dans les traditions des Athéniens, et je les ai préférées.

C'est dans le sein des plaisirs tumultueux, et dans l'égarement de l'ivresse, que se forma le plus régulier et le plus sublime des arts. Transportons-nous à trois siècles environ au-delà de celui où nous sommes.

Aux fêtes de Bacchus, solennisées dans les villes avec moins d'apparat, mais avec une joie plus vive qu'elles ne le sont aujourd'hui, on chantait des hymnes enfantés dans les accès vrais ou simulés du délire poétique : je parle de ces dithyrambes d'où s'échappent quelquefois des saillies de génie, et plus souvent encore les éclairs ténébreux d'une imagination exaltée. Pendant qu'ils retentissaient aux oreilles étonnées de la multitude, des chœurs de Bacchantes et de Fau-

nes, rangés autour des images obscènes qu'on portait en triomphe, faisaient entendre des chansons lascives, et quelquefois immolaient des particuliers à la risée du public.

Une licence plus effrénée régnait dans le culte que les habitans de la campagne rendaient à la même divinité; elle y régnait surtout, lorsqu'ils recueillaient les fruits de ses bienfaits. Des vendangeurs barbouillés de lie, ivres de joie et de vin, s'élançaient sur leurs chariots, s'attaquaient sur les chemins par des impromptus grossiers, se vengeaient de leurs voisins en les couvrant de ridicules, et des gens riches en dévoilant leurs injustices.

Parmi les poëtes qui florissaient alors, les uns chantaient les actions et les aventures des dieux et des héros; les autres attaquaient avec malignité les vices et les ridicules des personnes. Les premiers prenaient Homère pour modèle, les seconds s'autorisaient et abusaient de son exemple. Homère, le plus tragique des poëtes, le modèle de tous ceux qui l'ont suivi, avait, dans l'Iliade et l'Odyssée, perfectionné le genre héroïque; et dans le Margitès il avait employé la plaisanterie: mais comme le charme de ses ouvrages dépend en grande partie des passions et du mouvement dont il a su les animer, les poëtes qui vinrent après lui essayèrent d'introduire dans les leurs une action capable d'émouvoir et d'égayer les spectateurs; quelques-uns même tentèrent de produire ce dou-

ble effet, et hasardèrent des essais informes, qu'on a depuis appelés indifféremment tragédies ou comédies, parce qu'ils réunissaient à la fois les caractères de ces deux drames. Les auteurs de ces ébauches ne se sont distingués par aucune découverte; ils forment seulement, dans l'histoire de l'art, une suite de noms qu'i est inutile de rappeler à la lumière, puisqu'ils ne sauraient s'y soutenir.

On connaissait déjà le besoin et le pouvoir de l'intérêt théâtral : les hymnes en l'honneur de Bacchus, en peignant ses courses rapides et ses brillantes conquêtes, devenaient imitatifs; et dans les combats des jeux pythiques, on venait, par une loi expresse, d'ordonner aux joueurs de flûte qui entraient en lice, de représenter successivement les circonstances qui avaient précédé, accompagné et suivi la victoire d'Apollon sur Python.

Quelques années après ce règlement, Susarion et Thespis, tous deux nés dans un petit bourg de l'Attique, nommé Icarie, parurent chacun à la tête d'une troupe d'acteurs, l'un sur des tréteaux, l'autre sur un chariot. Le premier attaqua les vices et les ridicules de son temps; le second traita des sujets plus nobles, et puisés dans l'histoire.

Les comédies de Susarion étaient dans le goût de ces farces indécentes et satiriques qu'on joue encore dans quelques villes de la Grèce; elles firent long-temps les délices des habitans de la

campagne. Athènes n'adopta ce spectacle qu'après qu'il eut été perfectionné en Sicile.

Thespis avait vu plus d'une fois dans les fêtes, où l'on ne chantait encore que des hymnes, un des chanteurs, monté sur une table, former une espèce de dialogue avec le chœur. Cet exemple lui inspira l'idée d'introduire dans ses tragédies un acteur qui, avec de simples récits ménagés par intervalles, délasserait le chœur, partagerait l'action, et la rendrait plus intéressante. Cette heureuse innovation, jointe à d'autres libertés qu'il s'était données, alarma le législateur d'Athènes, plus capable que personne d'en sentir le prix et le danger. Solon proscrivit un genre où les traditions anciennes étaient altérées par des fictions. « Si nous honorons le mensonge dans nos « spectacles, dit-il à Thespis, nous le retrouve« rons bientôt dans les engagemens les plus sa« crés. »

Le goût excessif qu'on prit tout à coup, à la ville et à la campagee, pour les pièces de Thespis et de Susarion, justifia et rendit inutile la prévoyance inquiète de Solon. Les poëtes, qui jusqu'alors s'étaient exercés dans les dithyrambes et dans la satire licencieuse, frappés des formes heureuses dont ces genres commençaient à se revêtir, consacrèrent leurs talens à la tragédie et à la comédie. Bientôt on varia les sujets du premier de ces poëmes. Ceux qui ne jugent de leurs plaisirs que d'après l'habitude, s'écriaient que ces sujets

étaient étrangers au culte de Bacchus; les autres accoururent avec plus d'empressement aux nouvelles pièces.

Phrynichus, disciple de Thespis, préféra l'espèce de vers qui convient le mieux aux drames, fit quelques autres changemens, et laissa la tragédie dans l'enfance.

Eschyle la reçut de ses mains, enveloppée d'un vêtement grossier, le visage couvert de fausses couleurs ou d'un masque sans caractère, n'ayant ni grâces ni dignité dans ses mouvemens, inspirant le désir de l'intérêt qu'elle remuait à peine, éprise encore des farces et des facéties qui avaient amusé ses premières années, s'exprimant quelquefois avec élégance et dignité, souvent dans un style faible, rampant, et souillé d'obscénités grossières.

Le père de la tragédie, car c'est le nom qu'on peut donner à ce grand homme, avait reçu de la nature une âme forte et ardente. Son silence et sa gravité annonçaient l'austérité de son caractère. Dans les batailles de Marathon, de Salamine et de Platée, où tant d'Athéniens se distinguèrent par leur valeur, il fit remarquer la sienne. Il s'était nourri, dès sa plus tendre jeunesse, de ces poëtes qui, voisins des temps héroïques, concevaient d'aussi grandes idées qu'on faisait alors de grandes choses. L'histoire des siècles reculés offrait à son imagination vive, des succès et des revers éclatans, des trônes ensanglantés, des pas-

sions impétueuses et dévorantes, des vertus sublimes, des crimes et des vengeances atroces, partout l'empreinte de la grandeur, et souvent celle de la férocité.

Pour mieux assurer l'effet de ces tableaux, il fallait les détacher de l'ensemble où les anciens poëtes les avaient enfermés ; et c'est ce qu'avaient déjà fait les auteurs des dithyrambes et des premières tragédies : mais ils avaient négligé de les rapprocher de nous. Comme on est infiniment plus frappé des malheurs dont on est témoin, que de ceux dont on entend le récit, Eschyle employa toutes les ressources de la représentation théâtrale pour ramener sous nos yeux le temps et le lieu de la scène. L'illusion devint alors une réalité.

Il introduisit un second acteur dans ses premières tragédies ; et dans la suite, à l'exemple de Sophocle qui venait d'entrer dans la carrière du théâtre, il en établit un troisième, et quelquefois même un quatrième. Par cette multiplicité de personnages, un des acteurs devenait le héros de la pièce ; il attirait à lui le principal intérêt ; et comme le chœur ne remplissait plus qu'une fonction subalterne, Eschyle eut la précaution d'abréger son rôle, et peut-être ne la poussa-t-il pas assez loin.

On lui reproche d'avoir admis des personnages muets. Achille après la mort de son ami, et Niobé après celle de ses enfans, se traînent sur le théâtre, et pendant plusieurs scènes y restent immo-

biles, la tête voilée, sans proférer une parole; mais, s'il avait mis des larmes dans leurs yeux et des plaintes dans leur bouche, aurait-il produit un aussi terrible effet que par ce voile, ce silence, et cet abandon à la douleur?

Dans quelques-unes de ses pièces, l'exposition du sujet a trop d'étendue, dans d'autres, elle n'a pas assez de clarté : quoiqu'il pèche souvent contre les règles qu'on a depuis établies, il les a presque toutes entrevues.

On peut dire d'Eschyle ce qu'il dit lui-même du héros Hippomédon : « L'épouvante marche « devant lui, la tête élevée jusqu'aux cieux. » Il inspire partout une terreur profonde et salutaire; car il n'accable notre âme par des secousses violentes, que pour la relever aussitôt par l'idée qu'il lui donne de sa force. Ses héros aiment mieux être écrasés par la foudre que de faire une bassesse, et leur courage est plus inflexible que la loi fatale de la nécessité. Cependant il savait mettre des bornes aux émotions qu'il était si jaloux d'exciter : il évita toujours d'ensanglanter la scène, parce que ses tableaux devaient être effrayans, sans être horribles.

Ce n'est que rarement qu'il fait couler des larmes et qu'il excite la pitié; soit que la nature lui eût refusé cette douce sensibilité qui a besoin de se communiquer aux autres, soit plutôt qu'il craignît de les amollir. Jamais il n'eût exposé sur la scène, des Phèdres et des Sthénobées; jamais il

n'a peint les douceurs et les fureurs de l'amour; il ne voyait dans les différens accès de cette passion, que des faiblesses ou des crimes d'un dangereux exemple pour les mœurs, et il voulait qu'on fût forcé d'estimer ceux qu'on est forcé de plaindre.

Continuons à suivre les pas immenses qu'il a faits dans la carrière. Examinons la manière dont il a traité les différentes parties de la tragédie; c'est-à-dire, la fable, les mœurs, les pensées, les paroles, le spectacle et le chant.

Ses plans sont d'une extrême simplicité. Il négligeait ou ne connaissait pas assez l'art de sauver les invraisemblances, de nouer et dénouer une action, d'en lier étroitement les différentes parties, de la presser ou de la suspendre par des reconnaissances et par d'autres accidens imprévus: il n'intéresse quelquefois que par le récit des faits et par la vivacité du dialogue; d'autres fois, que par la force du style, ou par la terreur du spectacle. Il paraît qu'il regardait l'unité d'action et de temps comme essentielle; celle de lieu, comme moins nécessaire.

Le chœur, chez lui, ne se borne plus à chanter des cantiques; il fait partie du tout; il est l'appui du malheureux, le conseil des rois, l'effroi des tyrans, le confident de tous: quelquefois il participe à l'action pendant tout le temps qu'elle dure. C'est ce que les successeurs d'Eschyle auraient dû

pratiquer plus souvent, et ce qu'il n'a pas toujours pratiqué lui-même.

Le caractère et les mœurs de ces personnages sont convenables et se démentent rarement. Il choisit pour l'ordinaire ses modèles dans les temps héroïques, et les soutient à l'élévation où Homère avait placé les siens. Il se plaît à peindre des âmes vigoureuses, franches, supérieures à la crainte, dévouées à la patrie, insatiables de gloire et des combats, plus grandes qu'elles ne sont aujourd'hui, telles qu'il en voulait former pour la défense de la Grèce; car il écrivait dans le temps de la guerre des Perses.

Comme il tend plus à la terreur qu'à la pitié, loin d'adoucir les traits de certains caractères, il ne cherche qu'à les rendre plus féroces, sans nuire néanmoins à l'intérêt théâtral. Clytemnestre, après avoir égorgé son époux, raconte son forfait avec une dérision amère, avec l'intrépidité d'un scélérat. Ce forfait serait horrible, s'il n'était pas juste à ses yeux s'il n'était pas nécessaire, si, suivant les principes reçus dans les temps héroïques, le sang injustement versé ne devait pas être lavé par le sang. Clytemnestre laisse entrevoir sa jalousie contre Cassandre, son amour pour Égisthe; mais de si faibles ressorts n'ont pas conduit sa main. La nature et les dieux l'ont forcée à se venger. « J'annonce avec courage ce que j'ai « fait sans effroi, dit-elle au peuple; il m'est égal

« que vous l'approuviez où que vous le blâmiez.
« Voilà mon époux sans vie; c'est moi qui l'ai
« tué : son sang a rejalli sur moi; je l'ai reçu avec
« la même avidité qu'une terre brûlée par le soleil
« reçoit la rosée du ciel. Il avait immolé ma fille,
« et je l'ai poignardé; ou plutôt ce n'est pas Cly-
« temnestre, c'est le démon d'Atrée, le démon
« ordonnateur du sanglant festin de ce roi, c'est
« lui, dis-je, qui a pris mes traits, pour venger
« avec plus d'éclat les enfans de Thyeste. »

Cette idée deviendra plus sensible par la réflexion suivante. Au milieu des désordres et des mystères de la nature, rien ne frappait plus Eschyle que l'étrange destinée du genre humain : dans l'homme, des crimes dont il est l'auteur, des malheurs dont il est la victime; au dessus de lui, la vengeance céleste et l'aveugle fatalité, dont l'une le poursuit quand il est coupable, l'autre quand il est heureux. Telle est la doctrine qu'il avait puisée dans le commerce des sages, qu'il a semée dans presque toutes ses pièces, et qui, tenant nos âmes dans une terreur continuelle, les avertit sans cesse de ne pas s'attirer le courroux des dieux, de se soumettre aux coups du destin. De là ce mépris souverain qu'il témoigne pour les faux biens qui nous éblouissent, et cette force d'éloquence avec laquelle il insulte aux misères de la fortune. « O grandeurs humaines, s'écrie Cas-
« sandre avec indignation, brillantes et vaines
« images qu'une ombre peut obscurcir, une goutte

« d'eau effacer! la prospérité de l'homme me fait « plus de pitié que ses malheurs. »

De son temps on ne connaissait, pour le genre héroïque, que le ton de l'épopée et celui du dithyrambe. Comme ils s'assortissaient à la hauteur de ses idées et de ses sentimens, Eschyle les transporta, sans les affaiblir, dans la tragédie. Entraîné par un enthousiasme qu'il ne peut plus gouverner, il prodigue les épithètes, les métaphores, toutes les expressions figurées des mouvemens de l'âme; tout ce qui donne du poids, de la force, de la magnificence au langage; tout ce qui peut l'animer et le passionner. Sous son pinceau vigoureux, les récits, les pensées, les maximes se changent en images frappantes par leur beauté ou par leur singularité. Dans cette tragédie, qu'on pourrait appeler à juste titre, l'enfantement de Mars, « Roi des Thébains, dit un courrier qu'Étéocle « avait envoyé au devant de l'armée des Argiens, « l'ennemi approche, je l'ai vu, croyez-en mon « récit. »

« Sur un bouclier noir, sept chefs impitoyables
» Épouvantent les dieux de sermens effroyables:
« Près d'un taureau mourant qu'ils viennent d'égorger,
« Tous, la main dans le sang, jurent de se venger;
« Ils en jurent la Peur, le dieu Mars et Bellone. »

Il dit d'un homme dont la prudence était consommée: « Il moissonne ces sages et généreuses réso« lutions qui germent dans les profonds sillons de

« son âme. » Et ailleurs : « L'intelligence qui m'a-
« nime est descendue du ciel sur la terre, et me
« crie sans cesse : N'accorde qu'une faible es-
« time à ce qui est mortel. » Pour avertir les peu-
ples libres de veiller de bonne heure sur les dé-
marches d'un citoyen dangereux par ses talens et
ses richesses : « Gardez-vous, leur dit-il, d'élever
« un jeune lion, de le ménager quand il craint
« encore, de lui résister quand il ne craint plus
« rien. »

A travers ces brillantes étincelles, il règne, dans quelques-uns de ses ouvrages, une obscurité qui provient, non-seulement de son extrême précision et de la hardiesse de ses figures, mais encore des termes nouveaux dont il affecte d'enrichir ou de hérisser son style. Eschyle ne voulait pas que ses héros s'exprimassent comme le commun des hommes; leur élocution devait être au dessus du langage vulgaire, elle est souvent au dessus du langage connu. Pour fortifier sa diction, des mots volumineux et durement construits des débris de quelques autres, s'élèvent du milieu de la phrase, comme ces tours superbes qui dominent sur les remparts d'une ville. Je rapporte la comparaison d'Aristophane.

L'éloquence d'Eschyle était trop forte pour l'assujétir aux recherches de l'élégance, de l'harmonie et de la correction; son essor, trop audacieux pour ne pas l'exposer à des écarts et à des chutes. C'est un style en général noble et sublime; en

certains endroits, grand avec excès et pompeux jusqu'à l'enflure; quelquefois méconnaissable et révoltant par des comparaisons ignobles, des jeux de mots puérils, et d'autres vices qui sont communs à cet auteur avec ceux qui ont plus de génie que de goût. Malgré ses défauts, il mérite un rang très distingué parmi les plus célèbres poëtes de la Grèce.

Ce n'était pas assez que le ton imposant de ses tragédies laissât dans les âmes une forte impression de grandeur; il fallait, pour entraîner la multitude, que toutes les parties du spectacle concourussent à produire le même effet. On était alors persuadé que la nature, en donnant aux anciens héros une taille avantageuse, avait gravé sur leur front une majesté qui attirait autant le respect des peuples que l'appareil dont ils étaient entourés. Eschyle releva ses acteurs par une chaussure très-haute; il couvrit leurs traits, souvent difformes, d'un masque qui en cachait l'irrégularité; et les revêtit de robes traînantes et magnifiques, dont la forme était si décente que les prêtres de Cérès n'ont pas rougi de l'adopter. Les personnages subalternes eurent des masques et des vêtemens assortis à leurs rôles.

Au lieu de ces vils tréteaux qu'on dressait autrefois à la hâte, il obtint un théâtre pourvu de machines, et embelli de décorations. Il y fit retentir le son de la trompette; on y vit l'encens brûler sur les autels, les ombres sortir du tom-

beau, et les Furies s'élancer du fond du Tartare. Dans une de ses pièces, ces divinités infernales parurent, pour la première fois, avec des masques où la pâleur était empreinte, des torches à la main et des serpens entrelacés dans les cheveux, suivies d'un nombreux cortège de spectres horribles. On dit qu'à leur aspect et à leurs rugissemens, l'effroi s'empara de toute l'assemblée; que des femmes se délivrèrent de leur fruit avant terme; que des enfans moururent; et que les magistrats, pour prévenir de pareils accidens, ordonnèrent que le chœur ne serait plus composé que de quinze acteurs au lieu de cinquante.

Les spectateurs, étonnés de l'illusion que tant d'objets nouveaux faisaient sur leur esprit, ne le furent pas moins de l'intelligence qui brillait dans le jeu des acteurs. Eschyle les exerçait presque toujours lui-même, il réglait leurs pas, et leur apprenait à rendre l'action plus sensible par des gestes nouveaux et expressifs. Son exemple les instruisait encore mieux; il jouait avec eux dans ses pièces. Quelquefois il s'associait, pour les dresser, un habile maître de chœur, nommé Télestès. Celui-ci avait perfectionné l'art du geste. Dans la représentation des Sept Chefs devant Thèbes, il mit tant de vérité dans son jeu, que l'action aurait pu tenir lieu de paroles.

Nous avons dit qu'Eschyle avait transporté dans la tragédie le style de l'épopée et du dithyrambe;

il y fit passer aussi les modulations élevées et le rhythme impétueux de certains airs, ou *nomes*, destinés à exciter le courage; mais il n'adopta point les innovations qui commençaient à défigurer l'ancienne musique. Son chant est plein de noblesse et de décence, toujours dans le genre diatonique, le plus simple et le plus naturel de tous.

Faussement accusé d'avoir révélé, dans une de ses pièces, les mystères d'Éleusis, il n'échappa qu'avec peine à la fureur d'un peuple fanatique. Cependant il pardonna cette injustice aux Athéniens, parce qu'il n'avait couru risque que de la vie; mais quand il le vit couronner les pièces de ses rivaux, préférablement aux siennes : C'est au temps, dit-il, à remettre les miennes à leur place; et, ayant abandonné sa patrie, il se rendit en Sicile, où le roi Hiéron le combla de bienfaits et de distinctions. Il y mourut peu de temps après, âgé d'environ soixante-dix ans. On grava sur son tombeau cette épitaphe, qu'il avait composée lui-même : « Ci-gît Eschyle, fils d'Euphorion : né dans l'Attique, il mourut dans la fertile contrée de Géla : les Perses et le bois de Marathon attesteront à jamais sa valeur. » Sans doute que dans ce moment, dégoûté de la gloire littéraire, il n'en connut pas de plus brillante que celle des armes. Les Athéniens décernèrent des honneurs à sa mémoire; et l'on a vu plus d'une fois les auteurs qui se destinent au théâtre aller

faire des libations sur son tombeau, et déclamer leurs ouvrages autour de ce monument funèbre.

Je me suis étendu sur le mérite de ce poëte, parce que ses innovations ont presque toutes été des découvertes, et qu'il était plus difficile, avec les modèles qu'il avait sous les yeux, d'élever la tragédie au point de grandeur où il l'a laissée, que de la conduire après lui à la perfection.

Les progrès de l'art furent extrêmement rapides. Eschile était né quelques années après que Thespis eut donné son Alceste; il eut pour contemporains et pour rivaux Chœrilus, Pratinas, Phrynichus, dont il effaça la gloire, et Sophocle, qui balança la sienne.

Sophocle naquit d'une famille honnête d'Athènes, la quatrième année de la soixante-dixième olympiade, vingt-sept ans environ après la naissance d'Eschyle, environ quatorze ans avant celle d'Euripide

Je ne dirai point qu'après la bataille de Salamine, placé à la tête d'un chœur de jeunes gens qui faisaient entendre, autour d'un trophée, des chants de victoire, il attira tous les regards par la beauté de sa figure, et tous les suffrages par les sons de sa lyre; qu'en différentes occasions on lui confia des emplois importans, soit civils, soit militaires; qu'à l'âge de quatre-vingts ans, accusé, par un fils ingrat, de n'être plus en état de conduire les affaires de sa maison, il se contenta de lire à l'audience l'Œdipe à Colonne, qu'il venait de ter-

miner; que les juges indignés lui conservèrent ses droits, et que tous les assistans le conduisirent en triomphe chez lui; qu'il mourut à l'âge de quatre-vingt-onze ans, après avoir joui d'une gloire dont l'éclat augmente de jour en jour: ces détails honorables ne l'honoreraient pas assez. Mais je dirai que la douceur de son caractère et les grâces de son esprit lui acquirent un grand nombre d'amis qu'il conserva toute sa vie; qu'il résista sans faste et sans regret à l'empressement des rois qui cherchaient à l'attirer auprès d'eux; que si, dans l'âge des plaisirs, l'amour l'égara quelquefois, loin de calomnier la vieillesse, il se félicita de ses pertes, comme un esclave qui n'a plus à supporter les caprices d'un tyran féroce; qu'à la mort d'Euripide son émule, arrivée peu de temps avant la sienne, il parut en habit de deuil, mêla sa douleur avec celle des Athéniens, et ne souffrit pas que, dans une pièce qu'il donnait, ses acteurs eussent des couronnes sur leur tête.

Il s'appliqua d'abord à la poésie lyrique; mais son génie l'entraîna bientôt dans une route plus glorieuse, et son premier succès l'y fixa pour toujours. Il était âgé de vingt-huit ans; il concourait avec Eschyle, qui était en possession du théâtre. Après la représentation des pièces, le premier des archontes, qui présidait aux jeux, ne put tirer au sort les juges qui devaient décerner la couronne: les spectateurs divisés faisaient retentir le théâtre de leurs clameurs; et, comme elles redoublaient

à chaque instant, les dix généraux de la république, ayant à leur tête Cimon, parvenu, par ses victoires et ses libéralités, au comble de la gloire et du crédit, montèrent sur le théâtre, et s'approchèrent de l'autel de Bacchus, pour y faire, avant de se retirer, les libations accoutumées. Leur présence et la cérémonie dont ils venaient s'acquitter, suspendirent le tumulte; et l'archonte, les ayant choisis pour nommer le vainqueur, les fit asseoir après avoir exigé leur serment. La pluralité des suffrages se réunit en faveur de Sophocle; et son concurrent, blessé de cette préférence, se retira quelque temps après en Sicile.

Un si beau triomphe devait assurer pour jamais à Sophocle l'empire de la scène; mais le jeune Euripide en avait été le témoin, et ce souvenir le tourmentait, lors même qu'il prenait des leçons d'éloquence sous Prodicus, et de philosophie sous Anaxagore. Aussi le vit-on, à l'âge de dix huit ans, entrer dans la carrière, et, pendant une longue suite d'années, la parcourir de front avec Sophocle, comme deux superbes coursiers qui, d'une ardeur égale, aspirent à la victoire.

Quoiqu'il eût beaucoup d'agrémens dans l'esprit, sa sévérité, pour l'ordinaire, écartait de son maintien les grâces du sourire et les couleurs brillantes de la joie. Il avait, ainsi que Périclès, contracté cette habitude d'après l'exemple d'Anaxagore leur maître. Les facéties l'indignaient. « Je « hais, dit-il dans une de ses pièces, ces hommes

« inutiles, qui n'ont d'autre mérite que de s'égayer « aux dépens des sages qui les méprisent. » Il faisait surtout allusion à la licence des auteurs de comédie, qui, de leur côté, cherchaient à décrier ses mœurs, comme ils décriaient celles des philosophes. Pour toute réponse, il eût suffi d'observer qu'Euripide était l'ami de Socrate, qui n'assistait guère aux spectacles que lorsqu'on donnait les pièces de ce poëte.

Il avait exposé sur la scène des princesses souillées de crime, et, à cette occasion, il s'était déchaîné plus d'une fois contre les femmes en général. On cherchait à les soulever contre lui : les uns soutenaient qu'il les haïssait ; d'autres, plus éclairés, qu'il les aimait avec passion. « Il les déteste, « disait un jour quelqu'un. — Oui, répondit So- « phocle, mais c'est dans ses tragédies.

Diverses raisons l'engagèrent, sur la fin de ses jours, à se retirer auprès d'Archélaüs, roi de Macédoine. Ce prince rassemblait à sa cour tous ceux qui se distinguaient dans les lettres et dans les arts. Euripide y trouva Zeuxis et Timothée, dont le premier avait fait une révolution dans la peinture, et l'autre dans la musique ; il y trouva le poëte Agathon son ami, l'un des plus honnêtes hommes et des plus aimables de son temps. C'est lui qui disait à Archélaüs : « Un roi doit se souvenir de « trois choses ; qu'il gouverne des hommes, qu'il « doit les gouverner suivant les lois, qu'il ne les « gouvernera pas toujours. » Euripide ne s'expli-

quait pas avec moins de liberté : il en avait le droit, puisqu'il ne sollicitait aucune grâce. Un jour même que l'usage permettait d'offrir au souverain quelques faibles présens, comme un hommage d'attachement et de respect, il ne parut pas avec les courtisans et les flatteurs empressés à s'acquitter de ce devoir ; Archélaüs lui en ayant fait quelques légers reproches : « Quand le pauvre donne, ré« pondit Euripide, il demande. »

Il mourut quelques années après, âgé d'environ soixante-seize ans. Les Athéniens envoyèrent des députés en Macédoine pour obtenir que son corps fût transporté à Athènes ; mais Archélaüs, qui avait déjà donné des marques publiques de sa douleur, rejeta leurs prières, et regarda comme un honneur pour ses états, de conserver les restes d'un grand homme : il lui fit élever un tombeau magnifique près de la capitale, sur les bords d'un ruisseau dont l'eau est si pure, qu'elle invite le voyageur à s'arrêter, et à contempler en conséquence le monument exposé à ses yeux. En même temps les Athéniens lui dressèrent un cénotaphe sur le chemin qui conduit de la ville au Pirée ; ils prononcent son nom avec respect, quelquefois avec transport. A Salamine, lieu de sa naissance, on s'empressa de me conduire à une grotte où l'on prétend qu'il avait composé la plupart de ses pièces : c'est ainsi qu'au bourg de Colonne les habitans m'ont montré plus d'une fois la maison où Sophocle avait passé une partie de sa vie.

Athènes perdit presque en même temps ces deux celèbres poëtes. A peine avaient-ils les yeux fermés, qu'Aristophane, dans une pièce jouée avec succès, supposa que Bacchus, dégoûté des mauvaises tragédies qu'on représentait dans ses fêtes, était descendu aux enfers, pour en ramener Euripide, et qu'en arrivant il avait trouvé la cour de Pluton remplie de dissensions. La cause en était honorable à la poésie. Auprès du trône de ce dieu, s'en élèvent plusieurs autres, sur lesquels sont assis les premiers des poëtes dans les genres nobles et relevés, mais qu'ils sont obligés de céder quand il paraît des hommes d'un talent supérieur. Eschyle occupait celui de la tragédie. Euripide veut s'en emparer; on va discuter leurs titres: le dernier est soutenu par un grand nombre de gens grossiers et sans goût, qu'ont séduits les faux ornemens de son éloquence. Sophocle s'est déclaré pour Eschyle, prêt à le reconnaître pour son maître, s'il est vainqueur, et, s'il est vaincu, à disputer la couronne à Euripide. Cependant les concurrens en viennent aux mains. L'un et l'autre, armé des traits de la satire, relève le mérite de ses pièces, et déprime celle de son rival. Bacchus doit prononcer: il est long-temps irrésolu; enfin il se déclare pour Eschyle, qui, avant de sortir des enfers, demande instamment que, pendant son absence, Sophocle occupe sa place.

Malgré les préventions et la haine d'Aristophane contre Euripide, sa décision, en assignant

le premier rang à Eschyle, le second à Sophocle, et le troisième à Euripide, était alors conforme à l'opinion de la plupart des Athéniens. Sans l'approuver, sans la combattre, je vais rapporter les changemens que les deux derniers firent à l'ouvrage du premier.

J'ai dit plus haut que Sophocle avait introduit un troisième acteur dans ses premières pièces ; et je ne dois pas insister sur les nouvelles décorations dont il enrichit la scène, non plus que sur les nouveaux attributs qu'il mit entre les mains de quelques-uns de ces personnages. Il reprochait trois défauts à Eschyle : la hauteur excessive des idées, l'appareil gigantesque des expressions, la pénible disposition des plans ; et ces défauts, il se flattait de les avoir évités.

Si les modèles qu'on nous présente au théâtre se trouvaient à une trop grande élévation, leurs malheurs n'auraient pas le droit de nous attendrir ; ni leurs exemples, celui de nous instruire. Les héros de Sophocle sont à la distance précise où notre admiration et notre intérêt peuvent atteindre : comme ils sont au-dessus de nous sans être loin de nous, tout ce qui les concerne ne nous est ni trop étranger, ni trop familier ; et comme ils conservent de la faiblesse dans les plus affreux revers, il en résulte un pathétique sublime qui caractérise spécialement ce poëte.

Il respecte tellement les limites de la véritable grandeur, que, dans la crainte de les franchir, il

lui arrive quelquefois de n'en pas approcher. Au milieu d'une course rapide, au moment qu'il va tout embraser, on le voit soudain s'arrêter et s'éteindre : on dirait alors qu'il préfère les chutes aux écarts.

Il n'était pas propre à s'appesantir sur les faiblesses du cœur humain, ni sur des crimes ignobles : il lui fallait des âmes fortes, sensibles, et par là même intéressantes ; des âmes ébranlées par l'infortune, sans en être accablées ni enorgueillies.

En réduisant l'héroïsme à sa juste mesure, Sophocle baissa le ton de la tragédie, et bannit ces expressions qu'une imagination fougueuse dictait à Eschyle, et qui jetaient l'épouvante dans l'âme des spectateurs : son style, comme celui d'Homère, est plein de force, de magnificence, de noblesse et de douceur ; jusque dans la peinture des passions les plus violentes, il s'assortit heureusement à la dignité des personnages.

Eschyle peignit les hommes plus grands qu'ils ne peuvent être ; Sophocle, comme ils devraient être ; Euripide tels qu'ils sont. Les deux premiers avaient négligé des passions et des situations que le troisième crut susceptibles de grands effets. Il représenta, tantôt des princesses brûlantes d'amour et ne respirant que l'adultère et les forfaits ; tantôt des rois dégradés par l'adversité, au point de se couvrir de haillons et de tendre la main, à l'exemple des mendians. Ces tableaux,

où l'on ne retrouvait plus l'empreinte de la main d'Eschyle ni de celle de Sophocle, soulevèrent d'abord les esprits : on disait qu'on ne devrait, sous aucun prétexte, souiller le caractère ni le rang des héros de la scène ; qu'il était honteux de tracer avec art des images indécentes, et dangereux de prêter aux vices l'autorité des grands exemples.

Mais ce n'était plus le temps où les lois de la Grèce infligeaient une peine aux artistes qui ne traitaient pas leurs sujets avec une certaine décence. Les âmes s'énervaient, et les bornes de la convenance s'éloignaient de jour en jour : la plupart des Athéniens furent moins blessés des atteintes que les pièces d'Euripide portaient aux idées reçues, qu'entraînés par le sentiment dont il avait su les animer ; car ce poëte, habile à manier toutes les affections de l'âme, est admirable lorsqu'il peint les fureurs de l'amour, ou qu'il excite les émotions de la pitié ; c'est alors que, se surpassant lui-même, il parvient quelquefois au sublime, pour lequel il semble que la nature ne l'avait pas destiné. Les Athéniens s'attendrirent sur le sort de Phèdre coupable ; ils pleurèrent sur celui du malheureux Télèphe ; et l'auteur fut justifié.

Pendant qu'on l'accusait d'amollir la tragédie, il se proposait d'en faire une école de sagesse : on trouve dans ses écrtis le système d'Anaxagore, son maître, sur l'origine des êtres, et les préceptes de cette morale dont Socrate, son ami, discutait alors les principes. Mais, comme les Athé-

niens avaient pris du goût pour cette éloquence artificielle dont Prodicus lui avait donné des leçons, il s'attacha principalement à flatter leurs oreilles : ainsi les dogmes de la philosophie et les ornemens de la rhétorique furent admis dans la tragédie, et cette innovation servit encore à distinguer Euripide de ceux qui l'avaient précédé.

Dans les pièces d'Eschyle et de Sophocle, les passions, empressées d'arriver à leur but, ne prodiguent point des maximes qui suspendraient leur marche ; le second surtout a cela de particulier, que tout en courant, et presque sans y penser, d'un seul trait il décide le caractère, et dévoile les sentimens secrets de ceux qu'il met sur la scène. C'est ainsi que dans son Antigone, un mot, échappé par hasard à cette princesse, laisse éclater son amour pour le fils de Créon.

Euripide multiplia les sentences et les réflexions; il se fit un plaisir ou un devoir d'étaler ses connaissances, et se livra souvent à des formes oratoires : de là les divers jugemens qu'on porte de cet auteur, et les divers aspects sous lesquels on peut l'envisager. Comme philosophe il eut un grand nombre de partisans; les disciples d'Anaxagore et ceux de Socrate, à l'exemple de leurs maîtres, se félicitèrent de voir leur doctrine applaudie sur le théâtre; et, sans pardonner à leur nouvel interprète quelques expressions trop favorables au despotisme, ils se déclarèrent ouvertement pour un écrivain qui inspirait l'amour des devoirs et de la

vertu, et qui, portant ses regards plus loin, annonçait hautement qu'on ne doit pas accuser les dieux de tant de passions honteuses, mais les hommes qui les leur attribuent; et comme il insistait avec force sur les dogmes importans de la morale, il fut mis au nombre des sages, et sera toujours regardé comme le philosophe de la scène.

Son éloquence, qui quelquefois dégénère en une vaine abondance de paroles, ne l'a pas rendu moins célèbre parmi les orateurs en général, et parmi ceux du barreau en particulier : il opère la persuasion par la chaleur de ses sentimens, et la conviction par l'adresse avec laquelle il amène les réponses et les répliques.

Les beautés que les philosophes et les orateurs admirent dans ses écrits, sont des défauts réels aux yeux de ses censeurs : ils soutiennent que tant de phrases de rhétorique, tant de maximes accumulées, de digressions savantes et de disputes oiseuses refroidissent l'intérêt ; et ils mettent à cet égard Euripide fort au dessous de Sophocle, qui ne dit rien d'inutile.

Eschyle avait conservé dans son style les hardiesses du dithyrambe ; et Sophocle, la magnificence de l'épopée : Euripide fixa la langue de la tragédie : il ne retint presque aucune des expressions spécialement consacrées à la poésie; mais il sut tellement choisir et employer celles du langage ordinaire, que, sous leur heureuse combinaison, la faiblesse de la pensée semble disparaître,

et le mot le plus commun s'ennoblir. Telle est la magie de ce style enchanteur qui, dans un juste tempérament entre la bassesse et l'élévation, est presque toujours élégant et clair, presque toujours harmonieux, coulant et si flexible qu'il paraît se prêter sans efforts à tous les besoins de l'âme.

C'était néanmoins avec une extrême difficulté qu'il faisait des vers faciles. De même que Platon, Zeuxis, et tous ceux qui aspiraient à la perfection, il jugeait ses ouvrages avec la sévérité d'un rival, et les soignait avec la tendresse d'un père. Il disait une fois : «que trois de ses vers lui avaient coûté « trois jours de travail. J'en aurais fait cent à vo« tre place, lui dit un poëte médiocre. Je le crois, « répondit Euripide, mais ils n'auraient subsisté « que trois jours.»

Sophocle admit dans ses chœurs l'harmonie phrygienne, dont l'objet est d'inspirer la modération, et qui convient au culte des dieux. Euripide, complice des innovations que Timothée faisait à l'ancienne musique, adopta presque tous les modes, et surtout ceux dont la douceur et la mollesse s'accordaient avec le caractère de sa poësie. On fut étonné d'entendre sur le théâtre des sons efféminés, et quelquefois multipliés sur une seule syllabe : l'auteur y fut bientôt représenté comme un artiste sans vigueur, qui, ne pouvant s'élever jusqu'à la tragédie, la faisait descendre jusqu'à lui; qui ôtait en conséquence à toutes les parties dont elle est composée le poids et la gravité qui

leur conviennent ; et qui, joignant de petits airs à de petites paroles, cherchait à remplacer la beauté par la parure, et la force par l'artifice. « Faisons « chanter Euripide, disait Aristophane ; qu'il « prenne une lyre, ou plutôt une paire de coquil- « les : c'est le seul accompagnement que ses vers « puissent soutenir. »

On n'oserait pas risquer aujourd'hui une pareille critique ; mais du temps d'Aristophane, beaucoup de gens, accoutumés dès leur enfance au ton imposant et majestueux de l'ancienne tragédie, craignaient de se livrer à l'impression des nouveaux sons qui frappaient leurs oreilles. Des grâces ont enfin adouci la sévérité des règles, et il leur a fallu peu de temps pour obtenir ce triomphe.

Quant à la conduite des pièces, la supériorité de Sophocle est généralement reconnue : on pourrait même démontrer que c'est d'après lui que les lois de la tragédie ont presque toutes été rédigées : mais comme, en fait de goût, l'analyse d'un bon ouvrage est presque toujours un mauvais ouvrage, parce que les beautés sages et régulières y perdent une partie de leur prix, il suffira de dire en général, que cet auteur s'est garanti des fautes essentielles qu'on reproche à son rival.

Euripide réussit rarement dans la disposition de ses sujets ; tantôt il y blesse la vraisemblance, tantôt les incidens y sont amenés par force ; d'autres fois son action cesse de faire un même tout ; presque toujours les nœuds et les dénoûmens lais-

sent quelque chose à désirer, et ses chœurs n'ont souvent qu'un rapport indirect avec l'action.

Il imagina d'exposer son sujet dans un prologue, ou long avant-propos, presque entièrement détaché de la pièce : c'est là que, pour l'ordinaire, un des acteurs vient froidement rappeler tous les événemens antérieurs et relatifs à l'action ; qu'il rapporte sa généalogie ou celle d'un des principaux personnages ; qu'il nous instruit du motif qui l'a fait descendre du ciel, si c'est un dieu ; qui l'a fait sortir du tombeau, si c'est un mortel : c'est là que, pour s'annoncer aux spectateurs, il se borne à décliner son nom : *Je suis la déesse Vénus. Je suis Mercure, fils de Maïa. Je suis Polydore, fils d'Hécube. Je suis Jocaste. Je suis Andromaque.* Voici comment s'exprime Iphigénie, en paraissant toute seule sur le théâtre : « Pélops, fils de Tantale, étant venu à Pise, « épousa la fille d'Œnomaüs, de laquelle naquit « Atrée ; d'Atrée naquirent Ménélas et Agamem-« non ; ce dernier épousa la fille de Tyndare ; et « moi Iphigénie, c'est de cet hymen que j'ai reçu « le jour. » Après cette généalogie, si heureusement parodiée dans une comédie d'Aristophane, la princesse se dit à elle-même que son père la fit venir en Aulide, sous prétexte de lui donner Achille pour époux, mais en effet pour la sacrifier à Diane ; et que cette déesse, l'ayant remplacée à l'autel par une biche, l'avait enlevée tout à coup et transportée en Tauride, où règne Thoas,

ainsi nommé à cause de son agilité, comparable à celle des oiseaux. Enfin, après quelques autres détails, elle finit par raconter un songe dont elle est effrayée, et qui lui présage la mort d'Oreste, son frère.

Dans les pièces d'Eschyle et de Sophocle, un heureux artifice éclaircit le sujet dès les premières scènes; Euripide lui-même semble leur avoir dérobé leur secret dans sa Médée et dans son Iphigénie en Aulide. Cependant, quoique en général sa manière soit sans art, elle n'est point condamnée par d'habiles critiques.

Ce qu'il y a de plus étrange, c'est que, dans quelques-uns de ses prologues, comme pour affaiblir l'intérêt qu'il veut inspirer, il nous prévient sur la plupart des événemens qui doivent exciter notre surprise. Ce qui doit nous étonner encore, c'est de le voir tantôt prêter aux esclaves le langage des philosophes, et aux rois celui des esclaves; tantôt, pour flatter le peuple, se livrer à des écarts dont sa pièce des Suppliantes offre un exemple frappant.

Thésée avait rassemblé l'armée athénienne. Il attendait pour marcher contre Créon, roi de Thèbes, la dernière résolution de ce prince. Dans ce moment le héraut de Créon arrive, et demande à parler au roi d'Athènes. « Vous le chercheriez vai-« nement, dit Thésée; cette ville est libre, et le « pouvoir souverain est entre les mains de tous « les citoyens. » A ces mots le héraut décl-

dix-sept vers contre la démocratie. Thésée s'impatiente, le traite de discoureur, et emploie vingt-sept vers à retracer les inconvéniens de la royauté. Après cette dispute si déplacée, le héraut s'acquitte de sa commission. Il semble qu'Euripide aimait mieux céder à son génie que de l'asservir, et songeait plus à l'intérêt de la philosophie qu'à celui du sujet.

Je releverai dans le chapitre suivant d'autres défauts dont quelques-uns lui sont communs avec Sophocle; mais, comme ils n'ont pas obscurci leur gloire, on doit conclure de là que les beautés qui parent leurs ouvrages sont d'un ordre supérieur. Il faut même ajouter en faveur d'Euripide, que la plupart de ses pièces, ayant une catastrophe funeste, produisent le plus grand effet, et le font regarder comme le plus tragique des poëtes dramatiques.

Le théâtre offrait d'abondantes moissons de lauriers aux talens qu'il faisait éclore. Depuis Eschyle jusqu'à nos jours, dans l'espace d'environ un siècle et demi, quantité d'auteurs se sont empressés d'aplanir ou d'embellir les routes que le génie s'était récemment ouvertes : c'est à leurs productions de les faire connaître à la postérité. Je citerai quelques-uns de ceux dont le succès ou les vains efforts peuvent éclaircir l'histoire de l'art, et instruire ceux qui le cultivent.

Phrynichus, disciple de Thespis, et rival d'Eschyle, introduisit les rôles de femmes sur la scène.

Pendant que Thémistocle était chargé par sa tribu de concourir à la représentation des jeux, Phrynichus présenta une de ses pièces; elle obtint le prix, et le nom du poëte fut associé sur le marbre avec le nom du vainqueur des Perses. Sa tragédie intitulée *La prise de Milet*, eut un succès étrange; les spectateurs fondirent en larmes, et condamnèrent l'auteur à une amende de mille drachmes, pour avoir peint avec des couleurs trop vives des maux que les Athéniens auraient pu prévenir.

Ion fut si glorieux de voir couronner une de ses pièces, qu'il fit présent à tous les habitans d'Athènes d'un de ces beaux vases de terre cuite qu'on fabrique dans l'île de Chio, sa patrie. On peut lui reprocher, comme écrivain, de ne mériter aucun reproche; ses ouvrages sont tellement soignés, que l'œil le plus sévère n'y discerne aucune tache. Cependant tout ce qu'il a fait ne vaut pas l'Œdipe de Sophocle, parce que, malgré ses efforts, il n'atteignit que la perfection de la médiocrité.

Agathon, ami de Socrate et d'Euripide, hasarda le premier des sujets feints. Ses comédies sont écrites avec élégance; ses tragédies, avec la même profusion d'antithèses et d'ornemens symétriques, que les discours du rhéteur Gorgias.

Philoclès composa un très-grand nombre de pièces; elles n'ont d'autre singularité qu'un style amer, qui l'a fait surnommer *la bile*. Cet écrivain si médiocre l'emporta sur Sophocle, au jugement des Athéniens, dans un combat où

dernier avait présenté l'Œdipe, une de ses plus belles pièces, et le chef-d'œuvre peut-être du théâtre grec. Il viendra sans doute un temps où, par respect pour Sophocle, on n'osera pas dire qu'il était supérieur à Philoclès.

Astydamas, neveu de ce Philoclès, fut encore plus fécond que son oncle, et remporta quinze fois le prix. Son fils, de même nom, a donné de mon temps plusieurs pièces, il a pour concurrens Asclépiade, Apharée, fils adoptif d'Isocrate, Théodecte, et d'autres encore qui seraient admirés, s'ils n'avaient pas succédé à des hommes véritablement admirables.

J'oubliais Denys l'ancien, roi de Syracuse : il fut aidé, dans la composition de ses tragédies, par quelques gens d'esprit, et dut à leurs secours la victoire qu'il remporta dans ce genre de littérature. Ivre de ses productions, il sollicitait les suffrages de tous ceux qui l'environnaient, avec la bassesse et la cruauté d'un tyran. Il pria un jour Philoxène de corriger une pièce qu'il venait de terminer; et ce poëte l'ayant raturée depuis le commencement jusqu'à la fin, fut condamné aux carrières. Le lendemain Denys le fit sortir, et l'admit à sa table; sur la fin du dîné, ayant récité quelques-uns de ses vers : Eh bien, dit-il, qu'en pensez-vous, Philoxène ? Le poëte, sans lui répondre, dit aux satellites de le remener aux carrières.

Eschyle, Sophocle et Euripide sont et seront

toujours placés à la tête de ceux qui ont illustré la scène. D'où vient donc que sur le grand nombre de pièces qu'ils présentèrent au concours, (9) le premier ne fut couronné que treize fois, le second que dix-huit fois, le troisième que cinq fois? C'est que la multitude décida de la victoire, et que le public a depuis fixé les rangs. La multitude avait des protecteurs dont elle épousait les passions, des favoris dont elle soutenait les intérêts : de là tant d'intrigues, de violences et d'injustices, qui éclatèrent dans le moment de la décision. D'un autre côté, le public, c'est-à-dire, la plus saine partie de la nation, se laissa quelquefois éblouir par de légères beautés, éparses dans des ouvrages médiocres; mais il ne tarda pas à mettre les hommes de génie à leur place, lorsqu'il fut averti de leur supériorité par les vaines tentatives de leurs rivaux et de leurs successeurs.

Quoique la comédie ait la même origine que la tragédie, son histoire, moins connue, indique des révolutions dont nous ignorons les détails, et des découvertes dont elle nous cache les auteurs.

Née, vers la cinquantième olympiade, dans les bourgs de l'Attique, assortie aux mœurs grossières des habitans de la campagne, elle n'osait approcher de la capitale; et si par hasard des troupes d'acteurs indépendans s'y glissaient pour jouer ses farces indécentes, ils étaient moins autorisés que tolérés par le gouvernement. Ce ne fut

coup son accroissement en Sicile. Au lieu d'un recueil de scènes sans liaisons et sans suite, le philosophe Épicharme établit une action, en lia toutes les parties, la traita dans une juste étendue, et la conduisit sans écart jusqu'à la fin. Ses pièces, assujeties aux mêmes lois que la tragédie, furent connues en Grèce, elles y servirent de modèles, et la comédie y partagea bientôt avec sa rivale les suffrages du public, et l'hommage que l'on doit aux talens. Les Athéniens surtout l'accueillirent avec les transports qu'auraient excités la nouvelle d'une victoire.

Plusieurs d'entre eux s'exercèrent dans ce genre, et leurs noms décorent la liste nombreuse de ceux qui, depuis Épicharme jusqu'à nos jours, s'y sont distingués. Tels furent, parmi les anciens, Magnès, Cratinus, Cratès, Phérécrate, Eupolis, et Aristophane mort environ trente ans avant mon arrivée en Grèce. Ils vécurent tous dans le siècle de Périclès.

Des facéties piquantes valurent d'abord des succès brillans à Magnès; il fut ensuite plus sage et plus modéré, et ses pièces tombèrent.

Cratinus réussissait moins dans l'ordonnance de la fable, que dans la peinture des vices; aussi amer qu'Archiloque, aussi énergique qu'Eschyle, il attaqua les particuliers sans ménagement et sans pitié.

Cratès se distingua par la gaieté de ses saillies, et Phérécrate par la finesse des siennes: tous deux

réussirent dans la partie de l'invention, et s'abstinrent des personnalités.

Eupolis revint à la manière de Cratinus, mais il a plus d'élévation et d'aménité que lui. Aristophane, avec moins de fiel que Cratinus, avec moins d'agrémens qu'Eupolis, tempéra souvent l'amertume de l'un par les grâces de l'autre.

Si l'on s'en rapportait aux titres des pièces qui nous restent de leur temps, il serait difficile de concevoir l'idée qu'on se faisait alors de la comédie. Voici quelques-uns de ces titres : Prométhée, Triptolème, Bacchus, les Bacchantes, le faux Hercule, les Noces d'Hébé, les Danaïdes, Niobé, Amphiaraüs, le Naufrage d'Ulysse, l'Age d'or; les Hommes sauvages, le Ciel, les Saisons, la Terre et la Mer, les Cigognes, les Oiseaux, les Abeilles, les Grenouilles, les Nuées, les Chèvres, les Lois, les Peintres, les Pythagoriciens, les Déserteurs, les Amis, les Flatteurs, les Efféminés.

La lecture de ces pièces prouve clairement que leurs auteurs n'eurent pour objet que de plaire à la multitude, que tous les moyens leur parurent indifférens, et qu'ils employèrent tour à tour la parodie, l'allégorie et la satire, soutenus des images les plus obscènes et des expressions les plus grossières.

Ils traitèrent, avec des couleurs différentes, les mêmes sujets que les poëtes tragiques. On pleurait à la Niobé d'Euripide, on riait à celle d'Aristophane; les dieux et les héros furent travestis, et

le ridicule naquit du contraste de leur déguisement avec leur dignité : diverses pièces portèrent le nom de Bacchus et d'Hercule ; en parodiant leur caractère, on se permettait d'exposer à la risée de la populace l'excessive poltronnerie du premier, et l'énorme voracité du second. Pour assouvir la faim de ce dernier, Épicharme décrit en détail et lui fait servir toutes les espèces de poissons et de coquillages connus de son temps.

Le même tour de plaisanterie se montrait dans les sujets allégoriques, tels que celui de l'Age d'or, dont on relevait les avantages. Cet heureux siècle, disaient les uns, n'avait besoin ni d'esclaves ni d'ouvriers ; les fleuves roulaient un jus délicieux et nourrissant ; des torrens de vin descendaient du ciel en forme de pluie ; l'homme, assis à l'ombre des arbres chargés de fruits, voyait les oiseaux, rôtis et assaisonnés, voler autour de lui, et le prier de les recevoir dans son sein. Il reviendra ce temps, disait un autre, où j'ordonnerai au couvert de se dresser de soi-même, à la bouteille de me verser du vin, au poisson à demi-cuit de se retourner de l'autre côté, et de s'arroser de quelques gouttes d'huile.

De pareilles images s'adressaient à cette classe de citoyens, qui, ne pouvant jouir des agrémens de la vie, aime à supposer qu'ils ne lui ont pas toujours été et qu'ils ne lui seront pas toujours interdits. C'est aussi par déférence pour elle, que les auteurs les plus célèbres, tantôt prêtaient à leurs

acteurs des habillemens, des gestes et des expressions déshonnêtes, tantôt mettaient dans leurs bouches des injures atroces contre des particuliers.

Nous avons vu que quelques-uns, traitant un sujet dans sa généralité, s'abstinrent de toute injure personnelle; mais d'autres furent assez perfides pour confondre les défauts avec les vices, et le mérite avec le ridicule : espions dans la société, délateurs sur le théâtre, ils livrèrent les réputations éclatantes à la malignité de la multitude, les fortunes bien ou mal acquises à sa jalousie. Point de citoyen assez élevé, point d'assez méprisable, qui fût à l'abri de leurs coups : quelquefois désigné par des allusions faciles à saisir, il le fut encore plus souvent par son nom, et par les traits de son visage empreints sur le masque de l'acteur. Nous avons une pièce où Timocréon joue à la fois Thémistocle et Simonide; il nous en reste plusieurs contre un faiseur de lampes, nommé Hyperbolus, qui, par ses intrigues, s'était élevé aux magistratures.

Les auteurs de ces satires recouraient à l'imposture, pour satisfaire leur haine; à de sales injures, pour satisfaire le petit peuple. Le poison à la main, ils parcouraient les différentes classes de citoyens et l'intérieur des maisons, pour exposer au jour des horreurs qu'il n'avait pas éclairées. D'autres fois ils se déchaînaient contre les philosophes, contre les poëtes tragiques, contre leurs propres rivaux.

Comme les premiers n'opposaient à ces attaques que le plus profond mépris, la comédie essaya de les rendre suspects au gouvernement, et ridicules aux yeux de la multitude. C'est ainsi que, dans la personne de Socrate, la vertu fut plus d'une fois immolée sur le théâtre, et qu'Aristophane, dans une de ses pièces, prit le parti de parodier le plan d'une république parfaite, telle que l'ont conçue Protagoras et Platon.

Dans le même temps, la comédie citait à son tribunal tous ceux qui dévouaient leurs talens à la tragédie. Tantôt elle relevait avec aigreur les défauts de leurs personnes ou de leurs ouvrages; tantôt elle parodiait d'une manière piquante leurs vers, leurs pensées et leurs sentimens. Euripide fut toute sa vie poursuivi par Aristophane, et les mêmes spectateurs couronnèrent les pièces du premier et la critique qu'en faisait le second.

Enfin la jalousie éclatait encore plus entre ceux qui couraient la même carrière. Aristophane avait reproché à Cratinus son amour pour le vin, l'affaiblissement de son esprit, et d'autres défauts attachés à la vieillesse Cratinus, pour se venger, releva les plagiats de son ennemi, et l'accusa de s'être paré des dépouilles d'Eupolis.

Au milieu de tant de combats honteux pour les lettres, Cratinus conçut et Aristophane exécuta le projet d'étendre le domaine de la comédie. Ce dernier, accusé par Créon d'usurper le titre de citoyen, rappela dans sa défense deux vers qu'Ho-

mère place dans la bouche de Télémaque, et les parodia de la manière suivante :

Je suis fils de Philippe, à ce que dit ma mère.
Pour moi je n'en sais rien. Qui sait quel est son père ?

Ce trait l'ayant maintenu dans son état, il ne respira que la vengeance. Animé, comme il le dit lui-même, du courage d'Hercule, il composa contre Créon une pièce pleine de fiel et d'outrages. Comme aucun ouvrier n'osa dessiner le masque d'un homme si redoutable, ni aucun acteur se charger de son rôle; le poëte, obligé de monter lui-même sur le théâtre, le visage barbouillé de lie, eut le plaisir de voir la multitude approuver avec éclat les traits sanglans qu'il lançait contre un chef qu'elle adorait, et les injures piquantes qu'il hasardait contre elle.

Ce succès l'enhardit; il traita, dans des sujets allégoriques, les intérêts les plus importans de la république. Tantôt il y montrait la nécessité de terminer une guerre longue et ruineuse; tantôt il s'élevait contre la corruption des chefs, contre les dissensions du sénat, contre l'ineptie du peuple dans ses choix et dans ses délibérations. Deux acteurs excellens, Callistrate et Philonide, secondaient ses efforts : à l'aspect du premier, on prévoyait que la pièce ne roulait que sur les vices des particuliers; du second, qu'elle frondait ceux de l'administration.

Cependant la plus saine partie de la nation

murmurait, et quelquefois avec succès, contre les entreprises de la comédie. Un premier décret en avait interdit la représentation; dans un second, on défendait de nommer personne; et dans un troisième, d'attaquer les magistrats. Mais ces décrets étaient bientôt oubliés ou révoqués; ils semblaient donner atteinte à la nature du gouvernement; et d'ailleurs le peuple ne pouvait plus se passer d'un spectacle qui étalait contre les objets de sa jalousie toutes les injures et toutes les obscénités de la langue

Vers la fin de la guerre du Péloponèse, un petit nombre de citoyens s'étant emparés du pouvoir, leur premier soin fut de réprimer la licence des poëtes, et de permettre à la personne lésée de les traduire en justice. La terreur qu'inspirèrent ces hommes puissans, produisit dans la comédie une révolution soudaine. Le chœur disparut, parce que les gens riches, effrayés, ne voulurent point se charger du soin de le dresser et de fournir à son entretien; plus de satire directe contre les particuliers, ni d'invectives contre les chefs de l'état, ni de portrait sur les masques. Aristophane lui-même se soumit à la réforme dans ses dernières pièces; ceux qui le suivirent de près, tels qu'Eubulus, Antiphane et plusieurs autres, respectèrent les règles de la bienséance. Le malheur d'Anaxandride leur apprit à ne plus s'en écarter; il avait parodié ces paroles d'une pièce d'Euripide: *La nature donne ses ordres, et s'inquiète peu de*

nos lois. Anaxandride, ayant substitué le mot *ville* à celui de *nature*, fut condamné à mourir de faim.

C'est l'état où se trouvait la comédie pendant mon séjour en Grèce. Quelques-uns continuaient à traiter et parodier les sujets de la fable et de l'histoire, mais la plupart leur préferaient des sujets feints; et le même esprit d'analyse et d'observation qui portait les philosophes à recueillir, dans la société, ces traits épars dont la réunion caractérise la grandeur d'âme ou la pusillanimité, engageait les poëtes à peindre, dans le général, les singularités qui choquent la société; ou les actions qui la déshonorent.

La comédie était devenue un art régulier, puisque les philosophes avaient pu la définir. Ils disaient qu'elle imite, non tous les vices, mais uniquement les vices susceptibles de ridicule. Ils disaient encore, qu'à l'exemple de la tragédie, elle peut exagérer les caractères, pour les rendre plus frappans.

Quand le chœur reparaissait, ce qui arrivait rarement, l'on entremêlait comme autrefois les intermèdes avec les scènes, et le chant avec la déclamation. Quand on le supprimait, l'action était plus vraisemblable, et sa marche plus rapide; les auteurs parlaient une langue que les oreilles délicates pouvaient entendre; et des sujets bizarres n'exposaient plus à nos yeux des chœurs d'oiseaux, de guêpes, et d'autres animaux revêtus de leur forme naturelle. On faisait tous les jours de nou-

velles découvertes dans les égaremens de l'esprit et du cœur, et il ne manquait plus qu'un génie qui mit à profit les erreurs des anciens et les observations des modernes.

Après avoir suivi les progrès de la tragédie et de la comédie, il me reste à parler d'un drame qui réunit à la gravité de la première la gaieté de la seconde; il naquit de même dans les fêtes de Bacchus. Là, des chœurs de Silènes et de Satyres entremêlaient de facéties les hymnes qu'ils chantaient en l'honneur de ce dieu.

Leurs succès donnèrent la première idée de la satire; poëme où les sujets les plus sérieux sont traités d'une manière à la fois touchante et comique.

Il est distingué de la tragédie par l'espèce de personnages qu'il admet, par la catastrophe, qui n'est jamais funeste, par les traits, les bons mots et les bouffonneries, qui font son principal mérite : il l'est de la comédie, par la nature du sujet, par le ton de dignité qui règne dans quelques-unes de ses scènes, et par l'attention que l'on a d'en écarter les personnalités : il l'est de l'une et de l'autre par des rhythmes qui lui sont propres, par la simplicité de la fable, par les bornes prescrites à la durée de l'action : car la satire est une petite pièce qu'on donne après la représentation des tragédies, pour délasser les spectateurs.

La scène offre aux yeux des bocages, des montagnes, des grottes et des paysages de toute es-

pièce. Les personnages du chœur, déguisés sous la forme bizarre qu'on attribue aux Satyres, tantôt exécutent des danses vives et sautillantes, tantôt dialoguent ou chantent avec les dieux ou les héros; et de la diversité des pensées, des sentimens et des expressions, résulte un contraste frappant et singulier.

Eschyle est celui de tous qui a le mieux réussi dans ce genre; Sophocle et Euripide s'y sont distingués, moins pourtant que les poëtes Achéus et Hégémon. Ce dernier ajouta un nouvel agrément au drame satirique, en parodiant de scène en scène des tragédies connues. Ces parodies, que la finesse de son jeu rendait très-piquantes, furent extrêmement applaudies et souvent couronnées. Un jour qu'il donnait sa Gigantomachie, pendant qu'un rire excessif s'était élevé dans l'assemblée, on apprit la défaite de l'armée en Sicile: Hégémon voulut se taire; mais les Athéniens, immobiles dans leurs places, se couvrirent de leurs manteaux, et, après avoir donné quelques larmes à la perte de leurs parens, ils n'en écoutèrent pas avec moins d'attention le reste de la pièce. Ils dirent depuis qu'ils n'avaient point voulu montrer leur faiblesse et témoigner leur douleur en présence des étrangers qui assistaient au spectacle.

CHAPITRE LXX.

Représentation des pièces de théâtre à Athènes.

Le théâtre fut d'abord construit en bois ; il s'écroula pendant qu'on jouait une pièce d'un ancien auteur, nommé Pratinas : dans la suite, on construisit en pierre celui qui subsiste encore à l'angle sud-est de la citadelle. Si j'entreprenais de le décrire, je ne satisferais ni ceux qui l'ont vu, ni ceux qui ne le connaissent pas ; j'en vais seulement donner le plan, et ajouter quelques remarques à ce que j'ai dit sur la représentation des pièces, dans un de mes précédens chapitres.

1° Pendant cette représentation, il n'est permis à personne de rester au parterre ; l'expérience avait appris que, s'il n'était pas absolument vide, les voix se faisaient moins entendre.

2.° L'avant-scène se divise en deux parties ; l'une plus haute, où récitent les acteurs ; l'autre plus basse, où le chœur se tient communément. Cette dernière est élevée de dix à douze pieds au dessus du parterre, d'où l'on peut y monter. Il est facile au chœur, placé en cet endroit, de se tourner vers les acteurs ou vers les assistans.

3.° Comme le théâtre n'est pas couvert, il arrive quelquefois qu'une pluie soudaine force les

spectateurs de se réfugier sous des portiques et dans des édifices publics qui sont au voisinage.

4.° Dans la vaste enceinte du théâtre, on donne souvent les combats, soit de poésie, soit de musique ou de danse, dont les grandes solennités sont accompagnées. Il est consacré à la gloire; et cependant on y a vu, dans un même jour, une pièce d'Euripide, suivie d'un spectacle de pantins.

On ne donne des tragédies et des comédies que dans trois fêtes consacrées à Bacchus. La première se célèbre au Pirée, et c'est là qu'on a représenté, pour la première fois, quelques-unes des pièces d'Euripide. La seconde, nommée *les Choès* ou *les Lénéènes*, tombe au douzième du mois anthestérion, et ne dure qu'un jour. Comme la permission d'y assister n'est accordée qu'aux habitans de l'Attique, les auteurs réservent leurs nouvelles pièces pour les grandes Dionysiaques, qui reviennent un mois après, et qui attirent de toutes parts une infinité de spectateurs. Elles commencent le douze du mois élaphébolion, et durent plusieurs jours, pendant lesquels on représente les pièces destinées au concours.

La victoire coûtait plus d'efforts autrefois qu'aujourd'hui. Un auteur opposait à son adversaire trois tragédies; et une de ces petites pièces qu'on nomme satires. C'est avec de si grandes forces que se livrèrent ces combats fameux, où Pratinas l'emporta sur Eschyle et sur Chœrilus, Sophocle sur Eschyle, Philoclès sur Sophocle, Euphorion

sur Sophocle et sur Euripide, ce dernier sur Iophon et sur Ion, Xénoclès sur Euripide.

On prétend que, suivant le nombre des concurrens, les auteurs de tragédies, traités alors comme le sont encore aujourd'hui les orateurs, devaient régler la durée de leurs pièces sur la chute successive des gouttes d'eau qui s'échappaient d'un instrument nommé clepsydre. Quoi qu'il en soit, Sophocle se lassa de multiplier les moyens de vaincre; il essaya de ne présenter qu'une seule pièce: et cet usage, reçu de tous les temps pour la comédie, s'établit insensiblement à l'égard de la tragédie.

Dans les fêtes qui se terminent en un jour, on représente maintenant cinq ou six drames, soit tragédies, soit comédies: mais dans les grandes Dionysiaques, qui durent plus long-temps, on en donne douze ou quinze, et quelquefois davantage; leur représentation commence de très-bonne heure le matin, et dure quelquefois toute la journée.

C'est au premier des archontes que les pièces sont d'abord présentées: c'est à lui qu'il appartient de les recevoir ou de les rejeter. Les mauvais auteurs sollicitent humblement sa protection. Ils sont transportés de joie, quand il leur est favorable; ils se consolent du refus par des épigrammes contre lui, et bien mieux encore par l'exemple de Sophocle, qui fut exclus d'un concours où l'on ne

rougit pas d'admettre un des plus médiocres poëtes de son temps.

La couronne n'est pas décernée au gré d'une assemblée tumultueuse ; le magistrat qui préside aux fêtes, fait tirer au sort un petit nombre de juges, qui s'obligent par sermens de juger sans partialité ; c'est ce moment que saisissent les partisans et les ennemis d'un auteur. Quelquefois en effet la multitude, soulevée par leurs intrigues, annonce son choix d'avance, s'oppose avec fureur à la création du nouveau tribunal, ou contraint les juges à souscrire à ses décisions.

Outre le nom du vainqueur, on proclame ceux des deux concurrens qui l'ont approché de plus près. Pour lui, comblé des applaudissemens qu'il a reçus au théâtre, et que le chœur avait sollicités à la fin de la pièce, il se voit souvent accompagné jusqu'à sa maison par une partie des spectateurs, et pour l'ordinaire il donne une fête à ses amis.

Après la victoire, une pièce ne peut plus concourir ; elle ne le doit, après la défaite, qu'avec des changemens considérables. Au mépris de ce règlement, un ancien décret du peuple permit à tout poëte d'aspirer à la couronne avec une pièce d'Eschyle, retouchée et corrigée, comme il le jugerait à propos ; et ce moyen a souvent réussi. Autorisé par cet exemple, Aristophane obtint l'honneur de présenter au combat une pièce déjà couronnée. On reprit dans la suite, avec les pièces d'Eschyle, celles de Sophocle et d'Euripide ; et

comme leur supériorité, devenue de jour en jour plus sensible, écartait beaucoup de concurrens, l'orateur Lycurgue, lors de mon départ d'Athènes, comptait proposer au peuple d'en interdire désormais la représentation, mais d'en conserver des copies exactes dans un dépôt, de les faire réciter tous les ans en public, et d'élever des statues à leurs auteurs.

On distingue deux sortes d'acteurs ; ceux qui sont spécialement chargés de suivre le fil de l'action, et ceux qui composent le chœur. Pour mieux expliquer leurs fonctions réciproques, je vais donner une idée de la coupe des pièces.

Outre les parties qui constituent l'essence d'un drame, et qui sont la fable, les mœurs, la diction, les pensées, la musique et le spectacle, il faut considérer encore celles qui la partagent dans son étendue ; et telles sont le prologue, l'épisode, l'exorde, et le chœur.

Le prologue commence avec la pièce, et se termine au premier intermède, ou entre-acte ; l'épisode, en général, va depuis le premier jusqu'au dernier des intermèdes ; l'exorde comprend tout ce qui se dit après le dernier intermède. C'est dans la première de ces parties que se fait l'exposition, et que commence quelquefois le nœud ; l'action se développe dans la seconde ; elle se dénoue dans la troisième. Ces trois parties n'ont aucune proportion entre elles : dans l'Œdipe à Colonne de Sophocle, qui contient dix-huit cent

soixante-deux vers, le prologue seul en renferme sept cents.

Le théâtre n'est jamais vide : le chœur s'y présente quelquefois à la première scène ; s'il y paraît plus tard, il doit être naturellement amené ; s'il en sort, ce n'est que pour quelques instans, et pour une cause légitime.

L'action n'offre qu'un tissu de scènes coupées par des intermèdes, dont le nombre est laissé au choix des poëtes. Plusieurs pièces en ont quatre, d'autres cinq ou six : je n'en trouve que trois dans l'Hécube d'Euripide et dans l'Électre de Sophocle, que deux dans l'Oreste du premier, qu'un seul dans le Philoctète du second. Les intervalles compris entre deux intermèdes, sont plus ou moins étendus ; les uns n'ont qu'une scène, les autres en contiennent plusieurs. On voit par là que la coupe d'une pièce et la distribution de ses parties dépendent uniquement de la volonté du poëte.

Ce qui caractérise proprement l'intermède, c'est lorsque les choristes sont censés être seuls, et chantent tous ensemble. Si par hasard, dans ces occasions, ils se trouvent sur le théâtre avec quelqu'un des personnages de la scène précédente, ils ne lui adressent point la parole, ou n'en exigent aucune réponse.

Le chœur, suivant que le sujet l'exige, est composé d'hommes ou de femmes, de vieillards ou de jeunes gens, de citoyens ou d'esclaves, de prêtres, de soldats, etc. toujours au nombre de

quinze dans la tragédie, de vingt-quatre dans la comédie; toujours d'un état inférieur à celui des principaux personnages de la pièce. Comme, pour l'ordinaire, il représente le peuple, ou que du moins il en fait partie, il est défendu aux étrangers, même établis dans Athènes, d'y prendre un rôle, par la même raison qu'il leur est défendu d'assister à l'assemblée générale de la nation.

Les choristes arrivent sur le théâtre précédés d'un joueur de flûte qui règle leurs pas, quelquefois l'un après l'autre, plus souvent sur trois de front et cinq de hauteur, ou sur cinq de front et trois de hauteur, quand il s'agit d'une tragédie; sur quatre de front et six de hauteur, ou dans un ordre inverse, quand il est question d'une comédie.

Dans le courant de la pièce, tantôt le chœur exerce la fonction d'acteur, tantôt il forme l'intermède. Sous le premier aspect, il se mêle dans l'action; il chante ou déclame avec les personnages; son coryphée lui sert d'interprète. (10) En certaines occasions, il se partage en deux groupes, dirigés par deux chefs qui racontent quelques circonstances de l'action, ou se communiquent leurs craintes et leurs espérances : ces sortes de scènes, qui sont presque toujours chantées, se terminent quelquefois par la réunion des deux parties du chœur. Sous le second aspect, il se contente de gémir sur les malheurs de l'humanité, ou d'im-

plorer l'assistance des dieux en faveur du personnage qui l'intéresse.

Pendant les scènes, le chœur sort rarement de sa place; dans les intermèdes, et surtout dans le premier, il exécute différentes évolutions au son de la flûte. Les vers qu'il chante sont, comme ceux des odes, disposés en strophes, antistrophes, épodes, etc.; chaque antistrophe répond à une strophe, soit pour la mesure et le nombre des vers, soit pour la nature du chant. Les choristes, à la première strophe, vont de droite à gauche; à la première antistrophe, de gauche à droite, dans un temps égal, et répétant le même air, sur d'autres paroles. Ils s'arrêtent ensuite, et tournés vers les spectateurs, ils font entendre une nouvelle mélodie. Souvent ils recommencent les mêmes évolutions, avec des différences sensibles pour les paroles et la musique, mais toujours avec la même correspondance entre la marche et la contre-marche. Je ne cite ici que la pratique générale; car c'est principalement dans cette partie du drame que le poëte étale volontiers les variétés du rhythme et de la mélodie.

Il faut, à chaque tragédie, trois acteurs, pour les trois premiers rôles; le principal archonte les fait tirer au sort, et leur assigne en conséquence la pièce où ils doivent jouer. L'auteur n'a le privilège de les choisir, que lorsqu'il a mérité la couronne dans une des fêtes précédentes.

Les mêmes acteurs jouent quelquefois dans la

tragédie et dans la comédie; mais on en voit rarement qui excellent dans les deux genres. Il est inutile d'avertir que tel a toujours brillé dans les premiers rôles, que tel autre ne s'est jamais élevé au dessus des troisièmes, et qu'il est des rôles qui exigent une force extraordinaire, comme celui d'Ajax furieux. Quelques acteurs, pour donner à leur corps plus de vigueur et de souplesse, vont, dans les palestres, s'exercer avec les jeunes athlètes; d'autres, pour rendre leur voix plus libre et plus sonore, ont l'attention d'observer un régime austère.

On donne des gages considérables aux acteurs qui ont acquis une grande célébrité. J'ai vu Polus gagner un talent en deux jours : leur salaire se règle sur le nombre des pièces qu'ils jouent. Dès qu'ils se distinguent sur le théâtre d'Athènes, ils sont recherchés des principales villes de la Grèce; elles les appellent pour concourir à l'ornement de leurs fêtes, et s'ils manquent aux engagemens qu'ils ont souscrits, ils sont obligés de payer une somme stipulée dans le traité : d'un autre côté, la république les condamne à une forte amende, quand ils s'absentent pendant ses solennités.

Le premier acteur doit tellement se distinguer des deux autres, et surtout du troisième qui est à ses gages, que ceux-ci, fussent-ils doués de la plus belle voix, sont obligés de la ménager pour ne pas éclipser la sienne. Théodore, qui de mon temps jouait toujours le premier rôle, ne permet-

tait pas aux deux acteurs subalternes de parler avant lui, et de prévenir le public en leur faveur. Ce n'était que dans le cas où il cédait au troisième un rôle principal, tel que celui de roi, qu'il voulait bien oublier sa prééminence.

La tragédie n'emploie communément dans les scènes que les vers iambes, espèce de vers que la nature semble indiquer, en le ramenant souvent dans la conversation; mais dans les chœurs, elle admet la plupart des formes qui enrichissent la poésie lyrique. L'attention du spectateur, sans cesse réveillée par cette variété de rhythmes, ne l'est pas moins par la diversité des sons affectés aux paroles, dont les unes sont accompagnées du chant, et les autres simplement récitées.

On chante dans les intermèdes; on déclame dans les scènes, toutes les fois que le chœur garde le silence; mais quand il dialogue avec les acteurs, alors, ou son coryphée récite avec eux, ou ils chantent eux-mêmes alternativement avec le chœur.

Dans le chant, la voix est dirigée par la flûte; elle l'est dans la déclamation par une lyre qui l'empêche de tomber, et qui donne successivement la quarte, la quinte et l'octave : ce sont en effet les consonnances que la voix fait le plus souvent entendre dans la conversation, ou soutenue ou familière (11). Pendant qu'on l'assujétit à une intonation convenable, on l'affranchit de la

loi sévère de la mesure; ainsi un acteur peut ralentir ou presser la déclamation.

Par rapport au chant, toutes les lois étaient autrefois de rigueur; aujourd'hui on viole impunément celles qui concernent les accens et la qualité. Pour assurer l'exécution des autres, le maître du chœur, au défaut du poëte, exerce long-temps les acteurs avant la représentation de la pièce; c'est lui qui bat la mesure avec les pieds[a], avec les mains, par d'autres moyens qui donnent le mouvement aux choristes attentifs à tous ses gestes.

Le chœur obéit plus aisément à la mesure que les voix seules; mais on ne lui fait jamais parcourir certains modes, dont le caractère d'enthousiasme n'est point assorti aux mœurs simples et tranquilles de ceux qu'il représente : ces modes sont réservés pour les principaux personnages.

On bannit de la musique du théâtre les genres qui procèdent par quart de ton, ou par plusieurs demi-tons de suite, parce qu'ils ne sont pas assez mâles, ou assez faciles à parcourir. Le chant est précédé d'un prélude exécuté par un ou deux joueurs de flûte.

Le maître du chœur ne se borne pas à diriger la voix de ceux qui sont sous ses ordres, il doit encore leur donner des leçons des deux espèces de danses qui conviennent au théâtre. L'une est la danse proprement dite; les choristes ne l'exécutent que dans certaines pièces, dans certaines occasions, par exemple, lorsqu'une heureuse nouvelle

les force de s'abandonner aux transports de leur joie. L'autre, qui s'est introduite fort tard dans la tragédie, est celle qui, en réglant les mouvemens et les diverses inflexions du corps, est parvenue à peindre, avec plus de précision que la première, les actions, les mœurs et les sentimens. C'est de toutes les imitations la plus énergique peut-être, parce que son éloquence rapide n'est pas affaiblie par la parole, exprime tout, en laissant tout entrevoir, et n'est pas moins propre à satisfaire l'esprit qu'à remuer le cœur. Aussi les Grecs attentifs à multiplier les moyens de séduction, n'ont-ils rien négligé pour perfectionner ce premier langage de la nature : chez eux la musique et la poésie sont toujours soutenues par le jeu des acteurs : ce jeu, si vif et si persuasif, anime les discours des orateurs, et quelquefois les leçons des philosophes. On cite encore les noms des poëtes et des musiciens qui l'ont enrichi de nouvelles figures ; et leurs recherches ont produit un art qui ne s'est corrompu qu'à force de succès.

Cette sorte de danse n'étant, comme l'harmonie, qu'une suite de mouvemens cadencés et de repos expressifs, il est visible qu'elle a dû se diversifier dans les différentes espèces de drames. Il faut que celle de la tragédie annonce des âmes qui supportent leurs passions, leur bonheur, leur infortune, avec la décence et la fermeté qui conviennent à la hauteur de leur caractère ; il faut qu'on reconnaisse, à l'attitude des acteurs, les

modèles que suivent les sculpteurs pour donner de belles positions à leurs figures; que les évolutions des chœurs s'exécutent avec l'ordre et la discipline des marches militaires; qu'enfin tous les signes extérieurs concourent avec tant de précision à l'unité de l'intérêt, qu'il en résulte un concert aussi agréable aux yeux qu'aux oreilles.

Les anciens avaient bien senti la nécessité de ce rapport, puisqu'ils donnèrent à la danse tragique le nom d'Emmélie, qui désigne un heureux mélange d'accords nobles et élégans, une belle modulation dans le jeu de tous les personnages. et c'est en effet ce que j'ai remarqué plus d'une fois, et surtout dans cette pièce d'Eschyle où le roi Priam offre une rançon pour obtenir le corps de son fils. Le chœur des Troyens, prosterné comme lui aux pieds du vainqueur d'Hector, laissant comme lui échapper dans ses mouvemens pleins de dignité les expressions de la douleur, de la crainte et de l'espérance, fait passer dans l'âme d'Achille et dans celle des spectateurs les sentimens dont il est pénétré.

La danse de la comédie est libre, familière, souvent ignoble, plus souvent déshonorée par des licences si grossières, qu'elles révoltent les personnes honnêtes, et qu'Aristophane lui-même se fait un mérite de les avoir bannies de quelques-unes de ses pièces.

Dans le drame qu'on appelle Satyre, ce jeu est

vif et tumultueux; mais sans expression et sans relation avec les paroles.

Dès que les Grecs eurent connu le prix de la danse imitative, ils y prirent tant de goût, que les auteurs, encouragés par les suffrages de la multitude, ne tardèrent pas à la dénaturer. L'abus est aujourd'hui parvenu à son comble; d'un côté, on veut tout imiter, ou, pour mieux dire, tout contrefaire; d'un autre, on n'applaudit plus qu'à des gestes efféminés et lascifs, qu'à des mouvemens confus et forcenés. L'acteur Callipide, qui fut surnommé le Singe, a presque de nos jours introduit ou plutôt autorisé ce mauvais goût, par la dangereuse supériorité de ses talens. (12) Ses successeurs, pour l'égaler, ont copié ses défauts; et pour le surpasser, il les ont outrés. Ils s'agitent et se tourmentent, comme ces musiciens ignorans qui, par des contorsions forcées et bizarres, cherchent, en jouant de la flûte, à figurer la route sinueuse que trace un disque en roulant sur le terrain.

Le peuple, qui se laisse entraîner par ces froides exagérations, ne pardonne point des défauts quelquefois plus excusables. On le voit par degrés murmurer sourdement, rire avec éclat, pousser des cris tumultueux contre l'acteur, l'accabler de sifflets, frapper des pieds pour l'obliger de quitter la scène, lui faire ôter son masque pour jouir de sa honte, ordonner au héraut d'appeler un autre acteur qui est mis à l'amende s'il n'est pas présent, quelquefois même demander qu'on inflige

au premier des peines déshonorantes. Ni l'âge, ni la célébrité, ni de longs services ne sauraient le garantir de ces rigoureux traitemens. De nouveaux succès peuvent seuls l'en dédommager ; car dans l'occasion on bat des mains, et l'on applaudit avec le même plaisir et la même fureur.

Cette alternative de gloire et de déshonneur lui est commune avec l'orateur qui parle dans l'assemblée de la nation, avec le professeur qui instruit ses disciples. Aussi n'est-ce que la médiocrité du talent qui avilit sa profession. Il jouit de tous les priviléges du citoyen ; et comme il ne doit avoir aucune des taches d'infamie portées par les lois, il peut parvenir aux emplois les plus honorables. De nos jours un fameux acteur, nommé Aristodème, fut envoyé en ambassade auprès de Philippe, roi de Macédoine. D'autres avaient beaucoup de crédit dans l'assemblée publique. J'ajoute qu'Eschyle, Sophocle, Aristophane, ne rougirent point de remplir un rôle dans leurs pièces.

J'ai vu d'excellens acteurs ; j'ai vu Théodore au commencement de sa carrière, et Polus à la fin de la sienne. L'expression du premier était si conforme à la nature, qu'on l'eût pris pour le personnage même ; le second avait atteint la perfection de l'art. Jamais un plus bel organe ne fut réuni à tant d'intelligence et de sentiment. Dans une tragédie de Sophocle, il jouait le rôle d'Électre. J'étais présent. Rien de si théâtral que la situation de cette princesse, au moment qu'elle

embrasse l'urne où elle croit que sont déposées les dépouilles d'Oreste son frère. Ce n'étaient plus ici des cendres froides et indifférentes, c'étaient celles même d'un fils que Polus venait de perdre. Il avait tiré du tombeau l'urne qui les renfermait; quand elle lui fut présentée, quand il la saisit d'une main tremblante, quand, la serrant entre ses bras, il l'approcha de son cœur, il fit entendre des accens si douloureux, si touchans, et d'une si terrible vérité, que tout le théâtre retentit de cris, et répandit des torrens de larmes sur la malheureuse destinée du fils, sur l'affreuse destinée du père.

Les acteurs ont des habits et des attributs assortis à leurs rôles. Les rois ceignent leur front d'un diadême; ils s'appuient sur un sceptre surmonté d'un aigle, et sont revêtus de longues robes où brillent de concert l'or, la pourpre, et toutes les espèces de couleurs. Les héros paraissent souvent couverts d'une peau de lion ou de tigre, armés d'épées, de lances, de carquois, de massues; tous ceux qui sont dans l'infortune, avec un vêtement noir, brun, d'un blanc sale, et tombant quelquefois en lambeaux. L'âge et le sexe, l'état et la situation actuelle d'un personnage s'annoncent presque toujours par la forme et par la couleur de son habillement.

Mais ils s'annoncent encore mieux par une espèce de casque dont leur tête est entièrement couverte, et qui, substituant une physionomie étran-

gère à celle de l'acteur, opère pendant la durée de la pièce des illusions successives. Je parle de ces masques qui se diversifient de plusieurs manières, soit dans la tragédie, soit dans la comédie et la satire. Les uns sont garnis de cheveux de différentes couleurs; les autres, d'une barbe plus ou moins longue, plus ou moins épaisse; d'autres réunissent, autant qu'il est possible, les attraits de la jeunesse et de la beauté. Il en est qui ouvrent une bouche énorme, et revêtue intérieurement de lames d'airain ou de tout autre corps sonore, afin que la voix y prenne assez de force et d'éclat pour parcourir la vaste enceinte des gradins où sont assis les spectateurs. On en voit enfin, sur lesquels s'élève un toupet ou faîte qui se termine en pointe, et qui rappelle l'ancienne coiffure des Athéniens. On sait que, lors des premiers essais de l'art dramatique, ils étaient dans l'usage de rassembler et de lier en faisceau leurs cheveux au-dessus de leurs têtes.

La tragédie employa le masque presque au moment où elle prit naissance; on ignore le nom de celui qui l'introduisit dans la comédie. Il a remplacé et les couleurs grossières dont les suivans de Thespis se barbouillaient le visage, et les feuillages épais qu'ils laissaient tomber sur leurs fronts, pour se livrer, avec plus d'indiscrétion, aux excès de la satire et de la licence. Thespis augmenta leur audace, en les voilant d'une pièce de toile; et, d'après cet essai, Eschyle, qui par lui-même, ou par ses imitateurs, a trouvé tous les secrets de

l'art dramatique, pensa qu'un déguisement consacré par l'usage, pouvait être un nouveau moyen de frapper les sens et d'émouvoir les cœurs. Le masque s'arrondit entre ses mains, et devint un portrait enrichi de couleurs, et copié d'après le modèle sublime que l'auteur s'était fait des dieux et des héros. Chœrilus et ses successeurs étendirent et perfectionnèrent cette idée, au point qu'il en a résulté une suite de tableaux, où l'on a retracé, autant que l'art peut le permettre, les principales différences des états, des caractères et des sentimens qu'inspirent l'une et l'autre fortune. Combien de fois, en effet, n'ai-je pas discerné au premier coup-d'œil la tristesse profonde de Niobé, les projets atroces de Médée, les terribles emportemens d'Hercule, l'abattement déplorable où se trouvait réduit le malheureux Ajax, et les vengeances que venaient exercer les Euménides pâles et décharnées!

Il fut un temps où la comédie offrait aux spectateurs le portrait fidèle de ceux qu'elle attaquait ouvertement. Plus décente aujourd'hui, elle ne s'attache qu'à des ressemblances générales, et relatives aux ridicules et aux vices qu'elle poursuit; mais elles suffisent pour qu'on reconnaisse à l'instant le maître, le valet, le parasite, le vieillard indulgent ou sévère, le jeune homme réglé ou déréglé dans ses mœurs, la jeune fille parée de ses attraits, et la matrone distinguée par son maintien et ses cheveux blancs.

On ne voit point à la vérité les nuances des passions se succéder sur le visage de l'acteur ; mais le plus grand nombre des assistans est si éloigné de la scène, qu'ils ne pourraient, en aucune manière, entendre ce langage éloquent. Venons à des reproches mieux fondés : le masque fait perdre à la voix une partie de ces inflexions qui lui donnent tant de charmes dans la conversation ; ses passages sont quelquefois brusques, ses intonations dures, et pour ainsi dire raboteuses ; le rire s'altère, et, s'il n'est ménagé avec art, sa grâce et son effet s'évanouissent à la fois : enfin comment soutenir l'aspect de cette bouche difforme, toujours immobile, toujours béante, lors même que l'acteur garde le silence ? (13)

Les Grecs sont blessés de ces inconvéniens ; mais ils le seraient bien plus, si les acteurs jouaient à visage découvert. En effet, ils ne pourraient exprimer les rapports qui se trouvent ou doivent se trouver entre la physionomie et le caractère, entre l'état et le maintien. Chez une nation qui ne permet pas aux femmes de monter sur le théâtre, et qui regarde la convenance comme une règle indispensable, et aussi essentielle à la pratique des arts qu'à celle de la morale ; combien ne serait-on pas choqué de voir Antigone et Phèdre se montrer avec des traits dont la dureté détruirait toute illusion ; Agamemnon et Priam, avec un air ignoble ; Hippolyte et Achille, avec des rides et des cheveux blancs ! Les masques dont il est

permis de changer à chaque scène, et sur lesquels on peut imprimer les symptômes des principales affections de l'âme, peuvent seuls entretenir et justifier l'erreur des sens, et ajouter un nouveau degré de vraisemblance à l'imitation.

C'est par le même principe que dans la tragédie on donne souvent aux acteurs une taille de quatre coudées, conforme à celle d'Hercule et des premiers héros. Ils se tiennent sur des cothurnes; c'est une chaussure haute quelquefois de quatre ou cinq pouces. Des gantelets prolongent leurs bras; la poitrine, les flancs, toutes les parties du corps s'épaississent à proportion; et lorsque, conformément aux lois de la tragédie, qui exige une déclamation forte, et quelquefois véhémente, cette figure presque colossale, revêtue d'une robe magnifique, fait entendre une voix dont les bruyans éclats retentissent au loin, il est peu de spectateurs qui ne soient frappés de cette majesté imposante, et ne se trouvent plus disposés à recevoir les impressions qu'on cherche à leur communiquer.

Avant que les pièces commencent, on a soin de purifier le lieu de l'assemblée; quand elles sont finies, différens corps de magistrats montent sur le théâtre, et font des libations sur un autel consacré à Bacchus. Ces cérémonies semblent imprimer un caractère de sainteté aux plaisirs qu'elles annoncent et qu'elles terminent.

Les décorations dont la scène est embellie, ne frappent pas moins les yeux de la multitude. Un

artiste, nommé Agatharchus, en conçut l'idée du temps d'Eschyle, et, dans un savant commentaire, il développa les principes qui avaient dirigé son travail. Ces premiers essais furent ensuite perfectionnés, soit par les efforts des successeurs d'Eschyle, soit par les ouvrages qu'Anaxagore et Démocrite publièrent sur les règles de la perspective.

Suivant la nature du sujet, le théâtre représente une campagne riante, une solitude affreuse, le rivage de la mer entouré de roches escarpées et de grottes profondes, des tentes dressées auprès d'une ville assiégée, auprès d'un port couvert de vaisseaux. Pour l'ordinaire, l'action se passe dans le vestibule d'un palais ou d'un temple; en face est une place; à côté paraissent des maisons, entre lesquelles s'ouvrent deux rues principales, l'une dirigée vers l'orient, l'autre vers l'occident.

Le premier coup-d'œil est quelquefois très-imposant: ce sont des vieillards, des femmes, des enfans qui, prosternés auprès d'un autel, implorent l'assistance des dieux et celle du souverain. Dans le courant de la pièce, le spectacle se diversifie de mille manières. Ce sont de jeunes princes qui arrivent en équipage de chasse, et qui, environnés de leurs amis et de leurs chiens, chantent des hymnes en l'honneur de Diane; c'est un char sur lequel paraît Andromaque avec son fils Astyanax; un autre char qui tantôt amène pompeusement, au camp des Grecs, Clytemnestre en-

tourée de ses esclaves et tenant le petit Oreste, qui dort entre ses bras, et tantôt la conduit à la chaumière où sa fille Électre vient de puiser de l'eau dans la fontaine. Ici, Ulysse et Diomède se glissent pendant la nuit dans le camp des Troyens, où bientôt ils répandent l'alarme; les sentinelles courent de tous côtés, en criant: *Arrête, arrête! tue, tue!* Là des soldats grecs, après la prise de Troie, paraissent sur le comble des maisons; ils sont armés de torches ardentes, et commencent à réduire en cendre cette ville célèbre. Une autre fois on apporte dans des cercueils les corps des chef des Argiens, de ces chefs qui périrent au siége de Thèbes; on célèbre, sur le théâtre même, leurs funérailles, leurs épouses expriment, par des chants funèbres, la douleur qui les pénètre; Évadné, l'une d'entre elles, est montée sur un rocher, au pied duquel on a dressé le bûcher de Capanée, son époux; elle s'est parée de ses plus riches habits, et, sourde aux prières de son père, aux cris de ses compagnes, elle se précipite dans les flammes du bûcher.

Le merveilleux ajouté encore à l'attrait du spectacle. C'est un dieu qui descend dans une machine; c'est l'ombre de Polydore qui perce le sein de la terre pour annoncer à Hécube les nouveaux malheurs dont elle est menacée; c'est celle d'Achille, qui, s'élançant du fond du tombeau, apparaît à l'assemblée des Grecs, et leur ordonne de sacrifier Polyxène, fille de Priam; c'est Hélène

qui monte vers la voûte céleste, où, transformée en constellation, elle deviendra un signe favorable aux matelots; c'est Médée qui traverse les airs sur un char attelé de serpens.

Je m'arrête : s'il fallait un plus grand nombre d'exemples, je les trouverais sans peine dans les tragédies grecques, et surtout dans les plus anciennes. Telle pièce d'Eschyle n'est, pour ainsi dire, qu'une suite de tableaux mobiles, les uns intéressans, les autres si bizarres et si monstrueux, qu'ils n'ont pu se présenter qu'à l'imagination effrénée de l'auteur. En effet, l'exagération s'introduisit dans le merveilleux même, lorsqu'on vit sur le théâtre Vulcain, accompagné de la Force et de la Violence, clouer Prométhée au sommet du Caucase, lorsqu'on vit tout de suite arriver auprès de cet étrange personnage, l'Océan monté sur une espèce d'hippogriphe, et la nymphe Io ayant des cornes de génisse sur la tête.

Les Grecs rejettent aujourd'hui de pareilles peintures, comme peu convenables à la tragédie; et ils admirent la sagesse avec laquelle Sophocle a traité la partie du spectacle, dans une de ses pièces. Œdipe, privé de la lumière, chassé de ses Etats, était avec ses deux filles au bourg de Colonne, aux environs d'Athènes, où Thésée venait de lui accorder un asyle. Il avait appris de l'oracle que sa mort serait précédée de quelques signes extraordinaires, et que ses ossemens, déposés dans un lieu dont Thésée et ses successeurs au-

raient seuls la connaissance, attireraient à jamais la vengeance des dieux sur les Thébains, et leur faveur sur les Athéniens. Son dessein est de révéler, avant de mourir, ce secret à Thésée. Cependant les Colonniates craignent que la présence d'Œdipe, malheureux et souillé de crimes, ne leur devienne funeste. Ils s'occupent de cette réflexion, et s'écrient tout à coup : « Le tonnerre » gronde, ô ciel!

ŒDIPE.

Chères compagnes de mes peines,
Mes filles, hâtez-vous ; et dans ce même instant,
Faites venir le roi d'Athènes.

ANTIGONE.

Quel si pressant besoin....

ŒDIPE.

Dieux! quel bruit éclatant
Autour de nous se fait entendre!
Dans l'éternelle nuit Œdipe va descendre.
Adieu ; la mort m'appelle, et le tombeau m'attend.

LE CHOEUR, *chantant*.

Mon âme tremblante
Frémit de terreur.
Des cieux en fureur
La foudre brûlante
Répand l'épouvante.
Présages affreux !
Le courroux des cieux
Menace nos têtes ;
La voix des tempêtes
Est la voix des dieux.

OEDIPE.

Ah! mes enfans! il vient l'instant horrible,
L'instant inévitable où tout finit pour moi,
Que m'a prédit un oracle infaillible.

ANTIGONE.

Quel signe vous l'annonce?

OEDIPE.

Un signe trop sensible.
D'Athènes au plus tôt faites venir le roi.

LE CHOEUR, *chantant.*

Quels nouveaux éclats de tonnerre
Ebranlent le ciel et la terre!
Maître des dieux, exaucez-nous.
Si notre pitié secourable
Pour cet infortuné coupable
Peut alarmer votre courroux,
Ne soyez point inexorable,
O Dieu vengeur, épargnez-nous!

La scène continue de la même manière jusqu'à l'arrivée de Thésée, à qui Œdipe se hâte de révéler son secret.

La représentation des pièces exige un grand nombre de machines; les unes opèrent les vols, la descente des dieux, l'apparition des ombres; les autres servent à reproduire les effets naturels, tels que la fumée, la flamme et le tonnerre, dont on imite le bruit, en faisant tomber de fort haut des cailloux dans un vase d'airain: d'autres machines, en tournant sur des roulettes, présentent

l'intérieur d'une maison ou d'une tente. C'est ainsi qu'on montre aux spectateurs Ajax au milieu des animaux qu'il a récemment immolés à sa fureur.

Des entrepreneurs sont chargés d'une partie de la dépense qu'occasionne la représentation des pièces. Ils reçoivent en dédommagement une légère rétribution de la part des spectateurs.

Dans l'origine, et lorsqu'on n'avait qu'un petit théâtre de bois, il était défendu d'exiger le moindre droit à la porte : mais comme le désir de se placer faisait naître des querelles fréquentes, le gouvernement ordonna que désormais on paierait une drachme par tête ; les riches alors furent en possession de toutes les places, dont le prix fut bientôt réduit à une obole, par les soins de Périclès. Il voulait s'attacher les pauvres ; et, pour leur faciliter l'entrée aux spectacles, il fit passer un décret par lequel un des magistrats devait, avant chaque représentation, distribuer à chacun d'entre eux deux oboles, l'une pour payer sa place, l'autre pour l'aider à subvenir à ses besoins, tant que dureraient les fêtes.

La construction du théâtre qui existe aujourd'hui, et qui, étant beaucoup plus spacieux que le premier, n'entraîne pas les mêmes inconvéniens, devait naturellement arrêter le cours de cette libéralité. Mais le décret a toujours subsisté, quoique les suites en soient devenues funestes à l'Etat. Périclès avait assigné la dépense dont il surchargea le trésor public, sur la caisse

des contributions exigées des alliés pour faire la guerre aux Perses. Encouragé par ce premier succès, il continua de puiser dans la même source pour augmenter l'éclat des fêtes, de manière qu'insensiblement les fonds de la caisse militaire furent tous consacrés aux plaisirs de la multitude. Un orateur ayant proposé, il n'y a pas long-temps, de les rendre à leur première destination, un décret de l'assemblée générale défendit, sous peine de mort, de toucher à cet article. Personne aujourd'hui n'ose s'élever formellement contre un abus si énorme. Démosthène a tenté deux fois, par des voies indirectes, d'en faire apercevoir les inconvéniens; désepérant de réussir, il dit tout haut maintenant qu'il ne faut rien changer.

L'entrepreneur donne quelquefois le spectacle *gratis*; quelquefois aussi il distribue des billets qui tiennent lieu de la paye ordinaire, fixée aujourd'hui à deux oboles.

CHAPITRE LXXI.

Entretiens sur la nature et sur l'objet de la Tragédie.

J'AVAIS connu chez Apollodore un des ses neveux, nommé Zopyre, jeune homme plein d'esprit et brûlant du désir de consacrer ses talens au théâtre. Il me vint voir un jour, et trouva Nicéphore chez moi; c'était un poëte qui, après quelques essais dans le genre de la comédie, se croyait en droit de préférer l'art d'Aristophane à celui d'Eschyle.

Zopyre me parla de sa passion avec une nouvelle chaleur. N'est-il pas étrange, disait-il, qu'on n'ait pas encore recueilli les règles de la tragédie? Nous avons de grands modèles, mais qui ont de grands défauts. Autrefois le génie prenait impunément son essor; on veut aujourd'hui l'asservir à des lois dont on ne daigne pas nous instruire. Et quel besoin en avez-vous, lui dit Nicéphore? Dans une comédie, les événemens qui ont précédé l'action, les incidens dont elle est formée, le nœud, le dénoûment, tout est de mon invention; et de là vient que le public me juge avec une extrême rigueur. Il n'en est pas ainsi de la tragédie; les sujets sont donnés et connus; qu'ils

soient vraisemblables ou non, peu vous importe. Présentez-nous Adraste, les enfans même vous raconteront ses infortunes : au seul nom d'Œdipe et d'Alcméon, ils vous diront que la pièce doit finir par l'assassinat d'une mère. Si le fil de l'intrigue s'échappe de vos mains, faites chanter le chœur : êtes-vous embarrassé de la catastrophe? faites descendre un dieu dans la machine ; le peuple, séduit par la musique et par le spectacle, vous pardonnera toute espèce de licence, et couronnera sur-le-champs vos nobles efforts.

Mais je m'aperçois de votre surprise ; je vais me justifier par des détails. Il s'assit alors, et, pendant qu'à l'exemple des sophistes, il levait la main pour tracer dans les airs un geste élégant, nous vîmes entrer Théodecte, auteur de plusieurs tragédies excellentes ; Polus, un de plus habiles acteurs de la Grèce ; et quelques-uns de nos amis, qui joignaient un goût exquis à des connoissances profondes. Eh bien! me dit en riant Nicéphore, que voulez-vous que je fasse de mon geste ? Il faut le tenir en suspens, lui répondis-je ; vous aurez peut-être bientôt occasion de l'employer. Et, prenant tout de suite Zopyre par la main, je dis à Théodecte : Permettez que je vous confie ce jeune homme ; il veut entrer dans le temple de la Gloire, et je l'adresse à ceux qui en connaissent le chemin.

Théodecte montrait de l'intérêt, et promettait au besoin ses conseils. Nous sommes fort pressés,

repris-je ; c'est à présent qu'il nous faut un code de préceptes. Où le prendre, répondit-il ? Avec des talens et des modèles, on se livre quelquefois à la pratique d'un art; mais comme la théorie doit le considérer dans son essence, et s'élever jusqu'à sa beauté idéale, il faut que la philosophie éclaire le goût et dirige l'expérience. Je sais, repliquai-je, que vous avez long-temps médité sur la nature du drame qui vous a valu de justes applaudissemens, et que vous en avez souvent discuté les principes avec Aristote, soit de vive voix, soit par écrit. Mais vous savez aussi, me dit-il, que dans cette recherche on trouve à chaque pas des problèmes à résoudre et des difficultés à vaincre ; que chaque règle est contredite par un exemple ; que chaque exemple peut être justifié par un succès ; que les procédés les plus contraires sont autorisés par de grands noms, et qu'on s'expose quelquefois à condamner les plus beaux génies d'Athènes. Jugez si je dois courir ce risque en présence de leur mortel ennemi.

Mon cher Théodecte, répondit Nicéphore, dispensez-vous du soin de les accuser; je m'en charge volontiers. Communiquez-nous seulement vos doutes, et nous nous soumettrons au jugement de l'assemblée. Théodecte se rendit à nos instances, mais à condition qu'il se couvrirait toujours de l'autorité d'Aristote, que nous l'éclairerions de nos lumières, et qu'on ne discuterait que les articles les plus essentiels. Malgré cette dernière précaution, nous

fûmes obligés de nous assembler plusieurs jours de suite. Je vais donner le résultat de nos séances. J'avertis auparavant que, pour éviter toute confusion, je n'admets qu'un petit nombre d'interlocuteurs.

PREMIÈRE SÉANCE.

Zopyre. Puisque vous me le permettez, illustre Théodocte, je vous demanderai d'abord, quel est l'objet de la tragédie?

Théodecte. L'intérêt qui résulte de la terreur et de la pitié; et, pour produire cet effet, je vous présente une action grave, entière, d'une certaine étendue. En laissant à la comédie les vices et les ridicules des particuliers, la tragédie ne peint que de grandes infortunes, et c'est dans la classe des rois et des héros qu'elle va les puiser.

Zopyre. Et pourquoi ne pas les choisir quelquefois dans un état inférieur? Elles me toucheraient bien plus vivement, si je les voyais errer autour de moi.

Théodecte. J'ignore si, tracées par une main habile, elles ne nous donneraient pas de trop fortes émotions. Lorsque je prends mes exemples dans un rang infiniment supérieur au vôtre, je vous laisse la liberté de vous les appliquer, et l'espérance de vous y soustraire.

Polus. Je croyais, au contraire, que l'abaissement de la puissance nous frappait toujours plus

que les révolutions obscures des autres états. Vous croyez que la foudre, en tombant sur un arbrisseau, fait moins d'impression que lorsqu'elle écrase un chêne dont la tête montait jusqu'aux cieux.

Théodecte. Il faudrait demander aux arbrisseaux voisins ce qu'ils en pensent, l'un de c deux spectacles serait plus propre à les étonner, et l'autre à les intéresser : mais, sans pousser plus loin cette discussion, je vais répondre plus directement à la question de Zopyre.

Nos premiers auteurs, s'exerçaient, pour l'ordinaire, sur les personnages célèbres des temps héroïques. Nous avons conservé cet usage, parce que des républicains contemplent toujours avec une joie maligne les trônes qui roulent dans la poussière, et la chute d'un souverain qui entraîne celle d'un empire. J'ajoute que les malheurs des particuliers ne sauraient prêter au merveilleux qu'exige la tragédie.

L'action doit être entière et parfaite, c'est-à-dire, qu'elle doit avoir un commencement, un milieu et une fin ; car c'est ainsi que s'expriment les philosophes, quand ils parlent d'un tout dont les parties se développent successivement à nos yeux. Que cette règle devienne sensible par un exemple : dans l'Iliade, l'action commence par la dispute d'Agamemnon et d'Achille ; elle se perpétue par les maux sans nombre qu'entraîne la retraite du second ; elle finit lorsqu'il se laisse fléchir par les larmes de Priam. En effet, après

cette scène touchante, le lecteur n'a plus rien à désirer.

Nicéphore. Que pouvait désirer le spectateur après la mort d'Ajax? L'action n'était-elle pas achevée aux deux tiers de la pièce? Cependant Sophocle a cru devoir l'étendre par une froide contestation entre Ménélas et Teucer, dont l'un veut qu'on refuse et l'autre qu'on accorde les honneurs de la sépulture au malheureux Ajax.

Théodecte. La privation de ces honneurs ajoute, parmi nous, un nouveau degré aux horreurs du trépas; elle peut donc ajouter une nouvelle terreur à la catastrophe d'une pièce. Nos idées à cet égard commencent à changer; et si l'on parvenait à n'être plus touché de cet outrage, rien ne serait si déplacé que la dispute dont vous parlez; mais ce ne serait pas la faute de Sophocle. Je reviens à l'action.

Ne pensez pas avec quelques auteurs, que son unité ne soit autre chose que l'unité du héros, et n'allez pas, à leur exemple, embrasser, même dans un poëme, tous les détails de la vie de Thésée ou d'Hercule. C'est affoiblir ou détruire l'intérêt que de le prolonger avec excès, ou de le répandre sur un trop grand nombre de points. Admirez la sagesse d'Homère; il n'a choisi, pour l'Iliade, qu'un épisode de la guerre de Troie.

Zopyre. Je sais que les émotions augmentent de force en se raprochant, et que le meilleur moyen, pour ébranler une âme, est de la frapper

à coups redoublés ; cependant il faut que l'action ait une certaine étendue. Celle d'Agamemnon d'Eschyle n'a pu se passer que dans un temps considérable ; celle des Suppliantes d'Euripide dure plusieurs jours, tandis que dans l'Ajax et dans l'Œdipe de Sophocle tout s'achève d ans une légère portion de la journée. Les chefs-d'œuvres de notre théâtre m'offrent sur ce point des variétés qui m'arrêtent.

Théodecte. Il serait à désirer que l'action ne durât pas plus que la représentation de la pièce ; mais tâchez du moins de la renfermer dans l'espace de temps qui s'écoule entre le lever et le coucher du soleil.

J'insiste sur l'action, parce qu'elle est pour ainsi dire l'âme de la tragédie, et que l'intérêt théâtral dépend surtout de la fable ou de la constitution du sujet.

Polus. Les faits confirment ce principe : j'ai vu réussir des pièces qui n'avaient, pour tout mérite, qu'une fable bien dressée, et conduite avec habileté. J'en ai vu d'autres dont les mœurs, les pensées et le style semblaient garantir le succès, et qui tombaient parce que l'ordonnance en était vicieuse. C'est le défaut de tous ceux qui commencent.

Théodecte. Ce fut celui de plusieurs anciens auteurs. Ils négligèrent quelquefois leurs plans, et se sauvèrent par des beautés de détail, qui sont à la tragédie ce que les couleurs sont à la pein-

ture. Quelque brillantes que soient ces couleurs, elles font moins d'effet que les contours élégans d'une figure dessinée au simple trait.

Commencez donc par crayonner votre sujet : vous l'enrichirez ensuite des ornemens dont il est susceptible. En le disposant, souvenez-vous de la différence de l'historien au poëte. L'un raconte les choses comme elles sont arrivées, l'autre comme elles ont pu ou dû arriver. Si l'histoire ne vous offre qu'un fait dénué de circonstances, il vous sera permis de l'embellir par la fiction, et de joindre à l'action principale des actions particulières qui la rendront plus intéressante : mais vous n'ajouterez rien qui ne soit fondé en raison, qui ne soit vraisemblable ou nécessaire.

A ces mots, la conversation devint plus générale. On s'étendit sur les différentes espèces de vraisemblances; on observa qu'il en est une pour le peuple, et une autre pour les personnes éclairées; et l'on convint de s'en tenir à celle qu'exige un spectacle où domine la multitude. Voici ce qui fut décidé.

1.° On appelle vraisemblable ce qui, aux yeux de presque tout le monde, a l'apparence du vrai. On entend aussi par ce mot ce qui arrive communément dans des circonstances données. Ainsi, dans l'histoire, tel événement a pour l'ordinaire telle suite; dans la morale, un homme d'un tel état, d'un tel âge, d'un tel caractère, doit parler et agir de telle manière.

2.° Il est vraisemblable, comme disait le poëte Agathon, qu'il survienne des choses qui ne sont pas vraisemblables. Tel est l'exemple d'un homme qui succombe sous un homme moins fort ou moins courageux que lui. C'est de ce vraisemblable extraordinaire que quelques auteurs ont fait usage pour dénouer leurs pièces.

3.°. Tout ce qu'on croit être arrivé, est vraisemblable; tout ce qu'on croit n'être jamais arrivé, est invraisemblable.

4.° Il vaut mieux employer ce qui est réellement impossible et qui est vraisemblable, que le réellement possible qui serait sans vraisemblance. Par exemple, les passions, les injustices, les absurdités qu'on attribue aux dieux, ne sont pas dans l'ordre des choses possibles; les forfaits et les malheurs des anciens héros ne sont pas toujours dans l'ordre des choses probables : mais les peuples ont consacré ces traditions, en les adoptant; et, au théâtre, l'opinion commune équivaut à la vérité.

5° La vraisemblance doit régner dans la constitution du sujet, dans la liaison des scènes, dans la peinture des mœurs, dans le choix des reconnaissances, dans toutes les parties du drame. Vous vous demanderez sans cesse : Est-il possible, est-il nécessaire qu'un tel personnage parle ainsi, agisse de telle manière?

Nicéphore. Était-il possible qu'Œdipe eût vécu vingt ans avec Jocaste, sans s'informer des circonstances de la mort de Laïus?

Théodecte. Non, sans doute, mais l'opinion générale supposait le fait; et Sophocle, pour en sauver l'absurdité, n'a commencé l'action qu'au moment où se terminent les maux qui affligeaient la ville de Thèbes. Tout ce qui s'est passé avant ce moment est hors du drame, ainsi que m'en a fait apercevoir Aristote.

Nicéphore. Votre ami, pour excuser Sophocle, lui prête une intention qu'il n'eut jamais. Car Œdipe fait ouvertement l'aveu de son ignorance; il dit lui-même qu'il n'a jamais su ce qui s'était passé à la mort de Laïus; il demande en quel endroit ce prince fut assassiné, si c'est à Thèbes, si c'est à la campagne, ou dans un pays éloigné. Quoi! un événement auquel il devait la main de la reine et le trône, n'a jamais fixé son attention! jamais personne ne lui en a parlé! Convenez qu'Œdipe n'était guère curieux, et qu'on était bien discret à sa cour.

Théodecte cherchait en vain à justifier Sophocle; nous nous rangeâmes tous de l'avis de Nicéphore. Pendant cette discussion, on cita plusieurs pièces qui ne dûrent leur chute qu'au défaut de vraisemblance, une entre autres de Carcinus, où les spectateurs virent entrer le principal personnage dans un temple, et ne l'en virent pas sortir; quand il reparut dans une des scènes suivantes, ils en furent si blessés que la pièce tomba.

Polus. Il fallait qu'elle eût des défauts plus essentiels. J'ai joué souvent dans l'Électre de So-

phocle ; il y fait mention des jeux pythiques, dont l'institution est postérieure de plusieurs siècles au temps où vivaient les héros de la pièce ; à chaque représentation on murmure contre cet anachronisme, cependant la pièce est restée.

Théodecte. Cette faute, qui échappe à la plus grande partie des spectateurs, est moins dangereuse que la première, dont tout le monde peut juger. En général, les invraisemblances qui ne frappent que les personnes éclairées, ou qui sont couvertes par un vif intérêt, ne sont guère à re douter pour un auteur. Combien de pièces où l'on suppose, dans un récit, que pendant un court espace de temps il s'est passé, hors du théâtre, une foule d'événemens qui demanderaient une grande partie de la journée ! Pourquoi n'en est-on pas choqué ? c'est que le spectateur, entraîné par la rapidité de l'action, n'a ni le loisir ni la volonté de revenir sur ses pas, et de se livrer à des calculs qui affaibliraient son illusion.

Ici finit la première séance.

SECONDE SÉANCE.

Le lendemain, quand tout le monde fut arrivé, Zopyre dit à Théodecte : Vous nous fîtes voir hier que l'illusion théâtrale doit être fondée sur l'unité d'action et sur la vraisemblance ; que faut-il de plus ?

Théodecte. Atteindre le but de la tragédie, qui est d'exciter la terreur et la pitié. On y par-

vient, 1° par le spectacle, lorsqu'on expose à nos yeux Œdipe avec un masque ensanglanté, Télèphe couvert de haillons, les Euménides avec des attributs effrayans; 2° par l'action, lorsque le sujet et la manière d'en lier les incidens suffisent pour émouvoir fortement le spectateur. C'est dans le second de ces moyens que brille surtout le génie du poëte.

On s'était aperçu depuis long-temps que, de toutes les passions, la terreur et la pitié pouvaient seules produire un pathétique vif et durable; de là les efforts que firent successivement l'élégie et la tragédie, pour communiquer à notre âme les mouvemens qui la tirent de sa langueur sans violence, et lui font goûter des plaisirs sans remords. Je tremble et je m'attendris sur les malheurs qu'éprouvent mes semblables, sur ceux que je puis éprouver à mon tour; mais je chéris ces craintes et ces larmes. Les premières ne resserrent mon cœur qu'afin que les secondes le soulagent à l'instant. Si l'objet qui fait couler ces pleurs était sous mes yeux, comment pourrais-je en soutenir la vue? L'imitation me le montre à travers un voile qui en adoucit les traits; la copie reste toujours au dessous de l'original, et cette imperfection est un de ses principaux mérites.

Polus. N'est-ce pas là ce que voulait dire Aristote, lorsqu'il avançait que la tragédie et la musique opèrent la *purgation* de la terreur et de la pitié?

Théodecte. Sans doute. Purger ces deux passions, c'est en épurer la nature, en réprimer les excès. Et en effet, les arts imitatifs ôtent à la réalité ce qu'elle a d'odieux, et n'en retiennent que ce qu'elle a d'intéressant. Il suit de là, qu'il faut épargner au spectateur les émotions trop pénibles et trop douloureuses. On se souvient encore de ce roi d'Égypte qui, parvenu au comble du malheur, ne put verser une larme en voyant son fils marcher au supplice, et fondit en pleurs lorsqu'il aperçut un de ses amis chargé de fers tendre la main aux passans. Le dernier de ces tableaux attendrit son cœur, le premier l'avait endurci. Eloignez de moi ces excès de terreur, ces coups foudroyans qui étouffent la pitié; évitez d'ensanglanter la scène. Que Médée ne vienne pas sur le théâtre égorger ses enfans, Œdipe s'arracher les yeux, Ajax se percer de son épée. (14) C'est une des principales règles de la tragédie.....

Nicéphore. Et que vous violez sans cesse. Vous aimez à repaître vos regards d'images affreuses et dégoûtantes. Rappelez-vous cet Œdipe, ce Polymnestor, qui, privés de la lumière du jour, reparaissent sur le théâtre, baignés du sang qui coule encore de leurs yeux.

Théodecte. Ce spectacle est étranger à l'action, et l'on a la faiblesse de l'accorder aux besoins de la multitude, qui veut des secousses violentes.

Nicéphore. C'est vous qui l'avez familiarisée

avec les atrocités. Je ne parle point de ces forfaits dont le récit même est épouvantable ; de ces époux, de ces mères, de ces enfans égorgés par ce qu'ils ont de plus cher au monde ; vous me répondriez que ces faits sont consacrés par l'histoire; qu'on vous en a souvent entretenus dès votre enfance; qu'ils appartiennent à des siècles si reculés, qu'ils n'excitent plus en conséquence que l'effroi nécessaire à la tragédie. Mais vous avez le funeste secret d'en augmenter l'horreur. Les cheveux se dressent sur ma tête, lorsqu'aux cris de Clytemnestre qu'Oreste son fils vient de frapper derrière le théâtre, Électre sa fille s'écrie sur la scène: « Frappe, si tu le peux, une seconde fois. »

Théodecte. Sophocle a, pendant toute la pièce, répandu un si grand intérêt sur cette princesse, elle est si rassasiée de malheurs et d'opprobres, elle vient de passer par tant de convulsions de crainte, de désespoir et de joie, que, sans oser la justifier, on lui pardonne ce trait de férocité qui lui échappe dans un premier moment. Observez que Sophocle en prévit l'effet, et que pour le corriger il fait déclarer à Électre, dans une scène précédente, qu'elle n'en veut qu'au meurtrier de son père.

Cet exemple, qui montre avec quelle adresse une main habile prépare et dirige ses coups, prouve en même temps que les sentimens dont on cherche à nous pénétrer dépendent surtout des relations et des qualités du principal personnage

Remarquez qu'une action qui se passe entre des personnes ennemies ou indifférentes, ne fait qu'une impression passagère; mais qu'on est fortement ému, quand on voit quelqu'un près de périr de la main d'un frère, d'une sœur, d'un fils, ou des auteurs de ses jours. Mettez donc, s'il est possible, votre héros aux prises avec la nature; mais ne choisissez pas un scélérat : qu'il passe du malheur au bonheur, ou du bonheur au malheur, il n'excitera ni terreur ni pitié. Ne choisissez pas non plus un homme qui, doué d'une sublime vertu, tomberait dans l'infortune sans se l'être attirée.

Polus. Ces principes ont besoin d'être développés. Que la punition du méchant ne produise ni compassion ni crainte, je le conçois sans peine. Je ne dois m'attendrir que sur des malheurs non mérités, et le scélérat n'a que trop mérité les siens; je ne dois trembler que sur les malheurs de mon semblable, et le scélérat ne l'est pas. Mais l'innocence poursuivie, opprimée, versant des larmes amères et poussant des cris inutiles, rien de si terrible et de si touchant.

Théodecte. Et rien de si odieux; quand elle succombe contre toute apparence de justice. Alors, au lieu de ce plaisir pur, de cette douce satisfaction que j'allais chercher au théâtre, je n'y reçois que des secousses douloureuses qui révoltent à la fois mon cœur et ma raison. Vous trouvez peut-être que je vous parle un langage nouveau; c'est celui des philosophes qui, dans ces derniers temps, ont

réfléchi sur l'espèce de plaisir que doit procurer la tragédie.

Quel est donc le tableau qu'elle aura soin d'exposer sur la scène? celui d'un homme qui puisse, en quelque façon, se reprocher son infortune. N'avez-vous pas observé que les malheurs des particuliers, et les révolutions même des empires, ne dépendent souvent que d'une première faute éloignée ou prochaine : fautes dont les suites sont d'autant plus effrayantes, qu'elles étaient moins prévues? Appliquez cette remarque : vous trouverez dans Thyeste la vengeance poussée trop loin; dans OEdipe et dans Agamemnon, de fausses idées sur l'honneur et sur l'ambition; dans Ajax, un orgueil qui dédaigne l'assistance du ciel; dans Hippolyte, l'injure faite à une divinité jalouse; dans Jocaste, l'oubli des devoirs les plus sacrés; dans Priam et dans Hécube, trop de faiblesse pour le ravisseur d'Hélène; dans Antigone, les sentimens de la nature préférés à des lois établies.

Le sort de Thyeste et d'OEdipe fait frissonner; mais Thyeste dépouillé par Atrée, son frère, du droit qu'il avait au trône, lui fait le plus sanglant des outrages, en lui ravissant une épouse chérie : Atrée était coupable, et Thyeste n'était pas innocent. OEdipe a beau se parer de ce titre, et s'écrier qu'il a tué son père sans le connaître : récemment averti par l'oracle qu'il commettrait cet attentat, devait-il disputer les honneurs du pas à un vieillard qu'il rencontra sur son chemin, et, pour un

légère insulte, lui arracher la vie, ainsi qu'aux esclaves qui l'accompagnaient ?

Zopyre. Il ne fut pas maître de sa colère.

Théodecte. Il devait l'être : les philosophes n'admettent point de passion assez violente pour nous contraindre ; et si les spectateurs moins éclairés sont plus indulgens, ils savent du moins que l'excès momentané d'une passion suffit pour nous entraîner dans l'abîme.

Zopyre. Osez-vous condamner Antigone pour avoir, au mépris d'une injuste défense, accordé la sépulture à son frère ?

Théodecte. J'admire son courage ; je la plains d'être réduite à choisir entre deux devoirs opposés, mais enfin la loi était expresse, Antigone l'a violée, et la condamnation eut un prétexte.

Si, parmi les causes assignées aux malheurs du principal personnage, il en est qu'il serait facile d'excuser, alors vous lui donnerez des faiblesses et des défauts qui adouciront à nos yeux l'horreur de sa destinée. D'après ces réflexions, vous réunirez l'intérêt sur un homme qui soit plutôt bon que méchant ; qui devienne malheureux, non par un crime atroce, mais par une de ces grandes fautes qu'on se pardonne aisément dans la prospérité : tels furent Œdipe et Thyeste.

Polus. Vous désapprouvez donc ces pièces où l'homme est devenu malgré lui coupable et malheureux ? Cependant elles ont toujours réussi, et

toujours on versera des larmes sur le sort déplorable de Phèdre, d'Oreste et d'Électre.

Cette remarque occasionna parmi les assistans une dispute assez vive : les uns soutenaient qu'adopter le principe de Théodecte, c'était condamner l'ancien théâtre, qui, disait-on, n'a pour mobile que les décrets aveugles du destin ; d'autres répondaient que, dans la plupart des tragédies de Sophocle et d'Euripide, ces décrets, quoique rappelés par intervalles dans le discours, n'influaient, ni sur les malheurs du premier personnage, ni sur la marche de l'action : on citait, entre autre, l'Antigone de Sophocle, la Médée et l'Andromaque d'Euripide.

On s'entretint par occasion de cette fatalité irrésistible, tant pour les dieux que pour les hommes. Ce dogme, disaient les uns, paraît plus dangereux qu'il ne l'est en effet. Voyez ses partisans; ils raisonnent comme s'ils ne pouvaient rien ; ils agissent comme s'ils pouvaient tout. Les autres, après avoir montré qu'il ne sert qu'à justifier les crimes et qu'à décourager la vertu, demandèrent comment il avait pu s'établir.

Il fut un temps, répondit-on, où, les oppresseurs des faibles ne pouvant être retenus par les remords, on imagina de les arrêter par la crainte de la religion ; ce fut une impiété, non seulement de négliger le culte des dieux, ou de mépriser leur puissance, mais encore de dépouiller leurs temples, d'enlever les troupeaux qui leur étaient

consacrés, et d'insulter leurs ministres. De pareils crimes devaient être punis, à moins que le coupable ne réparât l'insulte, et ne vînt aux pieds des autels se soumettre à des cérémonies destinées à le purifier. Les prêtres ne le perdaient pas de vue. La fortune l'accablait-elle de ses dons? ne craignez rien, disaient-ils, c'est par de pareilles faveurs que les dieux l'attirent dans le piège. Éprouve-t-il un des revers attachés à la condition humaine? le voilà, s'écriaient-ils, le courroux céleste qui devait éclater sur sa tête. Se dérobait-il au châtiment pendant sa vie? la foudre n'est que suspendue, ajoutait-on; ses enfans, ses petits-neveux porteront le poids et la peine de son iniquité. On s'acooutuma donc à voir la vengeance des dieux poursuivant le coupable jusqu'à sa dernière génération; vengeance regardée comme justice à l'égard de celui qui l'a méritée, comme fatalité par rapport à ceux qui ont recueilli ce funeste héritage. Avec cette solution on crut expliquer cet enchaînement de forfaits et de désastres qui détruisirent les plus anciennes familles de la Grèce. Citons quelques exemples.

Œnée, roi des Étoliens, néglige d'offrir des sacrifices à Diane, prompte à se venger de ses mépris; de là ces fléaux multipliés qui ravagent ses états, ces haines meurtrières qui divisent la famille royale, et qui finissent par la mort de Méléagre, fils d'Œnée.

Une faute de Tantale attacha pour long-temps

les Furies au sang des Pélopides. Elles l'avaient déjà infecté de tous leurs poisons lorsqu'elles dirigèrent le trait qu'Agamemnon lança contre une biche consacrée à Diane. La déesse exige le sacrifice d'Iphigénie ; ce sacrifice sert de prétexte à Clytemnestre pour égorger son époux : Oreste venge son père, ravissant le jour à sa mère ; il est poursuivi par les Euménides, jusqu'à ce qu'il ait reçu l'expiation.

Rappelons-nous, d'un autre côté, cette suite non interrompue de crimes horribles et de malheurs épouvantables qui fondirent sur la maison régnante, depuis Cadmus, fondateur de la ville de Thèbes, jusqu'aux enfans du malheureux Œdipe. Quelle en fut la funeste origine ! Cadmus avait tué un dragon qui veillait sur une fontaine consacrée à Mars; il avait épousé Hermione, fille de Mars et de Vénus, Vulcain dans un accès de jalousie, revêtit cette princesse d'une robe teinte des crimes qui se transmirent à ses descendans.

Heureuses néanmoins les nations, lorsque la vengeance céleste ne s'étend que sur la postérité du coupable ! Combien de fois l'a-t-on vue s'appesantir sur un royaume entier ! Combien de fois encore les ennemis d'un peuple le sont-ils devenus de ses dieux, quoiqu'ils ne les eussent jamais offensés.

A cette idée outrageante pour la divinité, on en substitua dans la suite une autre qui ne l'était pas moins. Quelques sages, épouvantés des vicis-

situdes qui bouleversent les choses humaines, supposèrent une puissance qui se joue de nos projets, et nous attend au moment du bonheur pour nous immoler à sa cruelle jalousie.

Il résultait de ces monstrueux systèmes, conclud Théodecte, qu'un homme peut être entraîné dans le crime ou dans le malheur par la seule impulsion d'une divinité à qui sa famille, sa nation ou sa prospérité est odieuse.

Cependant, comme la dureté de cette doctrine se faisait mieux sentir dans une tragédie que dans d'autres écrits, nos premiers auteurs ne l'annoncèrent souvent qu'avec des correctifs, et se rapprochèrent ainsi de la règle que j'ai établie. Tantôt le personnage frappé de la fatalité la justifia par une faute personnelle, ajoutée à celle que le sang lui avait transmise; tantôt, après s'être acquitté envers sa destinée, il était retiré du précipice où elle l'avait conduit. Phèdre est embrasée d'un amour criminel; c'est Vénus qui l'allume dans son cœur, pour perdre Hippolyte. Que fait Euripide? il ne donne à cette princesse qu'un rôle subalterne; il fait plus encore, elle conçoit et exécute l'affreux projet d'accuser Hippolyte. Son amour est involontaire, son crime ne l'est pas; elle n'est plus qu'un personnage odieux, qui, après avoir excité quelque pitié, finit par produire l'indignation.

Le même Euripide a voulu rassembler tout l'intérêt sur Iphigénie. Malgré son innocence et ses

vertus, elle doit laver de son sang l'outrage que Diane a reçu d'Agamemnon. Que fait encore l'auteur? il n'achève pas le malheur d'Iphigénie; la déesse la transporte en Tauride, et la ramènera bientôt après triomphante dans la Grèce.

Le dogme de la fatalité ne domine nulle part aussi fortement que dans les tragédies d'Oreste et d'Électre : mais on a beau rapporter l'oracle qui leur ordonne de venger leur père; les remplir de terreur avant le crime, de remords après qu'il est commis; les rassurer par l'apparition d'une divinité qui les justifie, et leur promet un sort plus heureux : ces sujets n'en sont pas moins contraires à l'objet de la tragédie. Ils réussissent néanmoins parce que rien n'est si touchant que le péril d'Oreste, que les malheurs d'Électre, que la reconnaissance du frère et de la sœur; parce que d'ailleurs tout s'embellit sous la plume d'Eschyle, de Sophocle et d'Euripide.

Aujourd'hui que la saine philosophie nous défend d'attribuer à la divinité un seul mouvement d'envie ou d'injustice, je doute que de pareilles fables, traitées pour la première fois, avec la même supériorité, réunissent tous les suffrages. Je soutiens, du moins, qu'on verrait avec peine le principal personnage se souiller d'un crime atroce; et j'en ai pour garant la manière dont Astydamas a construit dernièremeut la fable de son Alcméon. L'histoire suppose que ce jeune prince fut autorisé à plonger le poignard dans le sein d'Ériphile,

sa mère. Plusieurs auteurs ont traité ce sujet. Euripide épuisa inutilement toutes les ressources de l'art pour colorer un si horrible forfait. Astydamas a pris un parti conforme à la délicatesse de notre goût : Ériphile périt, à la vérité, de la main de son fils, mais sans en être connue.

Polus. Si vous n'admettez pas cette tradition de crimes et de désastres qui descendent des pères aux enfans, vous serez forcé de supprimer les plaintes dont le théâtre retentit sans cesse contre l'injustice des dieux et les rigueurs de la destinée.

Théodecte. Ne touchons point au droit du malheureux ; laissons-lui les plaintes, mais qu'elles prennent une direction plus juste ; car il existe pour lui un ordre de choses plus réel, et non moins effrayant que la fatalité, c'est l'énorme disproportion entre ses égaremens et les maux qui en sont la suite ; c'est lorsqu'il devient le plus infortuné des hommes, par une passion momentanée, par une imprudence légère, quelquefois par une prudence trop éclairée ; c'est enfin lorsque les fautes des chefs portent la désolation dans tout un empire.

De pareilles calamités étaient assez fréquentes dans ces temps éloignés où les passions fortes, telles que l'ambition et la vengeance, déployaient toute leur énergie. Aussi la tragédie commença-t-elle par mettre en œuvre les événemens des siècles héroïques : événemens consignés en partie dans les écrits d'Homère, en plus grand nombre

dans un recueil intitulé Cycle épique, où différens auteurs ont rassemblé les anciennes traditions des Grecs.

Outre cette source, dans laquelle Sophocle a puisé presque tous ses sujets, on en a quelquefois tiré de l'histoire moderne : d'autres fois on a pris la liberté d'en inventer. Eschyle mit sur la scène la défaite de Xerxès à Salamine ; et Phrynichus, la prise de Milet : Agathon donna une pièce où tout est feint ; Euripide, une autre pièce où tout est allégorique.

Ces diverses tentatives réussirent, et ne furent pas suivies : peut-être exigent-elles trop de talens; peut-être s'aperçut-on que l'histoire ne laisse pas assez de liberté au poëte, que la fiction lui en accorde trop, que l'une et l'autre se concilient difficilement avec la nature de notre spectacle. Qu'exige-t-il en effet? une action vraisemblable, et souvent accompagnée de l'apparition des ombres et de l'intervention des dieux. Si vous choisissiez un fait récent, il faudrait en bannir le merveilleux; si vous l'inventiez vous-même, n'étant soutenu ni par l'autorité de l'histoire, ni par le préjugé de l'opinion publique, vous risqueriez de blesser la vraisemblance. De là vient que les sujets de nos plus belles pièces sont pris maintenant dans un petit nombre de familles anciennes, comme celles d'Alcméon, de Thyeste, d'Œdipe, de Télèphe, et de quelques autres où se passèrent autrefois tant de scènes épouvantables.

Nicéphore. Je voudrais vous dire poliment que vous êtes bien ennuyeux avec vos Agamemnons, vos Orestes, vos Œdipes, et toutes ces races de proscrits. Ne rougissez-vous pas de nous offrir des sujets si communs et si usés? J'admire quelquefois la stérilité de vos génies, et la patience des Athéniens.

Théodecte. Vous n'êtes pas de bonne foi, et vous savez, mieux qu'un autre, que nous travaillons sur un fonds inépuisable. Si nous sommes obligés de respecter les fables reçues, ce n'est que dans les points essentiels. Il faut, à la vérité, que Clytemnestre périsse de la main d'Oreste, Ériphile de celle d'Alcméon : mais, les circonstances d'un même fait variant dans les traditions anciennes, l'auteur peut choisir celles qui conviennent à son plan, ou leur en substituer de nouvelles. Il lui suffit aussi d'employer un ou deux personnages connus, les autres sont à sa disposition. Chaque sujet offre des variétés sans nombre, et cesse d'être le même, dès que vous lui donnez un nouveau nœud, un autre dénoûment.

Variété dans les fables, qui sont simples ou implexes; simples, lorsque l'action continue et s'achève d'une manière uniforme, sans qu'aucun accident en détourne ou suspende le cours; implexes, lorsqu'elle s'opère soit avec une de ces reconnaissances qui changent les rapports des personnages entre eux, soit avec une de ces révolutions qui changent leur état, soit avec ces deux

moyens réunis. Ici l'on examina ces deux espèces de fables, et l'on convint que les implexes étaient préférables aux simples.

Variété dans les incidens qui excitent la terreur et la pitié. Si ce double effet est produit par les sentimens de la nature, tellement méconnus ou contrariés, que l'un des personnages risque de perdre la vie, alors celui qui donne ou va donner la mort, peut agir de l'une de ces quatre manières. 1° Il peut commettre le crime de propos délibéré; les exemples en sont fréquens parmi les anciens. Je citerai celui de Médée qui, dans Euripide, conçoit le projet de tuer ses enfans, et l'exécute : mais son action est d'autant plus barbare, qu'elle n'était point nécessaire. Je crois que personne ne la hasarderait aujourd'hui. 2° On peut ne reconnaître son crime qu'après l'avoir achevé, comme OEdipe dans Sophocle. Ici l'ignorance du coupable rend son action moins odieuse, et les lumières qu'il acquiert successivement, nous inspirent le plus vif intérêt. Nous approuvons cette manière. 3° L'action va quelquefois jusqu'au moment de l'exécution, et s'arrête tout à coup par un éclaircissement inattendu. C'est Mérope qui reconnaît son fils, et Iphigénie son frère, au moment de les frapper. Cette manière est la plus parfaite de toutes.

Polus. En effet, lorsque Mérope tient le glaive suspendu sur la tête de son fils, il s'élève un fré-

missement général dans l'assemblée ; j'en ai été souvent témoin.

Théodecte. La quatrième, et la plus mauvaise de toutes les manières, est de s'arrêter au moment de l'exécution, par un simple changement de volonté : on ne l'a presque jamais employée. Aristote me citait un jour l'exemple d'Hémon, qui tire l'épée contre Créon son père, et, au lieu d'achever, s'en perce lui-même.

Nicéphore. Comment aurait-il achevé? Créon, saisi de frayeur, avait pris la fuite.

Théodecte. Son fils pouvait le poursuivre.

Polus. Peut-être ne voulait-il que s'immoler à ses yeux, comme il semblait l'en avoir menacé dans une des scènes précédentes ; car, après tout, Sophocle connaissait trop les bienséances du théâtre, pour supposer que le vertueux Hémon osât attenter aux jours de son père.

Zopyre. Eh ! pourquoi ne l'aurait-il pas osé? Savez-vous qu'Hémon est sur le point d'épouser Antigone, qu'il l'aime, qu'il en est aimé, que son père l'a condamnée à être enterrée vivante, que son fils n'a pu le fléchir par ses larmes, qu'il la trouve morte, qu'il se roule à ses pieds expirant de rage et d'amour? Et vous seriez indigné que, voyant tout à coup paraître Créon, il se fût élancé non sur son père, mais sur le bourreau de son amante? Ah ! s'il ne daigne pas poursuivre ce lâche tyran, c'est qu'il est encore plus pressé de terminer une vie odieuse.

Théodecte. Ennoblissez son action, dites que son premier mouvement fut de fureur et de vengeance; et le second, de remords et de vertu.

Zopyre. Sous quelque aspect qu'on l'envisage, je soutiens que ce trait est un des plus pathétiques et des plus sublimes de notre théâtre; et si votre Aristote ne l'a pas senti, c'est qu'apparemment il n'a jamais aimé.

Théodecte. Aimable Zopyre, prenez garde de trahir les secrets de votre cœur. Je veux bien, par complaisance pour vous, rejeter cet exemple; mais retenons le principe, qu'il ne faut pas commencer une action atroce, ou qu'il ne faut pas l'abandonner sans motif. Continuons de parcourir les moyens de différencier une fable.

Variété dans les reconnaissances, qui sont un des plus grands ressorts du pathétique, surtout quand elles produisent une révolution subite dans l'état des personnes. Il en est de plusieurs espèces; les unes, dénuées de tout art, et devenues trop souvent la ressource des poëtes médiocres, sont fondées sur des signes accidentels ou naturels; par exemple, des bracelets, des colliers, des cicatrices, des marques imprimées sur le corps; les autres montrent de l'invention. On cite avec éloge celle de Dicæogène dans son poëme des Cypriaques : le héros, voyant un tableau où ses malheurs sont retracés, laisse échapper des larmes qui le trahissent; celle de Polyidès, dans son Iphigénie; Oreste, sur le point d'être immolé, s'é-

crie : « C'est ainsi que ma sœur Iphigénie fut « sacrifiée en Aulide. » Les plus belles naissent de l'action. Voyez l'Œdipe de Sophocle, et l'Iphigénie en Aulide d'Euripide.

Variété dans les caractères. Celui des personnages qui reviennent souvent sur la scène, est décidé parmi nous; mais il ne l'est que dans sa généralité. Achille est impétueux et violent, Ulysse prudent et dissimulé, Médée implacable et cruelle; mais toutes ces qualités peuvent tellement se graduer, que, d'un seul caractère, il en résulte plusieurs qui n'ont de commun que les traits principaux : tel est celui d'Électre et celui de Philoctète, dans Eschyle, Sophocle et Euripide. Il vous est permis d'exagérer les défauts d'Achille; mais il vaut mieux les affaiblir par l'éclat de ses vertus, comme a fait Homère. C'est en suivant ce modèle, que le poëte Agathon produisit un Achille qui n'avait pas encore paru sur le théâtre.

Variété dans les catastrophes. Les unes se terminent au bonheur, et les autres au malheur; il en est où, par une double révolution, les bons et les méchans éprouvent un changement de fortune. La première manière ne convient guère qu'à la comédie.

Zopyre. Pourquoi l'exclure de la tragédie? Répandez le pathétique dans le courant de la pièce; mais que du moins je respire à la fin, et que mon âme soulagée obtienne le prix de sa sensibilité.

Théodecte. Vous voulez donc que j'éteigne ce

tendre intérêt qui vous agite, et que j'arrête des larmes que vous versez avec tant de plaisir ? La plus belle récompense que je puisse accorder à votre âme sensible, c'est de perpétuer, le plus qu'il est possible, les émotions qu'elle a reçues. De ces scènes touchantes, où l'auteur déploie tous les secrets de l'art et de l'éloquence, il ne résulte qu'un pathétique de situation ; et nous voulons un pathétique que l'action fasse naître, qu'elle augmente de scène en scène, et qui agisse dans l'âme du spectateur toutes les fois que le nom de la pièce frappera son oreille.

Zopyre. Et ne le trouvez-vous pas dans ces tragédies où les bons et les méchans éprouvent un changement d'état ?

Théodecte. Je l'ai déjà insinué, le plaisir qu'elles procurent ressemble trop à celui que nous recevons à la comédie. Il est vrai que les spectateurs commencent à goûter cette double révolution, et que des auteurs même lui assignent le premier rang : mais je pense qu'elle ne mérite que le second, et je m'en rapporte à l'expérience de Polus. Quelles sont les pièces qui passent pour être vraiment tragiques ?

Polus. En général, celles dont la catastrophe est funeste.

Théodecte. Et vous, Anacharsis, quels effets produisirent sur vous les différentes destinées que nous attachons au personnage principal ?

Anacharsis. Dans les commencemens, je versais des larmes en abondance, sans remonter à leur source; je m'aperçus ensuite que vos plus belles pièces perdaient une partie de leur intérêt à une seconde représentation, mais que cette perte était infiniment plus sensible pour celles qui se terminent au bonheur.

Nicéphore. Il me reste à vous demander comment vous parvenez à vous accorder avec vous-même. Vous voulez que la catastrophe soit funeste; et cependant vous avez préféré cette révolution qui arrache un homme à l'infortune, et le place dans un état plus heureux.

Théodecte. J'ai préféré la reconnaissance qui arrête l'exécution du forfait; mais je n'ai pas dit qu'elle dût servir de dénoûment. Oreste, reconnu d'Iphigénie, est sur le point de succomber sous les armes de Thoas; reconnu d'Électre, il tombe entre les mains des Furies. Il n'a donc fait que passer d'un danger et d'un malheur dans un autre. Euripide le tire de ce second état par l'intervention d'une divinité : elle pouvait être nécessaire dans son Iphigénie en Tauride; elle ne l'était pas dans son Oreste, dont l'action serait plus tragique, s'il eût abandonné les assassins de Clytemnestre aux tourmens de leurs remords. Mais Euripide aimait à faire descendre les dieux dans une machine, et il n'emploie que trop souvent cet artifice grossier, pour exposer le sujet et pour dénouer la pièce.

Zopyre. Condamnez-vous les apparitions des dieux ? elles sont si favorables au spectacle!

Nicéphore. Et si commodes au poëte !

Théodecte. Je ne les permets que lorsqu'il est nécessaire de tirer du passé, ou de l'avenir, des lumières qu'on ne peut acquérir par d'autres voies. Sans ce motif, le prodige honore plus le machiniste que l'auteur.

Conformons-nous toujours aux lois de la raison, aux règles de la vraisemblance; que votre fable soit tellement constituée, qu'elle s'expose, se noue et se dénoue sans effort; qu'un agent céleste ne vienne pas, dans un froid avant-propos, nous instruire de ce qui est arrivé auparavant, de ce qui doit arriver dans la suite; que le nœud, formé des obstacles qui ont précédé l'action, et de ceux que l'action fait éclore, se resserre de plus en plus depuis les premières scènes, jusqu'au moment où la catastrophe commence; que les épisodes ne soient ni trop étendus, ni en trop grand nombre; que les incidens naissent avec rapidité les uns des autres, et amènent des événemens inattendus; en un mot, que les différentes parties de l'action soient si bien liées entre elles, qu'une seule étant retranchée ou transposée, le tout soit détruit ou changé : n'imitez pas ces auteurs qui ignorent l'art de terminer heureusement une intrigue heureusement tissue, et qui, après s'être imprudemment jetés au milieu des écueils, n'imaginent

d'autre ressource, pour en sortir, que d'implorer le secours du ciel.

Je viens de vous indiquer les diverses manières de traiter la fable; vous pourrez y joindre les différences sans nombre que vous offriront les pensées, et surtout la musique. Ne vous plaignez donc plus de cette stérilité de nos sujets, et souvenez-vous que c'est les inventer, que de les présenter sous un nouveau jour.

Nicéphore. Mais vous ne les animez pas assez. On dirait quelquefois que vous craignez d'approfondir les passions; si par hasard vous les mettez aux prises les unes avec les autres, si vous les opposez à des devoirs rigoureux, à peine nous laissez-vous entrevoir les combats qu'elles se livrent sans cesse.

Théodecte. Plus d'une fois on a peint avec les plus douces couleurs les sentimens de l'amour conjugal et ceux de l'amitié; cent fois, avec un pinceau plus vigoureux, les fureurs de l'ambition, de la haine, de la jalousie et de la vengeance. Voudriez-vous que dans ces occasions on nous eût donné des portraits, des analyses du cœur humain? Parmi nous, chaque art, chaque science se renferme dans ses limites. Nous devons abandonner, soit à la morale, soit à la rhétorique, la théorie les passions, et nous attacher moins à leur développement qu'à leurs effets; car ce n'est pas l'homme que nous présentons à vos yeux, ce sont les vicissitudes de sa vie, et surtout les malheurs

qui l'oppriment. La tragédie est tellement le récit d'une action terrible et touchante, que plusieurs de nos pièces se terminent par ces mots que prononce le chœur : *C'est ainsi que finit cette aventure.* En la considérant sous ce point de vue, vous concevez que, s'il est essentiel d'exprimer les circonstances qui rendent la narration plus intéressante et la catastrophe plus funeste, il l'est encore plus de tout faire entendre, plutôt que de tout dire. Telle est la manière d'Homère; il ne s'amuse point à détailler les sentimens qui unissaient Achille et Patrocle; mais, à la mort de ce dernier, ils s'annoncent par des torrens de larmes, ils éclatent par des coups de tonnerre.

Zopyre. Je regretterai toujours qu'on ait jusqu'à présent négligé la plus douce et la plus forte des passions. Tous les feux de l'amour brûlent dans le cœur de Phèdre, et ne répandent aucune chaleur dans la tragédie d'Euripide. Cependant les premières atteintes de cet amour, ses progrès, ses troubles, ses remords, quelle riche suite de tableaux pour le pinceau du poëte! quelles nouvelles sources d'intérêt pour le rôle de la princesse! Nous avons parlé de l'amour d'Hémon pour Antigone; pourquoi ce sentiment ne devient-il pas le principal mobile de l'action? Que de combats n'aurait-il pas excités dans le cœur du père et dans celui des deux amans? Que de devoirs à respecter! que de malheurs à craindre!

Théodecte. Les peintures que vous regrettez

seraient aussi dangereuses pour les mœurs, qu'indignes d'un théâtre qui ne s'occupe que de grands événemens et de sentimens élevés. Jamais aux siècles héroïques l'amour ne produisit aucune de ces révolutions que nous retrace la tragédie.

Zopyre. Et la guerre de Troie?

Théodecte. Ce ne fut pas la perte d'Hélène qui arma les Grecs contre les Troyens; ce fut, pour Ménélas, le besoin de venger une injure éclatante; pour les autres princes, le serment qu'ils avaient fait auparavant de lui garantir la possession de son épouse : ils ne virent, dans l'amour trahi, que l'honneur outragé.

L'amour n'a proprement à lui que de petites intrigues, dont nous abandonnons le récit à la comédie ; que des soupirs, des larmes et des faiblesses, que les poëtes lyriques se sont chargés d'exprimer. S'il s'annonce quelquefois par des traits de noblesse et de grandeur, il les doit à la vengeance, à l'ambition, à la jalousie, trois puissans ressorts que nous n'avons jamais négligé d'employer.

TROISIÈME SÉANCE.

Il fut question des mœurs, des pensées, des sentimens et du style qui conviennent à la tragédie.

Dans les ouvrages d'imitation, dit Théodecte, mais surtout dans le poëme, soit épique, soit dramatique, ce que l'on appelle mœurs, est l'exacte

conformité des actions, des sentimens, des pensées et des discours du personnage avec son caractère. Il faut donc que dès les premières scènes on reconnaisse, à ce qu'il fait, à ce qu'il dit, quelles sont ses inclinations actuelles, quels sont ses projets ultérieurs.

Les mœurs caractérisent celui qui agit : elles doivent être bonnes. Loin de charger le défaut, ayez soin de l'affaiblir. La poésie, ainsi que la peinture, embellit le portrait sans négliger la ressemblance. Ne salissez le caractère d'un personnage, même subalterne, que lorsque vous y serez contraint. Dans une pièce d'Euripide, Ménélas joue un rôle répréhensible, parce qu'il fait le mal sans nécessité.

Il faut encore que les mœurs soient convenables, ressemblantes, égales; qu'elles s'assortissent à l'âge et à la dignité du personnage; qu'elles ne contrarient point l'idée que les traditions anciennes nous donnent d'un héros, et qu'elles ne se démentent point dans le courant de la pièce.

Voulez-vous leur donner du relief et de l'éclat? faites-les contraster entre elles. Voyez combien, dans Euripide, le caractère de Polynice devient intéressant par celui d'Étéocle son frère; et dans Sophocle, le caractère d'Électre par celui de Chrysothémis sa sœur.

Nous devons, comme les orateurs, remplir nos juges de pitié, de terreur, d'indignation; comme

eux, prouver une vérité, réfuter une objection, agrandir ou rapetisser un objet. Vous trouverez les préceptes dans les traités qu'on a publiés sur la rhétorique, et les exemples dans les tragédies qui font l'ornement du théâtre. C'est là qu'éclatent la beauté des pensées et l'élévation des sentimens, c'est là que triomphent le langage de la vérité et l'éloquence des malheureux. Voyez Mérope, Hécube, Électre, Antigone, Ajax, Philoctète, environnés tantôt des horreurs de la mort, tantôt de celles de la honte ou du désespoir; écoutez ces accens de douleur, ces exclamations déchirantes, ces expressions passionnées, qui, d'un bout du théâtre à l'autre, font retentir les cris de la nature dans tous les cœurs, et forcent tous les yeux à se remplir de larmes.

D'où viennent ces effets admirables? C'est que nos auteurs possèdent au souverain degré l'art de placer leurs personnages dans les situations les plus touchantes, et que, s'y plaçant eux-mêmes, ils s'abandonnent sans réserve au sentiment unique et profond qu'exige la circonstance.

Vous ne sauriez trop étudier nos grands modèles. Pénétrez-vous de leurs beautés; mais apprenez surtout à les juger, et qu'une servile admiration ne vous engage pas à respecter leurs erreurs. Osez condamner ce raisonnement de Jocaste. Ses deux fils étaient convenus de monter alternativement sur le trône de Thèbes. Étéocle refusait d'en descendre, et pour le porter à ce sacrifice, la reine

lui représente, entre autres choses, que l'égalité établit autrefois les poids et les mesures, et a réglé de tout temps l'ordre périodique des jours et des nuits.

Des sentences claires, précises, et amenées sans effort, plaisent beaucoup aux Athéniens; mais il faut être attentif à les choisir, car ils rejettent avec indignation les maximes qui détruisent la morale.

Polus. Et souvent mal à propos. On fit un crime à Euripide d'avoir mis dans la bouche d'Hippolyte ces paroles : « Ma langue a prononcé le serment, « mon cœur le désavoue. » Cependant elles convenaient à la circonstance, et ses ennemis l'accusèrent faussement d'en faire un principe général. Une autre fois, on voulut chasser l'acteur qui jouait le rôle de Bellérophon, et qui, suivant l'esprit de son rôle, avait dit que la richesse est préférable à tout. La pièce était sur le point de tomber. Euripide monta sur le théâtre. On l'avertit de retrancher ce vers. Il répondit qu'il était fait pour donner des leçons, et non pour en recevoir; mais que, si on avait la patience d'attendre, on verrait bientôt Bellérophon subir la peine qu'il avait méritée. Lorsqu'il eut donné son Ixion, plusieurs assistans lui dirent, après la représentation, que son héros était trop scélérat. Aussi, répondit-il, j'ai fini par l'attacher à une roue.

Quoique le style de la tragédie ne soit plus aussi pompeux qu'il l'était autrefois, il faut néanmoins

qu'il soit assorti à la dignité des idées. Employez les charmes de l'élocution pour sauver des invraisemblances que vous êtes forcé d'admettre ; mais si vous avez des pensées à rendre ou des caractères à peindre, gardez-vous de les obscurcir par de vains ornemens. Évitez les expressions ignobles. A chaque espèce de drame conviennent un ton particulier et des couleurs distinctes. C'est pour avoir ignoré cette règle, que le langage de Cléophon et de Sthélénus se rapproche de celui de la comédie.

Nicéphore. J'en découvre une autre cause. Le genre que vous traitez est si factice, le nôtre si naturel, que vous êtes à tout moment forcés de passer du premier au second, et d'emprunter nos pensées, nos sentimens, nos formes, nos facéties et nos expressions. Je ne vous citerai que des autorités respectables, Eschyle, Sophocle, Euripide, jouant sur le mot et faisant d'insipides allusions aux noms de leurs personnages ; le second de ces poëtes mettant dans la bouche d'Ajax ces paroles étonnantes : « Aï, Aï, quelle fatale conformité « entre le nom que je porte et les malheurs que « j'éprouve ! »

Théodecte. On était alors persuadé que les noms qui nous sont imposés présagent la destinée qui nous attend ; et vous savez que, dans le malheur, on a besoin de s'attacher à quelque cause.

Nicéphore. Mais comment excuser, dans vos auteurs, le goût des fausses étymologies et des

jeux de mots, les froides métaphores, les fades plaisanteries, les images indécentes, et ces satires contre les femmes, et ces scènes entremêlées de bas comique, et ces fréquens exemples de mauvais ton ou d'une familiarité choquante? Comment souffrir qu'au lieu de nous annoncer tout uniment la mort de Déjanire, on nous dise qu'elle vient d'achever son dernier voyage sans faire un seul pas? Est-il de la dignité de la tragédie, que des enfans vomissent des injures grossières et ridicules contre les auteurs de leurs jours; qu'Antigone nous assure qu'elle sacrifierait un époux, un fils à son frère, parce qu'elle pourrait avoir un autre fils et un autre époux; mais qu'ayant perdu son père et sa mère, elle ne saurait remplacer le frère dont elle est privée?

Je ne suis point étonné de voir Aristophane lancer, en passant, un trait contre les moyens sur lesquels Eschyle a fondé la reconnaissance d'Oreste et d'Électre; mais Euripide devait-il parodier et tourner si plaisamment en ridicule cette même reconnaissance? Je m'en rapporte à l'avis de Polus.

Polus. J'avoue que plus d'une fois j'ai cru jouer la comédie sous le masque de la tragédie. Aux exemples que vous venez de citer, qu'il me soit permis d'en joindre deux autres, tirés de Sophocle et d'Euripide.

Le premier ayant pris pour sujet d'une de ses tragédies la métamorphose de Térée et de Procné

se permet plusieurs plaisanteries contre ce prince, qui parait, ainsi que Procné, sous la forme d'un oiseau.

Le second, dans une de ses pièces, introduit un berger qui croit avoir vu quelque part le nom de Thésée. On l'interroge : « Je ne sais pas lire, ré« pond-il, mais je vais décrire la forme des let« tres. La première est un rond avec un point « dans le milieu ; la seconde est composée de deux « lignes perpendiculaire jointes par une ligne « transversale ; » et ainsi des autres. Observez que cette description anatomique du nom de Thésée réussit tellement, qu'Agathon en donna bientôt après une seconde, qu'il crut sans doute plus élégante.

Théodecte. Je n'ose pas convenir que j'en risquerai une troisième dans une tragédie que je prépare : ces jeux d'esprit amusent la multitude ; et, ne pouvant la ramener à notre goût, il faut bien nous assujétir au sien. Nos meilleurs écrivains ont gémi de cette servitude, et la plupart des fautes que vous venez de relever, prouvent clairement qu'ils n'ont pas pu la secouer. Il en est d'autres qu'on pourrait excuser. En se rapprochant des siècles héroïques, ils ont été forcés de peindre des mœurs différentes des nôtres : en voulant se rapprocher de la nature, ils devaient passer du simple au familier, dont les limites ne sont pas assez distinctes.

Avec moins de génie, nous avons encore plus

de risques à courir. L'art est devenu plus difficile. D'un côté, le public, rassasié des beautés depuis long-temps offertes à ses yeux, exige follement qu'un auteur réunisse les talens de tous ceux qui l'ont précédé. D'un autre, les acteurs se plaignent sans cesse de n'avoir pas de rôles assez brillans. Ils nous forcent, tantôt d'étendre et de violenter le sujet, tantôt d'en détruire les liaisons; souvent même, leur négligence et leur maladresse suffisent pour faire tomber une pièce. Polus me pardonnera ce reproche; le hasarder en sa présence, c'est faire son éloge.

Polus. Je suis entièrement de votre avis; et je vais raconter à Zopyre le danger que courut autrefois l'Oreste d'Euripide. Dans cette belle scène où ce jeune prince, après des accès de fureur, reprend l'usage de ses sens, l'actenr Hégélochus, n'ayant pas ménagé sa respiration, fut obligé de séparer deux mots qui, suivant qu'ils étaient élidés ou non, formaient deux sens très-différens; de manière qu'au lieu de ces paroles, *Après l'orage, je vois le calme*, il fit entendre celles-ci, *Après l'orage, je vois le chat*. (15) Vous pouvez juger de l'effet que, dans ce moment d'intérêt, produisit une pareille chute; ce furent des rires excessifs de la part de l'assemblée, et des épigrammes très-piquantes de la part des ennemis du poëte et de l'acteur.

QUATRIÈME SÉANCE.

Dans la quatrième séance furent discutés quelques articles tenus jusqu'alors en réserve. On observa 1.º que, dans presque toutes les scènes, les réponses et les répliques se font de vers à vers, ce qui rend le dialogue extrêmement vif et serré, mais quelquefois peu naturel; 2.º que Pylade ne dit que trois vers dans une pièce d'Eschyle, et pas un dans l'Électre de Sophocle, ainsi que dans celle d'Euripide; que d'autres personnages, quoique présens, se taisent pendant plusieurs scènes, soit par excès de douleur, soit par hauteur de caractère; 3.º qu'on a quelquefois introduit des personnages allégoriques, comme la force, la violence, la mort, la fureur; 4.º que les chœurs de Sophocle font partie de l'action; que la plupart de ceux d'Euripide y tiennent faiblement; que ceux d'Agathon en sont tout-à-fait détachés, et qu'à l'exemple de ce dernier poëte, on ne se fait aucun scrupule aujourd'hui d'insérer dans les intermèdes des fragmens de poésie et de musique qui font perdre de vue le sujet.

Après qu'on se fut déclaré contre ces abus, je demandai si la tragédie avait atteint sa perfection. Tous s'écrièrent à la fois, que certaines pièces ne laisseraient rien à désirer, si l'on en retranchait les taches qui les défigurent, et qui ne sont point inhérentes à leur constitution. Mais, je leur fis observer qu'Aristote avait hésité sur cette question,

on l'examina de plus près, et les doutes se multiplièrent.

Les uns soutenaient que le théâtre est trop vaste, et le nombre des spectateurs trop considérable. Il en résulte, disaient-ils, deux inconvéniens : les auteurs sont obligés de se conformer au goût d'une multitude ignorante, et les acteurs de pousser des cris qui les épuisent, au risque même de n'être pas entendus d'une partie de l'assemblée. Ils proposaient de choisir une enceinte plus étroite, et d'augmenter le prix des places, qui ne seraient remplies que par les personnes les plus honnêtes. On répondait que ce projet ne pouvait se concilier, ni avec la nature ni avec les intérêts du gouvernement. Ce n'est, ajoutait-on, qu'en faveur du peuple et des étrangers que nos spectacles sont entretenus avec tant de magnificence. D'un côté, on détruirait l'égalité qui doit régner entre les citoyens; de l'autre, on se priverait des sommes d'argent que les étrangers versent dans cette ville pendant nos fêtes.

Les premiers répliquaient : Pourquoi ne pas supprimer les chœurs et la musique, comme on commence à les supprimer dans la comédie? Les chœurs obligent les auteurs à blesser à tout moment la vraisemblance. Il faut que les personnages de la pièce, attirés de force ou de gré dans le vestibule d'un palais ou dans tout autre lieu découvert, y viennent dévoiler leurs plus intimes secrets, ou traiter des affaires de l'état en présence

de plusieurs témoins, souvent amenés sans motif; que Médée y publie les affreux projets qu'elle médite ; que Phèdre y déclare une passion qu'elle voudrait se cacher à elle-même ; qu'Alceste mourante s'y fasse transporter pour rendre les derniers soupirs. Quant à la musique, il est absurde de supposer que les hommes accablés de douleur agissent, parlent et meurent en chantant.

Sans le chœur, répondaient les autres, plus de mouvement sur le théâtre, plus de majesté dans le spectacle. Il augmente l'intérêt pendant les scènes, il l'entretient pendant les intermèdes. Ils ajoutaient que le peuple ne voudrait point renoncer aux agrémens de la musique, et que ce serait dénaturer la tragédie que d'adopter le changement proposé.

Gardons-nous, dit Nicéphore, de la dépouiller de ses ornemens; elle y perdrait trop. Mais donnez-lui du moins une plus noble destination ; et qu'à l'exemple de la comédie.......

Théodecte. Elle nous fasse rire ?

Nicéphore. Non ; mais qu'elle nous soit utile.

Théodecte. Et qui oserait soutenir qu'elle ne l'est pas? La plus saine morale n'est-elle pas semée par maximes dans nos tragédies ?

Nicéphore. N'est-elle pas à tout moment contredite par l'action même ? Hippolyte, instruit de l'amour de Phèdre, se croit souillé par cette horrible confidence, et n'en périt pas moins. Quelle funeste leçon pour la jeunesse ! Ce fut à notre exemple

que vous entreprîtes autrefois de dévoiler les vices de l'administration. Mais quelle différence entre votre manière et la nôtre ! Nous couvrions de ridicules les coupables orateurs de l'état ; vous vous appesantissez tristement sur les abus de l'éloquence. Nous disions quelquefois aux Athéniens des vérités dures et salutaires, et vous les flattez encore avec une impudence dont vous devriez rougir.

Théodecte. En nourrissant leur haine contre le despotisme, nous les attachons à la démocratie ; en leur montrant la piété, la bienfaisance, et les autres vertus de leurs ancêtres, nous leur fournissons des modèles ; nous entretenons leur vanité, pour leur inspirer de l'honneur. Il n'est point de sujet qui ne leur apprenne à supporter leurs maux, à se garantir des fautes qui peuvent les leur attirer.

Nicéphore. J'en conviendrais, si l'instruction sortait du fond même de l'action ; si vous bannissiez du théâtre ces calamités héréditaires dans une famille ; si l'homme n'était jamais coupable sans être criminel, jamais malheureux que par l'abus des passions ; si le scélérat était toujours puni, et l'homme de bien toujours récompensé.

Mais tant que vous serez asservis à vos formes, n'attendez rien de vos efforts. Il faut ou corriger le fond vicieux de vos histoires scandaleuses, ou vous exercer, comme on a fait quelquefois, sur des sujets d'imagination. J'ignore si leurs plans seraient susceptibles de combinaisons plus savantes, mais

je sais bien que la morale en pourrait être plus pure et plus instructive.

Tous les assistans applaudirent à ce projet, sans en excepter Théodecte, qui néanmoins soutenait toujours que dans l'état actuel des choses, la tragédie était aussi utile aux mœurs que la comédie. Disciple de Platon, dit alors Polus en m'adressant la parole, qu'auraient pensé votre maître et Socrate, de la dispute qui s'est élevée entre Théodecte et Nicéphore ? Je répondis qu'ils auraient condamné les prétentions de l'un et de l'autre, et que les philosophes ne voyaient qu'avec indignation ce tissu d'obscénités et de personnalités qui souillaient l'ancienne comédie.

Rappelons-nous les circonstances où l'on se trouvait alors, dit Nicéphore : Périclès venait d'imposer silence à l'Aréopage ; il ne serait plus resté de ressources aux mœurs, si nos auteurs n'avaient eu le courage d'exercer la censure publique.

Il n'y a pas de courage à être méchant, répondis-je, quand la méchanceté est impunie. Comparons les deux tribunaux dont vous venez de parler ; je vois dans celui de l'Aréopage des juges intègres, vertueux, discrets, gémissant de trouver un coupable, et ne le condamnant qu'après l'avoir convaincu ; je vois dans l'autre, des écrivains passionnés, forcenés, quelquefois subornés, cherchant partout des victimes pour les immoler à la malignité du public, supposant des crimes, exagérant les vices, et faisant le plus cruel outrage à la vertu,

en vomissant les mêmes injures contre le scélérat et contre l'homme de bien.

Quel étrange réformateur que cet Aristophane, celui de tous qui avait le plus d'esprit et de talens, qui connut le mieux la bonne plaisanterie, et qui se livra le plus à une gaieté féroce ! On dit qu'il ne travaillait à ses ouvrages que dans le délire du vin ; c'était plutôt dans celui de la haine et de la vengeance. Ses ennemis sont-ils exempts d'infamie ? il les attaque sur leur naissance, sur leur pauvreté, sur les défauts de leurs personnes. Combien de fois reprocha-t-il à Euripide d'être le fils d'une vendeuse d'herbes ! Il était fait pour plaire aux honnêtes gens, et plusieurs de ses pièces ne semblent destinées qu'à des hommes perdus de débauches et pleins de noirceurs.

Nicéphore. J'abandonne Aristophane quand ses plaisanteries dégénèrent en satires licencieuses ; mais je l'admire lorsque, pénétré des maux de sa patrie, il s'élève contre ceux qui l'égarent par leurs conseils ; lorsque, dans cette vue, il attaque sans ménagement les orateurs, les généraux, le sénat, et le peuple même. Sa gloire s'en accrut ; elle s'étendit au loin. Le roi de Perse dit à des ambassadeurs de Lacédémone, que les Athéniens seraient bientôt les maîtres de la Grèce, s'ils suivaient les conseils de ce poëte.

Anacharsis. Eh ! que nous fait le témoignage d'un roi de Perse ? et quelle confiance pouvait mériter un auteur qui ne savait pas, ou qui feignait

d'ignorer qu'on ne doit point attaquer le crime par le ridicule, et qu'un portrait cesse d'être odieux, dès qu'il est chargé de traits burlesques? On ne rit point à l'aspect d'un tyran ou d'un scélérat; on ne doit pas rire de son image, sous quelque forme qu'elle paraisse. Aristophane peignait fortement l'insolence et les rapines de ce Cléon qu'il haïssait, et qui était à la tête de la république; mais des bouffonneries grossières et dégoûtantes détruisaient à l'instant l'effet de ses tableaux. Cléon, dans quelques scènes du bas comique, terrassé par un homme de la lie du peuple, qui lui dispute et lui ravit l'empire de l'impudence, fut trop grossièrement avili pour devenir méprisable. Qu'en arrivait-il? la multitude s'égayait à ses dépens, comme elle s'égayait, dans d'autres pièces du même auteur, aux dépens d'Hercule et de Bacchus; mais, en sortant du théâtre, elle courait se prosterner devant Bacchus, Hercule et Cléon.

Les reproches que faisait le poëte aux Athéniens, sans être plus utiles, étaient plus modérés. Outre qu'on pardonnait ces sortes de licences, quand elles ne blessaient pas la constitution établie, Aristophane accompagnait les siennes de correctifs amenés avec adresse. « Ce peuple, di-
» sait-il, agit sans réflexion et sans suite; il est
» dur, colère, insatiable de louanges : dans ses
» assemblées, c'est un vieillard qui entend à de-
» mi-mot, et qui cependant se laisse conduire

» comme un enfant auquel on présente un petit » gâteau ; mais partout ailleurs il est plein d'esprit et de bon sens. Il sait qu'on le trompe, il » le souffre pendant quelque temps, reconnaît » ensuite son erreur, et finit par punir ceux qui » ont abusé de sa bonté. » Le vieillard, flatté de l'éloge, riait de ses défauts, et, après s'être moqué de ses dieux, de ses chefs, et de lui-même, continuait d'être superstitieux, dupe et léger.

Un spectacle si plein d'indécence et de malignité révoltait les gens les plus sages et les plus éclairés de la nation. Ils étaient tellement éloignés de le regarder comme le soutien des mœurs, que Socrate n'assistait point à la représentation des comédies, et que la loi défendait aux aréopagites d'en composer.

Ici Théodecte s'écria : La cause est finie, et se leva aussitôt. Attendez, répondit Nicéphore, il nous revient une décision sur vos auteurs. Qu'aurais-je à craindre ? disait Théodecte, Socrate voyait avec plaisir les pièces d'Euripide ; il estimait Sophocle, et nous avons toujours vécu en bonne intelligence avec les philosophes. Comme j'étais à ses côtés, je lui dis tout bas : Vous êtes bien généreux. Il sourit, et fit de nouveaux efforts pour se retirer ; mais on le retint, et je me vis forcé de reprendre la parole, que j'adressai à Théodecte.

Socrate et Platon rendaient justice aux talens, ainsi qu'à la probité de vos meilleurs écrivains ;

mais il les accusait d'avoir, à l'exemple des autres poëtes, dégradé les dieux et les héros. Vous n'oseriez en effet les justifier sur ce premier article. Toute vertu, toute morale est détruite, quand les objets du culte public, plus vicieux, plus injustes et plus barbares que les hommes même, tendent des pièges à l'innocence pour la rendre malheureuse, et la poussent au crime pour l'en punir. La comédie qui expose de pareilles divinités à la risée du public, est moins coupable que la tragédie qui les propose à notre vénération.

Zopyre. Il serait aisé de leur donner un plus auguste caractère : mais que pourrait-on ajouter à celui des héros d'Eschyle et de Sophocle?

Anacharsis. Une grandeur plus réelle et plus constante. Je vais tâcher de m'expliquer. A voir les changemens qui se sont opérés en vous depuis votre civilisation, il semble qu'on peut distinguer trois sortes d'hommes, qui n'ont entre eux que des rapports généraux.

L'homme de la nature tel qu'il paraissait encore dans les siècles héroïques, l'homme de l'art tel qu'il est aujourd'hui, et l'homme que la philosophie a, depuis quelque temps, entrepris de former.

Le premier, sans apprêt et sans fausseté, mais excessif dans ses vertus et dans ses faiblesses, n'a point de mesnre fixe. Il est trop grand ou trop petit : c'est celui de la tragédie.

Le second, ayant perdu les traits nobles et gé-

néreux qui distinguaient le premier, ne sait plus ni ce qu'il est, ni ce qu'il veut être. On ne voit en lui qu'un mélange bizarre de formes qui l'attachent plus aux apparences qu'à la réalité; de dissimulations si fréquentes, qu'il semble emprunter les qualités même qu'il possède. Toute sa ressource est de jouer la comédie, et c'est lui que la comédie joue à son tour.

Le troisième est modelé sur des proportions nouvelles. Une raison plus forte que ses passions lui a donné un caractère vigoureux et uniforme; il se place au niveau des événemens, et ne permet pas qu'ils le traînent à leur suite comme un vil esclave : il ignore si les accidens funestes de la vie sont des biens ou des maux; il sait uniquement qu'ils sont une suite de cet ordre général auquel il se fait un devoir d'obéir. Il jouit sans remords, il fournit sa carrière en silence, et voit sans crainte la mort s'avancer à pas lents.

Zopyre. Et n'est-il pas vivement affligé quand il est privé d'un père, d'un fils, d'une épouse, d'un ami?

Anacharsis. Il sent déchirer ses entrailles; mais, fidèle à ses principes, il se roidit contre la douleur, et ne laisse échapper, ni en public, ni en particulier, des pleurs et des cris inutiles.

Zopyre. Ces cris et ces pleurs soulageraient son âme.

Anacharsis. Ils l'amolliraient; elle serait dominée une fois, et se disposerait à l'être encore

lus dans la suite. Observez en effet que cette me est comme divisée en deux parties; l'une ui, toujours en mouvement, et ayant toujours esoin de se passionner, préférerait les vives atteintes de la douleur au tourment insupportable lu repos; l'autre qui ne s'occupe qu'à donner un rein à l'impétuosité de la première, et qu'à nous rocurer un calme que le tumulte des sens et des assions ne puisse pas troubler. Or ce n'est pas e système de paix intérieure que les auteurs tragiques veulent établir; ils ne choisiront point, pour leur personnage principal, un homme sage et toujours semblable à lui-même : un tel caractère serait trop difficile à imiter, et ne frapperait pas la multitude. Ils s'adressent à la partie la plus sensible et la plus aveugle de notre âme; ils la secouent, ils la tourmentent, et, en la pénétrant de terreur et de pitié, ils la forcent de se rassasier de ces pleurs et de ces plaintes dont elle est, pour ainsi dire, affamée.

Qu'espérer désormais d'un homme qui, depuis son enfance, a fait un exercice continuel de craintes et de pusillanimité? Comment se persuaderait-il que c'est une lâcheté, une honte de succomber à ses maux, lui qui voit tous les jours Hercule et Achille se permettre, dans la douleur, des cris, des gémissemens et des plaintes; qui tous les jours voit un peuple entier honorer de ses larmes l'état de dégradation où le malheur a réduit ces héros auparavant invincibles?

Non, la philosophie ne saurait se concilier avec la tragédie : l'une détruit continuellement l'ouvrage de l'autre. La première crie d'un ton sévère au malheureux : Oppose un front serein à la tempête ; reste debout et tranquille au milieu des ruines qui te frappent de tous côtés ; respecte la main qui t'écrase, et souffre sans murmurer : telle est la loi de la sagesse. La tragédie, d'une voix plus touchante et plus persuasive, lui crie à son tour : Mendiez des consolations ; déchirez vos vêtemens ; roulez-vous dans la poussière ; pleurez et laissez éclater votre douleur : telle est la loi de la nature.

Nicéphore triomphait : il concluait de ces réflexions, qu'en se perfectionnant la comédie se rapprocherait de la philosophie, et que la tragédie s'en écarterait de plus en plus. Un sourire malin qui lui échappa dans le moment, irrita si fort le jeune Zopyre, que, sortant tout à coup des bornes de la modération, il dit que je n'avais rapporté que le sentiment de Platon, et que des idées chimériques ne prévaudraient jamais sur le jugement éclairé des Athéniens, et surtout des Athéniennes qui ont toujours préféré la tragédie à la comédie. Il se déchaîna ensuite contre un drame qui, après deux siècles d'efforts, se ressentait encore des vices de son origine.

Je connais, disait-il à Nicéphore, vos plus célèbres écrivains. Je viens de relire toutes les pièces d'Aristophane, à l'exception de celle des Oiseaux,

dont le sujet m'a révolté dès les premières scènes; je soutiens qu'il ne vaut pas sa réputation. Sans parler de ce sel acrimonieux et déchirant, et de tant de méchancetés noires dont il a rempli ses écrits, que de pensées obscures! que de jeux de mots insipides! quelle inégalité de style.

J'ajoute, dit Théodecte en l'interrompant, quelle élégance, quelle pureté dans la diction! quelle finesse dans les plaisanteries! quelle vérité, quelle chaleur dans le dialogue! quelle poésie dans les chœurs! Jeune homme, ne vous rendez pas difficile pour paraître éclairé, et souvenez-vous que s'attacher par préférence aux écarts du génie, n'est bien souvent que vice du cœur ou disette d'esprit. De ce qu'un grand homme n'admire pas tout, il ne s'ensuit pas que celui qui n'admire rien soit un grand homme. Ces auteurs, dont vous calculez les forces avant que d'avoir mesuré les vôtres, fourmillent de défauts et de beautés. Ce sont les irrégularités de la nature, laquelle, malgré les imperfections que notre ignorance y découvre, ne paraît pas moins grande aux yeux attentifs.

Aristophane connut cette espèce de raillerie qui plaisait alors aux Athéniens, et celle qui doit plaire à tous les siècles. Ses écrits renferment tellement le germe de la vraie comédie et les modèles du bon comique, qu'on ne pourra le surpasser qu'en se pénétrant de ses beautés. Vous en auriez été convaincu vous-même à la lecture de cette

allégorie, qui pétille de traits originaux, si vous aviez eu la patience de l'achever. On me permettra de vous donner une idée de quelques-unes des scènes qu'elle contient.

Pisthétère et un autre Athénien, pour se mettre à l'abri des procès et des dissensions qui les dégoûtent du séjour d'Athènes, se transportent à la région des oiseaux, et leur persuadent de construire une ville au milieu des airs; les premiers travaux doivent être accompagnés du sacrifice d'un bouc; les cérémonies en sont suspendues par des importuns qui viennent successivement chercher fortune dans cette nouvelle ville. C'est d'abord un poëte qui, tout en arrivant, chante ces paroles : « Célébrez, Muse, célébrez l'heureuse « Néphélococcygie. » Pisthétère lui demande son nom et celui de son pays. Je suis, répondit-il, pour me servir de l'expression d'Homère, le fidèle serviteur des Muses; mes lèvres distillent le miel de l'harmonie.

PISTHÉTÈRE.

Quel motif vous amène en ces lieux?

LE POËTE.

Rival de Simonide, j'ai composé des cantiques sacrés de toutes les espèces, pour toutes les cérémonies, tous en l'honneur de cette nouvelle ville, que je ne cesserai de chanter. O père, ô fondateur d'Etna! faites couler sur moi la source des bienfaits que je voudrais accumuler sur votre tête.

(C'est la parodie de quelques vers que Pindare avait adressés à Hiéron, roi de Syracuse.)

PISTHÉTÈRE.

Cet homme me tourmentera jusqu'à ce que je lui fasse quelque présent. Écoute, (à son esclave) donne lui ta casaque, et garde ta tunique. (Au poëte) : Prenez ce vêtement, car vous paraissez transi de froid.

LE POÈTE.

Ma muse reçoit vos dons avec reconnaissance. Écoutez maintenant ces vers de Pindare.

(C'est une nouvelle parodie, par laquelle il demande la tunique de l'esclave. Il l'obtient enfin, et se retire en chantant.)

PISTHÉTÈRE.

Enfin me voilà heureusement échappé à la froideur de ses vers. Qui l'eût dit, qu'un tel fléau s'introduirait sitôt parmi nous? Mais continuons notre sacrifice.

LE PRÊTRE.

Faites silence.

UN DEVIN, tenant un livre.

Ne touchez point à la victime.

PISTHÉTÈRE.

Qui êtes-vous?

LE DEVIN.

L'interprète des oracles.

PISTHÉTÈRE.

Tant pis pour vous.

LE DEVIN.

Prenez garde, et respectez les choses saintes; je vous apporte un oracle concernant cette ville.

PISTHÉTÈRE.

Il fallait me le montrer plus tôt.

LE DEVIN.

Les dieux ne l'ont pas permis.

PISTHÉTÈRE.

Voulez-vous le réciter?

LE DEVIN.

« Quand les loups habiteront avec les corneil-
« les, dans la plaine qui sépare Sicyone de Co-
« rinthe.... »

PISTHÉTÈRE.

Qu'ai-je de commun avec les Corinthiens?

LE DEVIN.

C'est une image mystérieuse; l'oracle désigne la région de l'air où nous sommes. En voici la suite : « Vous sacrifierez un bouc à la terre, et
« vous donnerez à celui qui le premier vous ex-
« pliquera mes volontés, un bel habit et une
« chaussure neuve. »

PISTHÉTÈRE.

La chaussure en est-elle?

LE DEVIN.

Prenez et lisez. « Plus, un flacon de vin, et
« une portion des entrailles de la victime. »

PISTHÉTÈRE.

Les entrailles en sont aussi?

LE DEVIN.

Prenez et lisez. « Si vous exécutez mes ordres, « vous serez au-dessus des mortels, comme un « aigle est au-dessus des oiseaux. »

PISTHÉTÈRE.

Cela y est il encore?

LE DEVIN.

Prenez et lisez.

PISTHÉTÈRE.

J'ai, dans ces tablettes, un oracle que j'ai reçu d'Apollon; il diffère un peu du vôtre, le voici: Quand quelqu'un, sans être invité, aura l'effronterie de se glisser parmi vous, de troubler l'ordre des sacrifices, et d'exiger une portion de la victime, vous le rouerez de coups de bâton.

LE DEVIN.

Vous badinez, je pense?

PISTHÉTÈRE, lui présentant ses tablettes.

Prenez et lisez. Fût-ce un aigle, fût-ce un des plus illustres imposteurs d'Athènes, frappez et ne l'épargnez pas.

LE DEVIN.

Cela y est-il aussi?

PISTHÉTÈRE.

Prenez et lisez. Hors d'ici, et allez-vous-en débiter vos oracles ailleurs.

A peine est-il sorti, qu'on voit paraître l'astronome Méton qui, la règle et le compas à la main, propose d'aligner la nouvelle ville, et tient des discours absurdes. Pisthétère lui conseille de se retirer, et emploie les coups pour l'y contraindre. Aujourd'hui que le mérite de Méton est généralement reconnu, cette scène lui fait moins de tort qu'au poëte.

Alors se présente un de ces inspectenrs que la république envoie chez les peuples qui lui paient des tributs, et dont ils exigent des présens. On l'entend crier en s'approchant : Où sont donc ceux qui devraient me recevoir ?

PISTHÉTÈRE.

Quel est ce Sardanapale ?

L'INSPECTEUR.

Le sort m'a donné l'inspection sur la nouvelle ville.

PISTHÉTÈRE.

De la part de qui venez-vous ?

L'INSPECTEUR.

De la part du peuple d'Athènes.

PISTHÉTÈRE.

Tenez, il ne faudrait pas vous faire des affaires ici. Transigeons ; nous vous donnerons quelque chose, et vous retournerez chez vous.

L'INSPECTEUR.

Par les dieux ! j'y consens ; car il faut que je

me trouve à la prochaine assemblée générale. C'est au sujet d'une négociation que j'ai entamée avec Pharnacé, un des lieutenans du roi de Perse.

PISTHÉTÈRE, le battant.

Voilà ce que je vous avais promis : allez-vous-en bien vite maintenant.

L'INSPECTEUR.

Qu'est-ce donc que ceci?

PISTHÉTÈRE.

C'est la décision de l'assemblée au sujet de Pharnace.

L'INSPECTEUR.

Quoi! l'on ose me frapper, et je suis inspecteur! Des témoins. *(Il sort.)*

PISTHÉTÈRE.

C'est une chose effroyable : nous commençons à peine à bâtir notre ville, et déjà des inspecteurs!

UN CRIEUR D'ÉDITS.

Si un habitant de la nouvelle ville insulte un Athénien....

PISTHÉTÈRE.

Que veut cet autre avec ces paperasses?

LE CRIEUR.

Je crie les édits du sénat et du peuple ; j'en apporte de nouveaux. Qui veut les acheter?

PISTHÉTÈRE.

Qu'ordonnent-ils?

LE CRIEUR.

Que vous vous conformerez à nos poids, à nos mesures, et à nos décrets.

PISTHÉTÈRE.

Attends, je vais te montrer ceux que nous employons quelquefois. *(Il le bat.)*

LE CRIEUR.

Que faites-vous?

PISTHÉTÈRE.

Si tu ne te retires avec tes décrets...

L'INSPECTEUR, revenant sur le théâtre.

Je somme Pisthétère à comparaître en justice, pour cause d'outrages.

PISTHÉTÈRE.

Quoi! te voilà encore?

LE CRIEUR, revenant sur le théâtre.

Si quelqu'un chasse nos magistrats, au lieu de les accueilir avec les honneur qui leur sont dus....

PISTHÉTÈRE.

Et te voilà aussi?

L'INSPECTEUR.

Tu seras condamné à payer mille drachmes.

(Ils rentrent et sortent plusieurs fois. Pisthétère poursuit tantôt l'un, tantôt l'autre, et les force enfin à se retirer.)

Si vous joignez à cet extrait le jeu des acteurs, vous concevez sans peine que le vrai secret de faire rire le peuple et sourire les gens d'esprit, est connu depuis long-temps, et qu'il ne reste plus qu'à l'appliquer aux différens genres de ridicules.

Nos auteurs sont nés dans les plus heureuses circonstances. Jamais tant de pères avares et de fils prodigues, jamais tant de fortunes renversées par l'amour du jeu, des procès et des courtisanes; jamais enfin tant de prétentions dans chaque état, et une si grande exagération dans les idées, dans les sentimens, et jusque dans les vices.

Ce n'est que chez les peuples riches et éclairés, comme les Athéniens et ceux de Syracuse, que le goût de la comédie peut naître et se perfectionner. Les premiers ont même un avantage marqué sur les seconds : leur dialecte se prête mieux à cette espèce de drame, que celui des Syracusains, qui a quelque chose d'emphatique.

Nicéphore parut touché des éloges que Théodecte venait de donner à l'ancienne comédie. Je voudrais avoir assez de talent, lui disait-il, pour rendre un juste hommage aux chefs-d'œuvres de votre théâtre. J'ai osé relever quelques-uns de ses défauts; il ne s'agissait pas alors de ses beautés. Maintenant qu'on demande si la tragédie est susceptible de nouveaux progrès, je vais m'expliquer clairement. Par rapport à la constitution de la fable, l'art plus approfondi découvrira peut-être les moyens qui manquèrent aux premiers auteurs, parce qu'on ne peut pas assigner des limites à l'art, mais on ne peindra jamais mieux qu'ils n'ont fait les sentimens de la nature, parce que la nature n'a pas deux langages.

Cet avis passa tout d'une voix, et la séance finit.

NOTES.

NOTE I, CHAP. LXII.

Sur le Traité de la République, d'Aristote.
(Page 5.)

ARISTOTE a suivi, dans cet ouvrage, à peu près la même méthode que dans ceux qu'il a composés sur les animaux. Après les principes généraux, il traite des différentes formes de gouvernemens, de leurs parties constitutives, de leurs variations, des causes de leur décadence, des moyens qui servent à les maintenir, etc. etc. Il discute tous ces points, comparant sans cesse les constitutions entre elles, pour en montrer les ressemblances et les différences, et sans cesse confirmant ses réflexions par des exemples. Si je m'étais assujéti à sa marche, il aurait fallu extraire, livre par livre, et chapitre par chapitre, un ouvrage qui n'est lui-même qu'un extrait; mais, ne voulant que donner une idée de la doctrine de l'auteur, j'ai tâché, par un travail beaucoup plus pénible, de rapprocher les notions de même genre éparses dans cet ouvrage, et relatives, les unes aux différentes formes de gouvernemens, les autres à la meilleure de ces formes. Une autre raison m'a engagé à prendre ce parti : le Traité de la République, tel que nous l'avons, est divisé en plusieurs livres; or, d'habiles critiques prétendent que cette division ne vient point de l'auteur, et que des copistes ont, dans la suite, interverti l'ordre de ces livres.

NOTE II, CHAP. LXII.

Sur les titres de Roi et de Tyran. (Page 6.)

XÉNOPHON établit entre un roi et un tyran la ıême différence qu'Aristote. Le premier, dit-il, st celui qui gouverne suivant les lois, et du conentement de son peuple; le second, celui dont le ouvernement arbitraire et détesté du peuple, n'est oint fondé sur les lois. Voyez aussi ce qu'obserent, à ce sujet, Platon, Aristippe, et d'autres ncore.

NOTE III, IBID.

Sur une Loi des Locriens d'Italie. (Page 46.)

DÉMOSTHÈNE dit que, pendant deux siècles, n ne fit qu'un changement aux lois de ce peuple. uivant une de ces lois, celui qui crevait un œil à uelqu'un, devait perdre l'un des siens. Un Lo rien ayant menacé un borgne de lui crever un eil, celui-ci représenta que son ennemi, en s'exosant à la peine du talion infligée par la loi, prouverait un malheur infiniment moindre que sien. Il fut décidé qu'en pareil cas on arracheıit les deux yeux à l'agresseur.

NOTE IV, CHAP. LXVII.

Sur l'Ironie de Socrate. (Page 164.)

JE ne me suis point étendu sur l'ironie de Soate, persuadé qu'il ne faisait pas un usage aussi équent et aussi amer de cette figure, que Platon suppose. On n'a, pour s'en convaincre, qu'à lire s conversations de Socrate rapportées par Xénoıon, et celles que Platon lui attribue. Dans les emières, Socrate s'exprime avec une gravité qu'on

regrette souvent de ne pas retrouver dans les secondes. Les deux disciples ont mis leur maître aux prises avec le sophiste Hippias ; que l'on compare ces dialogues, et l'on sentira cette différence. Cependant Xénophon avait été présent à celui qu'il nous a conservé.

NOTE V, IBID.

Sur les prétendus regrets que les Athéniens témoignèrent après la mort de Socrate. (Pag. 189.)

DES auteurs, postérieurs à Socrate de plusieurs siècles, assurent qu'immédiatement après sa mort, les Athéniens, affligés d'une maladie contagieuse, ouvrirent les yeux sur leur injustice; qu'ils lui élevèrent une statue; que, sans daigner écouter ses accusateurs, ils firent mourir Mélitus et bannirent les autres; qu'Anytus fut lapidé à Héraclée, où l'on conserva long-temps son tombeau. D'autres ont dit que les accusateurs de Socrate, ne pouvant supporter la haine publique, se pendirent de désespoir. Ces traditions ne peuvent se concilier avec le silence de Xénophon et de Platon, qui sont morts long-temps après leur maître, et qui ne parlent nulle part ni du repentir des Athéniens, ni du supplice des accusateurs. Il y a plus : Xénophon, qui survéquit à Anytus, assure positivement que la mémoire de ce dernier n'était pas en bonne odeur parmi les Athéniens, soit à cause des dérèglemens de son fils dont il avait négligé l'éducation, soit à cause de ses extravagances particulières. Ce passage prouve invinciblement, si je ne me trompe, que jamais le peuple d'Athènes ne vengea sur Anytus la mort de Socrate.

NOTE VI, CHAP. LXVIII.

Quel était, à Éleusis, le lieu de la scène, tant pour les Cérémonies que pour les Spectacles? (Page 200.)

JE ne puis donner sur cette question que de légers éclaircissemens.

Les auteurs anciens font entendre que les fêtes de Cérès attiraient quelquefois à Éleusis trente mille associés, sans y comprendre ceux qui n'y venaient que par un motif de curiosité. Ces trente mille associés n'étaient pas témoins de toutes les cérémonies. On n'admettait sans doute aux plus secrètes, que le petit nombre de novices qui, tous les ans, recevaient le dernier sceau de l'initiation, et quelques-uns de ceux qui l'avaient reçu depuis long-temps.

Le temple, un des plus grands de ceux de la Grèce, était construit au milieu d'une cour fermée d'un mur, longue de trois cent soixante-trois pieds du nord au midi, large de trois cent sept de l'est à l'ouest. C'est là, si je ne me trompe, que les Mystes, ou les initiés, tenant un flambeau à la main, exécutaient des danses et des évolutions.

Derrière le temple, du côté de l'ouest, on voit encore une terrasse taillée dans le roc même, et élevée de huit à neuf pieds au dessus de l'aire du temple : sa longueur est d'environ deux cent soixante-dix pieds; sa largeur, en certains endroits, de quarante-quatre. A son extrémité septentrionale, on trouve les restes d'une chapelle à laquelle on montait par plusieurs marches.

Je suppose que cette terrasse servait aux spectacles dont j'ai parlé dans ce chapitre; qu'elle était, dans sa longueur, divisée en trois longues galeries; que les deux premières représentaient la ré-

gion des épreuves et celle des enfers ; que la troisième, couverte de terre, offrait aux yeux des bosquets et des prairies ; que de là on montait à la chapelle, où se trouvait cette statue dont l'éclat éblouissait les nouveaux initiés.

NOTE VII, CHAP. LXVIII.

Sur une formule usitée dans les Mystères de Cérès. (Page 200.)

MEURSIUS a prétendu que l'assemblée était congédiée par ces mots : *konx, ompax.* Hésychius, qui nous les a transmis, dit seulement que c'était une acclamation aux initiés. Je n'en ai pas fait mention, parce que j'ignore si on la prononçait au commencement, vers le milieu, ou à la fin de la cérémonie.

Le Clerc a prétendu qu'elle signifiait : *Veiller et ne point faire de mal.* Au lieu d'attaquer directement cette explication, je me contenterai de rapporter la réponse que je fis, en 1766, à mon savant confrère M. Larcher, qui m'avait fait l'honneur de me demander mon avis sur cette formule : « Il est visible que les deux mots κόγξ, ὄμπαξ, « sont étrangers à la langue grecque ; mais dans « quelle langue faut-il les chercher ? Je croi- « rais volontiers qu'ils sont égyptiens, parce que « les mystères d'Éleusis me paraissent venus d'É- « gypte. Pour en connaître la valeur, il faudrait, « 1° que nous fussions mieux instruits de l'ancienne « langue égyptienne, dont il ne nous reste que « très-peu de chose dans la langue cophte ; 2° que « les deux mots en question, en passant d'une « langue dans une autre, n'eussent rien perdu de « leur prononciation, et qu'en passant dans les « mains de plusieurs copistes, ils n'eussent rien « perdu de leur orthographe primitive.

« On pourrait absolument avoir recours à la « langue phénicienne, qui avait beaucoup de « rapports avec l'égyptien. C'est le parti qu'a pris « Le Clerc, qui, à l'exemple de Bochart, voyait « tout dans le phénicien. Mais on donnerait dix « explications différentes de ces deux termes, tou- « tes également probables, c'est-à-dire, toutes « également incertaines. Rien ne se prête plus « aux désirs de ceux qui aiment les étymologies, « que les langues orientales; et c'est ce qui a pres- « que toujours égaré ceux qui se sont occupés de « ce genre de travail.

« Vous voyez, monsieur, combien je suis éloi- « gné de vous dire quelque chose de positif, et « que je réponds très-mal à la confiance dont vous « m'honorez. Je ne puis donc que vous offrir l'a- « veu de mon ignorance, etc. »

NOTE VIII, CHAP LXVIII.

Sur la Doctrine sacrée. (Page 201.)

WARBURTON a prétendu que le secret des mystères n'était autre chose que le dogme de l'unité de Dieu : à l'appui de son sentiment, il rapporte un fragment de poésie, cité par plusieurs pères de l'église, et connu sous le nom de Palinodie d'Orphée. Ce fragment commence par une formule usitée dans les mystères : *Loin d'ici les profanes!* On y déclare qu'il n'y a qu'un Dieu, qu'il existe par lui-même, qu'il est la source de toute existence, qu'il se dérobe à tous les regards, quoique rien ne se dérobe aux siens.

S'il était prouvé que l'hiérophante annonçait cette doctrine aux initiés, il ne resterait plus aucun doute sur l'objet des mystères; mais il s'élève, à cet égard, plusieurs difficultés.

Que ces vers soient d'Orphée, ou de quelque autre auteur, peu importe. Il s'agit de savoir s'ils sont antérieurs au christianisme, et si on les prononçait dans l'initiation.

1°. Eusèbe les a cités, d'après un juif nommé Aristobule, qui vivait du temps de Ptolémée Philopator, roi d'Egypte, c'est-à-dire, vers l'an 200 avant J. C.; mais la leçon qu'il nous en a conservée, diffère essentiellement de celle qu'on trouve dans les ouvrages de S. Justin. Dans cette dernière, on annonce un être unique qui voit tout, qui est l'auteur de toutes choses, et auquel on donne le nom de Jupiter. La leçon rapportée par Eusèbe, contient la même profession de foi, avec quelques différences dans les expressions; mais il y est parlé de Moïse et d'Abraham. De là de savans critiques ont conclu que cette pièce de vers avait été fabriquée, ou du moins interpolée par Aristobule, ou par quelque autre juif. Ôtons l'interpolation, et préférons la leçon de S. Justin; que s'ensuivra-t-il? que l'auteur de ces vers, en parlant d'un Etre suprême s'est exprimé à peu près de la même manière que plusieurs anciens écrivains. Il est surtout à remarquer que les principaux articles de la doctrine annoncée par la palinodie, se trouvent dans l'hymne de Cléanthe, contemporain d'Aristobule, et dans le poëme d'Aratus, qui vivait dans le même temps, et dont il paraît que S. Paul a cité le témoignage.

2°. Chantait-on, lors de l'initiation, la palinodie d'Orphée? Tatien et Athénagore semblent, à la vérité, l'associer aux mystères; cependant ils ne la rapportent que pour l'opposer aux absurdités du polythéisme. Comment ces deux auteurs, et les autres pères de l'église, voulant prouver que le dogme de l'unité de Dieu avait toujours été connu des nations, auraient-ils négligé d'avertir qu'une

telle profession de foi se faisait dans les cérémonies d'Eleusis ?

En ôtant à Warburton ce moyen si victorieux, je ne prétends pas attaquer son opinion sur le secret des mystères ; elle me paraît fort vraisemblable. En effet, il est difficile de supposer qu'une société religieuse, qui détruisait les objets du culte reçu, qui maintenait le dogme des peines et des récompenses dans une autre vie, qui exigeait, de la part de ses membres, tant de préparations, de prières et d'abstinences, jointes à une si grande pureté de cœur, n'eut d'autre objet que de cacher sous un voile épais, les anciennes traditions sur la formation du monde, sur les opérations de la nature, sur l'origine des arts, et sur d'autres objets qui ne pouvaient avoir qu'une légère influence sur les mœurs.

Dira-t-on qu'on se bornait à développer le dogme de la métempsycose ? Mais ce dogme, que les philosophes ne craignaient pas d'exposer dans leurs ouvrages, supposait un tribunal qui, après notre mort, attachaït à nos ames les destinées bonnes ou mauvaises qu'elles avaient à remplir.

J'ajoute encore une réflexion : suivant Eusèbe, dans les cérémonies de l'initiation, l'hiérophante paraissait sous les traits du Démiurge, c'est-à-dire, de l'auteur de l'univers. Trois prêtres avaient les attributs du soleil, de la lune et de mercure ; peut-être des ministres subalternes représentaient-ils les quatre autres planètes. Quoi qu'il en soit, ne reconnaît-on pas ici le Démiurge tirant l'univers du chaos ? et n'est-ce pas là le tableau de la formation du monde, tel que Platon l'a décrit dans son Timée ?

L'opinion de Warburton est ingénieuse, et l'on ne pouvait l'exposer avec plus d'esprit et de sagacité ; cependant, comme elle offre de grandes

difficultés, j'ai pris le parti de la proposer comme une simple conjecture.

NOTE IX, CHAP. LXIX.

Sur le nombre des Tragédies d'Eschyle, de Sophocle et d'Euripide. (Page 237)

ESCHYLE, suivant les uns, en composa soixante-dix; suivant d'autres, quatre-vingt-dix. L'auteur anonyme de la vie de Sophocle lui en attribue cent treize; Suidas, cent vingt-trois; d'autres un plus grand nombre: Samuel Petit ne lui en donne que soixanse-six. Suivant différens auteurs, Euripide en a fait soixante-quinze ou quatre-vingt-douze; il parait qu'on doit se déterminer pour le premier nombre. On trouve aussi des différences sur le nombre des prix qu'ils remportèrent.

NOTE X, CHAP. LXX.

Sur le Chant et sur la Déclamation de la Tragédie (Page 254).

LES anciens ne nous ont laissé sur ce sujet que de faibles lumières; et les critiques modernes se sont partagés quand ils ont entrepris de l'éclaircir. On a prétendu que les scènes étaient chantées; on a dit qu'elles n'étaient que déclamées; quelques-uns ont ajouté qu'on notait la déclamation. Je vais donner en peu de mots le résultat de mes recherches.

1° *On déclamait souvent dans les scènes.* Aristote, parlant des moyens dont certains genres de poésie se servent pour imiter, dit que les dithyrambes, les nomes, la tragédie, la comédie, emploient le rhythme, le chant et le vers; avec cette différence que les dithyrambes et les nomes les

emploient tous trois ensemble, au lieu que la tragédie et la comédie les emploient séparément. Et plus bas il dit que, dans une même pièce, la tragédie emploie quelquefois le vers seul, et quelquefois le vers accompagné du chant.

On sait que les scènes étaient communément composées de vers iambes, parce que cette espèce de vers est la plus propre au dialogue. Or, Plutarque, parlant de l'exécution musicale des vers iambes, dit que dans la tragédie les uns sont récités pendant le jeu des instrumens, tandis que les autres se chantent. La déclamation était donc admise dans les scènes.

2°. *On chantait quelquefois dans les scènes*. A la preuve tirée du précédent passage de Plutarque, j'ajoute les preuves suivantes. Aristote assure que les modes ou tons hypodorien ou hypophrygien étaient employés dans les scènes, quoiqu'ils ne le fussent pas dans les chœurs. Qu'Hécube et Andromaque chantent sur le théâtre, dit Lucien, on peut le leur pardonner; mais qu'Hercule s'oublie au point de chanter, c'est une chose intolérable. Les personnages d'une pièce chantaient donc en certaines occasions.

3° *La déclamation n'avait jamais lieu dans les intermèdes, mais tout le chœur y chantait.* Cette proposition n'est point contestée.

4° *Le chœur chantait quelquefois dans le courant d'une scène.* Je le prouve par ce passage de Pollux : « Lorsqu'au lieu d'un quatrième acteur, « on fait chanter quelqu'un du chœur, etc.; » par ce passage d'Horace : « Que le chœur ne chante rien « entre les intermèdes, qui ne se lie étroitement « à l'action; » par quantité d'exemples, dont il suffit de citer les suivans : voyez dans l'Agamemnon d'Eschyle, depuis le vers 1099 jusqu'au vers 1186; dans l'Hippolyte d'Euripide, depuis le vers

68 jusqu'au vers 72 ; dans l'Oreste du même, depuis le vers 140 jusqu'au vers 207, etc., etc.

5° *Le chœur, ou plutôt son coryphée, dialoguait quelquefois avec les acteurs ; et ce dialogue n'était que déclamé.* C'est ce qui arrivait surtout lorsqu'on lui demandait des éclaircissemens, ou que lui-même en demandait à l'un des personnages ; en un mot, toutes les fois qu'il participait immédiatement à l'action. Voyez dans la Médée d'Euripide, vers 811, dans les suppliantes du même, vers 634 ; dans l'Iphigénie en Aulide du même, vers 917, etc.

Les premières scènes de l'Ajax de Sophocle suffiront, si je ne me trompe, pour indiquer l'emploi successif qu'on y faisait de la déclamation et du chant.

Scène première, *Minerve et Ulysse ;* scène seconde, *les mêmes et Ajax ;* scène troisième, *Minerve et Ulysse.* Ces trois scènes forment l'exposition du sujet. Minerve apprend à Ulysse qu'Ajax, dans un accès de fureur, vient d'égorger les troupeaux et les bergers, croyant immoler à sa vengeance les principaux chefs de l'armée. C'est un fait ; il est raconté en vers iambes, et j'en conclus que les trois scènes étaient déclamées.

Minerve et Ulysse sortent ; le chœur arrive : il est composé de Salaminiens qui déplorent le malheur de leur souverain, dont on leur a raconté les fureurs ; il doute, il cherche à s'éclaircir. Il ne s'exprime point en vers iambes ; son style est figuré. Il est seul, il fait entendre une strophe et une antistrophe, l'une et l'autre contenant la même espèce et le même nombre de vers. C'est donc là ce qu'Aristote appelle le premier discours de tout le chœur, et par conséquent le premier intermède, toujours chanté par toutes les voix du chœur.

Après l'intermède, scène première, *Tecmesse et le chœur*. Cette scène qui va depuis le vers 200 jusqu'au 347, est comme divisée en deux parties. Dans la première qui contient soixante-deux vers, Tecmesse confirme la nouvelle des fureurs d'Ajax: plaintes de sa part, ainsi que de la part du chœur. Les vers sont anapestes. On y trouve pour le chœur une strophe, à laquelle correspond une antistrophe, parfaitement semblable pour le nombre et l'espèce de vers. Je pense que tout cela était chanté. La seconde partie de la scène était sans doute déclamée : elle n'est composée que de vers iambes. Le chœur interroge Thecmesse, qui entre dans de plus grands détails sur l'action d'Ajax. On entend les cris d'Ajax ; on ouvre la porte de sa tente ; il paraît.

Scène seconde, *Ajax*, *Tecmesse et le chœur*. Cette scène, comme la précédente, était en partie chantée et en partie declamée. Ajax (vers 348) chante quatre strophes, avec leurs antistrophes correspondantes. Tecmesse et le chœur lui répondent par deux ou trois vers iambes, qui doivent être chantés, comme je le dirai bientôt. Après la dernière antistrophe et la réponse du chœur, commencent, au vers 430, des iambes qui continuent jusqu'au vers 600, ou plutôt 595. C'est là que ce prince, revenu de son délire, laisse pressentir à Tecmesse et au chœur le parti qu'il a pris de terminer ses jours : on le presse d'y renoncer; il demande son fils ; il le prend entre ses bras, et lui adresse un discours touchant. Tout cela est déclamé. Tecmesse sort avec son enfant. Ajax reste sur le théâtre ; mais il garde un profond silence, pendant que le chœur exécute le second intermède.

D'après cette analyse que je pourrais pousser plus loin, il est visible que le chœur était envisagé

sous deux aspects différens, suivant les deux espèces de fonctions qu'il avait à remplir. Dans les intermèdes, qui tenaient lieu de nos entr'actes, toutes les voix se réunissaient et chantaient ensemble ; dans les scènes où il se mêlait à l'action, il était représenté par son coryphée. Voilà pourquoi Aristote et Horace ont dit que le chœur faisait l'office d'un acteur.

6° *A quels signes peut-on distinguer les parties du drame qui se chantaient, d'avec celles qu'on se contentait de réciter*? Je ne puis donner ici des règles applicables à tous les cas. Il m'a paru seulement que la déclamation avait lieu toutes les fois que les interlocuteurs, en suivant le fil de l'action sans l'intervention du chœur, s'exprimaient en une longue suite d'iambes, à la tête desquels les scoliastes ont écrit ce mot : IAMBOI. Je croirais volontiers que tous les autres vers étaient chantés, mais je ne l'assure point. Ce qu'on peut affirmer en général, c'est que les premiers auteurs s'appliquaient plus à la mélopée que ne firent leurs successeurs ; la raison en est sensible. Les poëmes dramatiques tirant leur origine de ces troupes de farceurs qui parcouraient l'Attique, il était naturel que le chant fût regardé comme la principale partie de la tragédie naissante : de là vient sans doute qu'il domine plus dans les pièces d'Eschyle et de Phrynicus son contemporain, que dans celles d'Euripide et de Sophocle.

Plus haut, d'après le témoignage de Plutarque, j'ai dit que les vers iambes se chantaient quelquefois, lorsque le chœur faisait l'office d'acteur. Nous trouvons en effet de ces vers dans les stances irrégulières et soumises au chant. Eschyle les a souvent employées dans des scènes modulées. Je cite pour exemple celles du roi d'Argos et du chœur dans la pièce des Suppliantes, vers 352 :

le chœur chante des strophes et des antistrophes correspondantes; le roi répond cinq fois, et chaque fois par cinq vers iambes : preuve, si je ne me trompe, que toutes ces réponses étaient sur le même air. Voyez des exemples semblables dans les pièces du même auteur ; dans celle des Sept Chefs, vers 209 et 692; dans celle des Perses, vers 256 ; dans celle d'Agamemnon, vers 1099 ; dans celle des Suppliantes, vers 747 et 883.

7° *La déclamation était-elle notee?* L'abbé Dubos l'a prétendu. Il a été réfuté dans les mémoires de l'académie des belles-lettres. On y prouve que l'instrument dont la voix de l'acteur était accompagnée, n'était destiné qu'à la soutenir de temps en temps, et l'empêcher de monter trop haut ou de descendre trop bas.

NOTE XI, CHAP. LXX.

Sur les Vases des Théâtres. (Page 257.)

VITRUVE rapporte que sous les gradins où devaient s'asseoir les spectateurs, les architectes grecs ménageaient de petites cellules entr'ouvertes, et qu'ils y plaçaient des vases d'airain, destinés à recevoir dans leur cavité les sons qui venaient de la scène, et à les rendre d'une manière forte, claire et harmonieuse. Ces vases, montés à la quarte, à la quinte, à l'octave l'un de l'autre, avaient donc les mêmes proportions entre eux, qu'avaient entre elles les cordes de la lyre qui soutenait la voix; mais l'effet n'en était pas le même. La lyre indiquait et soutenait le ton; les vases ne pouvaient que le reproduire et le prolonger. Et quel avantage résultait-il de cette suite d'échos dont rien n'amortissait le son? Je l'ignore, et c'est ce qui m'a engagé à n'en pas parler dans le

texte de mon ouvrage. J'avais une autre raison : rien ne prouve que les Athéniens aient employé ce moyen. Aristote se fait ces questions : Pourquoi une maison est-elle plus résonnante quand elle vient d'être reblanchie, quand on y enfouit des vases vides, quand il s'y trouve des puits et des cavités semblables ? Ses réponses sont inutiles à rapporter; mais il aurait certainement cité les vases du théâtre, s'il les avait connus. Mummius en trouva au théâtre de Corinthe; ce fut deux cents ans après l'époque que j'ai choisie. L'usage s'en introduisit ensuite en plusieurs villes de la Grèce et de l'Italie, où l'on substituait quelquefois des vases de terre cuite aux vases d'airain. Rome ne l'adopta jamais; ses architectes s'aperçurent sans doute, que si d'un côté il rendait le théâtre plus sonore, d'un autre côté il avait des inconvéniens qui balançaient cet avantage.

NOTE XII, CHAP. LXX.

Sur Callipide. (Page 261.)

Cet acteur, qui se vantait d'arracher des larmes à tout un auditoire, était tellement enorgueilli de ses succès, qu'ayant rencontré Agésilas, il s'avança, le salua, et s'étant mêlé parmi ceux qui l'accompagnaient, il attendit que ce prince lui dit quelque chose de flatteur; trompé dans son espérance : « Roi de Lacédémone, lui dit il à la fin, « est-ce que vous ne me connaîtriez pas ? » Agésilas ayant jeté un coup-d'œil sur lui, se contenta de lui demander s'il n'était pas Callipide l'histrion. Le talent de l'acteur ne pouvait plaire au Spartiate. On proposait un jour à ce dernier d'entendre un homme qui imitait parfaitement le chant du rossignol : « J'ai entendu le rossignol, » répondit-il.

NOTE XIII, CHAP. LXX.

Sur les masques. (Page 266.)

On découvrit il y a quelques années, à Athènes, une grande quantité de médailles d'argent, la plupart représentant d'un côté une aire en creux, toutes d'un travail grossier et sans légendes. J'en acquis plusieurs pour le cabinet national. D'après les différens types dont elles sont chargées, je ne crains pas d'avancer qu'elles furent frappées à Athènes, ou dans les contrées voisines; et d'après leur fabrique, que les unes sont du temps d'Eschyle, les autres antérieures à ce poëte. Deux de ces médailles nous présentent ce masque hideux dont j'ai parlé dans le texte de mon ouvrage. Ce masque fut donc employé dès la naissance de l'art dramatique.

NOTE XIV, CHAP. LXXI.

Sur le lieu de la scène où Ajax se tuait. (Pag. 287.)

Plusieurs critiques modernes ont supposé que dans la tragédie de Sophocle, Ajax se perçait de son épée à la vue des spectateurs. Ils s'autorisaient du scoliaste qui observe que les héros se donnaient rarement la mort sur le théâtre. Je pense que la règle n'a pas été violée en cette occasion : il suffit, pour s'en convaincre, de suivre le fil de l'action.

Le chœur, instruit qu'Ajax n'est plus dans sa tente, sort par les deux côtés du théâtre pour le chercher et le ramener. Le héros reparaît. Après un monologue touchant, il se précipite sur la pointe de son épée, dont il avait enfoncé auparavant la garde dans la terre. Le chœur revient pendant qu'il se plaint de l'inutilité de ses re-

cherches, il entend les cris de Tecmesse qui a trouvé le corps de son mari, et il s'avance pour voir ce funeste spectacle. Ce n'est donc pas sur la scène qu'Ajax s'est tué.

J'ai supposé qu'à côté de la tente d'Ajax, placée au fond du théâtre, était une issue qui conduisait à la campagne, et qui était cachée par un rideau qu'on avait tiré lors de la sortie du chœur. C'est dans cet enfoncement qu'Ajax s'était montré, et qu'il avait déclaré hautement sa dernière résolution. Voilà pourquoi il est dit que le rôle de ce héros demandait une voix très-forte. A quelques pas de là, derrière la tente, il avait placé son épée. Ainsi les spectateurs pouvaient le voir et l'entendre lorsqu'il récitait son monologue, et ne pouvaient pas être témoins de sa mort.

NOTE XV, CHAP. LXXI.

Sur la manière dont l'acteur Hégélochus prononça un vers d'Euripide. (Page 316.)

En grec Γαλήνά, *galêna*, désigne le calme; Γαλῆν, *galên*, signifie un *chat*. Dans le passage dont il s'agit, Hégélochus devait faire entendre *galêna oro*, c'est-à-dire, *le calme je vois*. Or ces deux mots se prononçaient de telle manière, qu'on entendait à la fois la dernière voyelle du premier, et la première du second. L'acteur épuisé, et manquant tout à coup de respiration, fut obligé de s'arrêter après le mot *galêna* dont il omit la voyelle finale, et dit *galên....oro*, c'est-à-dire, *un chat.. je vois*.

FIN DU TOME SIXIÈME.

TABLE

DES

CHAPITRES CONTENUS DANS CE VOLUME.



